MUHAMMAD AL-GHAZÂLÎ

Renouvelle ta vie

جدّد حياتك

MAISON D'ENNOUR

Muḥammad Al-Ghazālī

RENOUVELLE TA VIE

Traduit par Rachid Barhoune & Saïd Kallaadi

Nouvelle édition revue, corrigée et annotée

par Abderrazak Mahri

MAISON D'ENNOUR

Translittération de l'arabe

Lettre arabe	Nom de la lettre	Symbole translittération	Lettre arabe	Nom de la lettre	Symbole translittération
ء	*hamza*	'	ض	*dâd*	*d*
ا	*alif*	*a*	ط	*tâ'*	*t*
ب	*bâ'*	*b*	ظ	*dhâ'*	*dh*
ت	*tâ'*	*t*	ع	*'ayn*	'
ث	*thâ'*	*th*	غ	*ghayn*	*gh*
ج	*jîm*	*j*	ف	*fâ'*	*f*
ح	*hâ'*	*h*	ق	*qâf*	*q*
خ	*khâ'*	*Kh*	ك	*kâf*	*k*
د	*dâl*	*d*	ل	*lâm*	*l*
ذ	*dhâl*	*dh*	م	*mîm*	*m*
ر	*râ'*	*r*	ن	*nûn*	*n*
ز	*zây*	*z*	هـ	*hâ'*	*h*
س	*sîn*	*s*	و	*wâw*	*w*
ش	*shîn*	*sh*	ي	*yâ'*	*y*
ص	*sâd*	*s*			

© Editions Maison d'Ennour
21, rue Moret – 75011 Paris
Tél.-: 01-43-38-77-32
Fax-: 01-43-38-27-12
www.maisondennour.com
e-mail : maisondennour@yahoo.fr
Dépôt légal : Quatrième trimestre 2023
ISBN 2-910891-91-7

Préface

« *Dieu ne change rien à l'état de choses dans lequel se trouvent les hommes tant que ceux-ci ne changent pas ce qui est en eux-mêmes.* » (13, 11).

Il arrive bien des fois que l'homme, cherchant à entamer une page nouvelle dans son existence, associe ce renouveau escompté à quelque conjoncture de la vie telle une amélioration de sa situation, de son statut...à une date déterminée ou bien à une fête quelconque (anniversaire, nouvel an), etc. En atermoyant de la sorte, il a l'impression que l'avènement de cette échéance lui apportera force et vigueur, pour transformer son apathie et son désespoir en vivacité, en espérance.

Or c'est là une chimère, car le renouveau de la vie provient avant tout du fond de l'âme. L'homme qui aborde la vie avec détermination et clairvoyance, loin de se résigner à aller au gré des circonstances, si cruelles fussent-elles, se propose plutôt d'en tirer le meilleur parti, en affirmant sa personnalité.

Ainsi en est-il de la graine des fleurs : ensevelie sous les marécages, elle se fraie une voie vers la surface, vers la lumière du soleil, qu'elle accueille en exhalant des senteurs suaves. Défiant la vase infecte et l'eau impure, elle les mue en une couleur éblouissante, en une odeur agréable.

Reconstruire sa vie, l'homme peut y parvenir pour peu qu'il sache investir sa force potentielle et ses facultés

latentes et saisir les chances offertes, si infimes soient-elles.

Dans ce sens, l'imam Hasan Al-Bannâ disait vrai lorsqu'il affirmait : «Le bonheur escompté par la totalité des humains, c'est de leurs propres cœurs et âmes qu'ils le reçoivent, non d'ailleurs. Il en va autant des malheurs qui les entourent et qu'ils cherchent sans cesse à fuir ; ils trouvent bel et bien leur source dans leurs cœurs et âmes ».

« Hommes ! Ne laissez point votre vie tributaire d'un vœu indéfini suspendu à l'inconnu ; tergiverser ne vous sera d'aucun bénéfice. »

Introduction

Nous nous proposons, dans ce qui suit, de mettre en lumière, à l'intention de ceux qui méconnaissent l'Islam, le trait caractéristique majeur de cette religion : son affinité foncière avec la nature primordiale (*fiṭra*).

En effet, en tout domaine, les enseignements de l'Islam s'avèrent être l'écho de la nature pure et du bon sens ; ses sources foisonnent en préceptes où s'expriment librement toute la perfection, toute la quiétude auxquelles aspirent les âmes.

A cet égard, nous avons été attaché, depuis bien longtemps, à l'idée d'éclairer les similitudes existant entre le patrimoine, certes assez méconnu, de l'Islam et l'apport d'un certain nombre de penseurs illustres et indépendants en matière psychologique, sociale et politique. A voir la panoplie de points communs énumérés, on se rend aisément compte de la réelle concordance entre la révélation céleste et les révélations de la science et l'expérience.

De fait, à l'image d'une même affirmation judicieuse formulée par deux personnes en réponse à une même interrogation, l'on voit coïncider exactement la logique de la nature humaine la plus vertueuse – sans cesse en quête de bien – avec celle des versets célestes, destinés à guider l'ensemble des humains vers le droit chemin.

C'est sans doute cette affinité intime que nous avons constatée entre la foi musulmane et le bon sens naturel qui nous a amené à vouer un si grand respect pour cette religion et à continuer d'y croire de manière aussi inébranlable. Car émanant du Très-Haut, de l'Omniscient, cette religion demeure inégalée ; nul ne saurait inventer un dogme plus approprié, mieux conçu pour établir des liens avec le Créateur ainsi qu'avec les humains.

Or le lecteur a toute latitude de mettre en suspicion de tels propos, de telles présomptions, voire de les attribuer à l'immodération d'un fanatique. Nous avons néanmoins le droit de lui exposer un certain nombre d'analyses comparatives dont il pourra faire l'examen puis juger à loisir.

Il est à noter que le terme « *fiṭra* » (nature primordiale) se prête à des significations diverses. De manière instinctive et naturelle, nous pouvons juger différemment d'une même chose, que l'un verra d'un œil favorable et l'autre sous un jour défavorable ; nos attitudes peuvent même tendre vers les extrêmes et se trouver diamétralement opposées.

Y aurait-il donc des moyens à même de pallier ce genre d'antagonisme redoutable ? A vrai dire, le terme « *fiṭra* » ne saurait désigner autre chose que la nature la plus saine et la plus pure. En effet, nul dysfonctionnement susceptible, pour une raison ou une autre, de porter atteinte à la nature ne peut être imputé à celle-ci ; rien de tel ne lui est inhérent. Le fœtus, à titre d'exemple, est censé voir le jour normalement constitué. Cependant, s'il arrivait que, pour un motif héréditaire, il naquît atteint de cécité, cette infirmité ne serait qu'un accident étranger à la nature, laquelle devrait se manifester sans failles. On ne saurait par consé-

quent omettre de considérer la sensation visuelle comme un principe de base servant de règle posée a priori.

Il en va de même du monde végétal : en principe, les fruits que l'on cueille doivent être à l'abri de toute imperfection due à l'éventuelle action des vers et des insectes. Il est donc impératif que les cultivateurs veillent à la bonne qualité des graines autant qu'à réunir tous les moyens à même d'assurer une récolte aussi bonne que l'exige la volonté divine.

Ainsi, toute déficience susceptible d'affecter la beauté, la splendeur et la grandeur innées de la nature représente sans conteste une anomalie qu'il convient d'extirper, nullement digne d'être tolérée...

Telle est la voie à suivre pour la société des hommes. Seules les personnes dotées d'une bonne santé mentale, d'un équilibre psychique, d'un tempérament pondéré et d'un caractère accompli sont habilitées à être érigées en modèles, en maîtres qui dispensent savoir et sagesse.

Quant aux pervers, ceux aux idées et aux mœurs corrompues, leur déliquescence rappelle bien les fruits endommagés et les créatures difformes. Loin d'être l'illustration d'une nature saine et pure, ils ne sauraient servir de référence ; aussi ne peut-on se fier à leurs opinions quand bien même ils oseraient en faire le reflet même de la nature et du bon sens.

A un homme qui voulait s'enquérir du bien, le Prophète (ﷺ) rétorqua : « Interroge ton propre cœur. » Or pareille réponse n'était point offerte en présent à un criminel qui piétine les droits et répand le sang d'autrui – et combien ils

sont nombreux, certes, ceux dont les consciences s'accommodent des grands péchés. Elle visait plutôt un homme d'un naturel pur, d'une essence transparente, d'une bonté foncière, un homme qui cherche à s'abstenir de tout péché véniel.

Pour le sortir d'un tel embarras, le Prophète (ﷺ) lui recommande de s'en remettre à son propre cœur chaque fois qu'il se trouve déconcerté devant quelque question confuse ; il pourra alors se fier aux inspirations du cœur, nonobstant les opinions venant de toutes parts.

Ce genre d'hommes, ces grandes âmes et ces natures nobles font office de parangons de vertu, de modèles à suivre, de lumières éclairant le monde. De fait, à considérer le legs des ancêtres et le patrimoine diversifié des civilisations anciennes, orientales comme occidentales, ce sont ces natures sublimes que l'on voit émerger, égrenant sagesses et enseignements, s'employant à redresser les torts et à corriger les déviations.

Certes la vie demeure anodine et insignifiante sans ces grandes âmes ! C'est d'abord leur histoire qu'il faudrait retracer, non celle des hommes politiques, des chefs d'États, des sanguinaires et des tyrans.

C'est sur ces hommes, abstraction faite de leur appartenance raciale ou linguistique, que l'attention doit être portée ; car de leur apport bénéfique chacun devrait tirer enseignement. De même, il faut mettre en garde contre ceux qui se prétendent de ce cercle : littérateurs corrompus, journalistes pervers, pseudo-artistes aux œuvres déviantes et aux tendances laxistes. Il s'agit de préserver nos âmes

autant que de protéger notre avenir. Car de plus en plus nombreux sont ceux qui préconisent de dévêtir les corps et de dépouiller les âmes de la piété et la vertu, invoquant comme prétexte la nécessité de retourner à l'état de nature et de se plier à l'impératif de l'instinct.

En vérité, ces chantres de la nudité et la luxure sont à la société ce que sont les microbes et autres virus aux fruits gâtés et aux organismes malades. Autrement dit, il s'agit d'une menace pour la nature saine et le bon sens.

Par ailleurs, du moment que l'on met en lumière le rôle du bon sens et de la nature primordiale quant au discernement et à la définition de la vérité, il convient de signaler que, pour abondants que soient ses acquis et ses connaissances en matière religieuse, l'individu ne saurait en profiter ni en faire profiter les autres s'il est d'une nature dépravée et d'un caractère corrompu.

A quoi bon le microscope ou le télescope quand on est frappé de cécité ?

Dépourvu de clairvoyance, l'homme serait incapable d'appréhender la vérité et a fortiori de la transmettre correctement aux autres. A cet égard, maintes religions souffrent d'un mal chronique qui procède de ce que la majeure partie des religieux n'est point habilitée à saisir le message divin et sa signification. En échange, il est bien des hommes dont le savoir religieux est insignifiant, mais qui sont néanmoins nantis d'une perspicacité naturelle qui leur rend aisément accessibles la connaissance de Dieu, l'intelligence des devoirs des hommes envers Lui ainsi que celle des obligations dont ces derniers doivent s'affranchir pour vivre dans la

vertu et la dévotion.

Certes ces gens auront manqué à l'application des pratiques rituelles de la religion aussi exactement qu'elles ont été révélées et préconisées ; mais ils n'y pouvaient rien dans la mesure où les prédications religieuses ne leur ont été point exposées sous un rapport suffisamment séduisant et convaincant.

Peut-être la situation de ces hommes est-elle autrement enviable et prometteuse que celle d'individus qui, ayant pu connaître, dans leurs moindres détails, les messages édifiants de Dieu, n'ont toutefois pas su s'en imprégner ; et au lieu d'en être rehaussés, ils se sont laissés ravaler non sans dégrader la religion elle-même.

L'histoire est riche en revers de fortune et en débâcles subis par des sectes de religieux. Or certains esprits forcenés n'ont pas manqué de vouloir faire déteindre ces défaites sur la foi religieuse ; c'est là une injustice flagrante : la déchéance de personnages prétendument pieux signifie en réalité le triomphe de la saine nature humaine, réfractaire qu'elle est à l'ineptie, à la sclérose, à l'immobilisme et à l'hypocrisie.

Loin de susciter la répulsion à l'égard de la foi, manipulée, souillée qu'elle est par des marchands sans scrupules, pareil triomphe doit ouvrir la voie vers une compréhension profonde de la religion à l'état pur, telle qu'elle fut révélée par Dieu. Celle-ci présente une image harmonieusement disposée, savamment proportionnée, chaque élément occupant l'emplacement adéquat et recevant l'éclairage approprié. Cette image, seul l'homme pourvu d'une nature

primordiale saine se trouve en mesure de la concevoir sous cette forme cohérente.

Par contre, avec des esprits en désarroi, des penchants et des mœurs avilis, il n'est pas étonnant de voir la religion dénaturée, exhibée dans un état d'incohérence et de disproportion.

Comprendre et interpréter les textes religieux avec si peu de logique, de cohérence et de lucidité aboutit inéluctablement à les altérer, à associer aux mots des significations qui ne leur correspondent point. C'est là le mal qui a résolument miné le judaïsme et le christianisme.

S'il semble difficile de sauvegarder la religion du péril des individus foncièrement pervers, la solution est à chercher du côté des personnes dotées de bon sens et de pureté naturelle ; aussi leur devoir consiste-il à prendre désormais une initiative qui sera doublement profitable :

Tout d'abord, cette élite tirerait profit de la loi que Dieu a établie pour Ses serviteurs, car la raison aussi pénétrante soit-elle, ne saurait faire l'économie de la tradition (*naql*), de même que l'intelligence ne saurait faire l'impasse sur les règles des sciences et les différents domaines de la connaissance.

D'autre part, confiées à cette élite capable de les assimiler et de les présenter avec fidélité, les vérités religieuses en tireraient un grand avantage. Car, la connaissance profonde en matière religieuse est une sorte de sagesse dont peu sont nantis ; ne devront donc s'y adonner que ceux qui y sont prédisposés.

En Islam nul ne peut s'arroger le droit de traiter des questions religieuses, ni celui de les transmettre aux autres, si ce n'est cette classe de gens, dont les études poussées et l'ouverture d'esprit sont le garant d'une compétence en la matière.

La conception judicieuse des vérités religieuses en question s'accompagne nécessairement d'un autre élément, en l'occurrence la mise en pratique fidèle et consciencieuse desdites vérités. Car, ne peut traiter les problèmes et les souffrances d'autrui que celui qui est préalablement venu au bout des siens, et ce en guérissant ses propres maux grâce aux vérités qu'il présente.

On peut objecter que nombre de gens, quoique véhiculant le savoir religieux, ne sont point des jurisconsultes ! Et nombreux sont ceux qui ont la capacité de transmettre cette connaissance à d'autres plus versés qu'eux !

Certes, il est des gens qui, procurant des médicaments bénéfiques aux autres, n'en profitent guère eux-mêmes. De même, la médecine a établi, preuves à l'appui, l'existence de personnes porteuses de microbes qui, en raison de quelques facteurs physiologiques complexes, ne sont pourtant pas malades : elles contaminent les autres, alors qu'elles jouissent, elles, d'une bonne santé, en dépit de ce mal latent qui les épargne tout en tuant les autres !

Cependant, des anomalies pareilles à celle du « porteur de microbes » ne justifient point la présence d'ignares et de gens ineptes véhiculant la connaissance et le bon sens.

Le Coran a vivement dénoncé ces «bêtes de somme» : « *Il en est de ceux qui ont été chargés de la Thora puis qui*

ne l'ont pas portée, comme de l'âne qui porterait des livres ! Qu'il est mauvais l'exemple de ceux qui traitent de mensonge les signes de Dieu » (62, 5).

A vrai dire, la chose la plus préjudiciable aux valeurs suprêmes est que les individus qui se chargent de les prôner, soient les premiers à y déroger. Une telle transgression suffit, à elle seule, à discréditer ces valeurs et à en éloigner les gens.

La charte des droits de l'homme établie par les instances internationales n'est désormais qu'un mythe risible et méprisable, piétinée qu'elle est par ceux-là mêmes qui ont été les premiers à la ratifier !

L'homme peut, de par sa nature primordiale, accéder à la vérité, la distinction entre le licite et l'illicite étant on ne peut plus claire ! Néanmoins, à quoi bon cette connaissance si elle n'incite pas à nommer les choses par leurs noms, à tracer nettement la ligne de démarcation entre la vertu et le vice, la justice et l'injustice.

Certes, ceux qui véhiculent le savoir religieux peuvent nous indiquer la vérité, mais ils sont incapables de nous mener vers elle, l'ensemble des vérités qu'ils sont à même de nous livrer étant fort restreint. Car, seuls les hommes ayant, peu ou prou, pratiqué une auto-éducation rigoureuse, avec plus ou moins de bonheur, sont à même de bien concevoir et de présenter le bien dans ses détails infimes, ainsi que les différentes manières de s'en imprégner et de s'y exercer. Par contre, les pseudo-transmetteurs, véritables bêtes de charge, sont en principe proscrits des sphères de l'éducation et de l'enseignement moral. Que de masses

encore éloignées de l'Islam ! Car, ignorant tout de ses préceptes, elles ne cherchent pas à se frayer un chemin vers lui, à s'en inspirer ! L'Islam, c'est la nature primordiale que le Prophète Muhammad Ibn 'Abd Allâh (ﷺ) est venu mettre en lumière, dévoilant sa splendeur, pour que les humains y retournent, loin des démons qui les en ont écartés.

Le Prophète Muhammad (ﷺ), par une méthode aussi insigne, rejoint Moïse et Jésus (عليهما السلام), dont les religions ont été respectivement rejetées par les juifs et les chrétiens. Il se déclare également pour tout un chacun qui, refusant les fausses croyances, décide d'emprunter la voie menant à Dieu, guidé par une foi inébranlable et des actions vertueuses.

La nature primordiale trouve en terre d'Islam un Livre constamment récité, des leçons incessamment dispensées, mais des peuples, hélas, sommeillants !

En revanche, sous d'autres cieux, des hommes, tels des prospecteurs à l'affût de minéraux précieux au fond du désert, sont en quête des enseignements de cette nature saine. Et s'ils viennent à y puiser quelque sagesse, ils l'apprécient grandement et n'hésitent pas à en tirer profit.

On a raison de dire que «les gens sont de deux catégories : ceux qui sommeillent en pleine lumière et ceux qui sont réveillés au milieu des ténèbres. » L'ampleur des productions, plus ou moins réussies, s'inspirant de la nature primordiale est, dans les pays privés de la lumière du Coran, on ne peut plus considérable. Et il est facile pour celui qui détient une certaine connaissance de l'Islam de déceler la similitude existant entre cette connaissance potentielle

inexploitée en terre d'Islam, et celle exploitée dans d'autres pays, autrement dit, entre un titre dissocié de son substance et un contenu étoffé, mais dépourvu de titre !

La décadence intellectuelle dans les pays professant l'Islam est aussi déplorable qu'est étonnant l'épanouissement intellectuel observé ailleurs.

Notre seule consolation est que cet essor est l'écho de la nature primordiale si exaltée par l'Islam, alors que la cause principale du sous-développement des Musulmans réside dans le fait qu'ils ont tourné le dos à ladite nature saine et renoncé à lui emboîter le pas.

Cet ouvrage comporte une comparaison entre les préceptes de l'Islam, tels qu'ils nous sont parvenus, et les enseignements les plus sincères et les plus purs que la civilisation occidentale a établis en matière de moralité. Le lecteur ne manquera pas de déceler, non sans admiration, des similitudes étonnantes, voire une adéquation parfaite entre les uns et les autres.

J'ai lu le livre de Dale Carnegie, « Comment dominer le stress et les soucis »[1], aussitôt je me suis résolu à restituer à cet ouvrage ses origines islamiques.

Non que l'auteur, perspicace qu'il est, ait puisé dans notre religion certaines de ses réflexions, mais parce que les conclusions auxquelles il a abouti, après une étude minutieuse des propos des philosophes et des pédagogues, ainsi qu'une observation attentive des gens, toutes classes confondues, s'accordent, à maints égards, avec le Coran et

1 Traduction française ; Editions Flammarion, 1993.

la Tradition prophétique.

L'auteur ne connaît pas l'Islam, sinon il lui aurait emprunté, pour corroborer les vérités qu'il a énoncées, une panoplie de preuves éclipsant celles qu'il aurait tirées d'ailleurs. La nature saine a consigné dans ce livre ses recommandations, fruits d'épreuves et d'expériences. Ses mûres réflexions en viennent à s'accorder avec celles formulées, des siècles auparavant, par le prophète Muhammad Ibn 'Abd Allâh (ﷺ).

Ainsi on voit se réaliser la concordance entre le fruit de l'expérience et la révélation du Ciel.

Le lecteur saura par la suite juger de la pertinence de nos propos.

J'ai adopté dans mon livre une méthode consistant à présenter l'Islam à partir de deux corpus distincts : d'une part ses propres textes, et d'autre part les citations qu'on pourrait assimiler à ces derniers, empruntées aux écrits, aux expériences et aux références dont regorge l'ouvrage de Dale Carnegie. C'est comme si la comparaison scientifique revêtait ici un caractère fortuit, et partant, se trouvait reléguée au second plan. J'ai sciemment opté pour un tel choix. Car, je suis tout d'abord un écrivain musulman, qui a embrassé l'Islam à partir d'une étude impartiale de ses fondements. Je sais que si cette foi religieuse est nécessaire pour le savant, ce n'est point en raison de certaines citations puisées par-ci, par-là, fussent-elles authentiques ou controuvées. Par ailleurs, ignorant les langues étrangères, je reste à la merci des traducteurs opérant à partir des langues qu'ils maîtrisent. Qui sait d'ailleurs si les autres langues ne renferment pas,

de la nature saine, des traces dignes d'admiration !

Il n'est donc pas question d'établir ici une comparaison entre l'apport d'une religion divine et les efforts déployés par un seul individu ou par une école de pensée tout entière, si ce n'est pour signifier que ces efforts, louables somme toute, ne sont que des exemples illustrant des règles déjà esquissées par l'Islam, que les réalités de la vie viendront confirmer, comme l'indique le Coran : « *Bientôt Nous leur ferons voir Nos signes à tous les horizons, tout comme dans leurs propres personnes, jusqu'à ce qu'il leur devienne évident que, oui, c'est cela la vérité. Quoi ! Ne te suffit-il pas que Ton Seigneur soit témoin de toutes choses ?* » (41, 53).

Je voudrais également signaler qu'étant musulman, les considérations raciales n'ont aucune prise sur moi. Cependant, mon attachement à ma condition d'arabe et au patrimoine littéraire des miens, refait surface en moi, dès lors que je sens que la politique internationale, mue par une conscience corrompue, vise, entre autres, à sacrifier les Arabes et leur langue, en mobilisant ses affidés dans la région du Moyen-Orient.

Point n'est besoin de chercher loin pour déceler les raisons expliquant une telle hostilité ! Une telle agression se présente sous diverses formes. C'est ainsi que des écrivains connus, tout comme leurs commanditaires, tentent de nous couper de notre patrimoine intellectuel et affectif, voire des lettres avec lesquelles nous transcrivons notre langue. Pour ce faire, ils ont inventé de toutes pièces une littérature journalistique aussi fade que dénuée de tout contenu.

J'ai tenu donc dans ce livre à redonner vie à la sagesse

arabe première, pour que les lecteurs en découvrent quelques bribes éparses au milieu des connaissances religieuses et scientifiques que je leur présenterai.

Si Dale Carnegie fait plonger ses lecteurs dans un univers purement américain, il est de mon devoir de partager avec mes lecteurs un monde spécifiquement arabe, avec parfois des digressions sous forme de comparaisons avec toutes les autres expériences humaines, considérées indifféremment.

Enfin, Il nous incombe de chercher à dissiper le malaise social qui pèse sur nombre de nos pays arabes. Je ne saurais m'en désister au profit d'une investigation monographique. Que nul ne s'étonne donc que j'aborde des problèmes personnels et moraux, et que je me laisse aller à l'exposition des faits divers qui me touchent d'une manière ou d'une autre.

Écrire pour des raisons exclusivement scientistes est un luxe que je ne peux me permettre. J'écris plutôt pour corriger des fautes répandues et redresser des torts :

L'homme perspicace, mû par l'ardeur,
Ne cesse de crier fort ses convictions,
Et les égarés et ceux qui empruntent la bonne voie,
Se détournent de lui.[2]

Cependant, je me ravise pour affirmer que ce qui déplaît aux égarés, devrait plaire aux gens raisonnables.

2 Ces vers sont de 'Abbâs Mahmûd Al-'Aqqâd (1889-1964) : Autodidacte de formation, il est critique, poète, biographe, essayiste, journaliste et homme politique égyptien à qui l'on doit les fameux ouvrages sur les grands personnages de l'islam ou *'abqariyât*.

Et si, parmi les gens, toutes classes confondues, tu te sens esseulé, dirige-toi vers Dieu : « *Seigneur, donne-moi du jugement, et rattache-moi aux gens du bien ; et assigne-moi, pour la postérité, une langue de vérité ; et désigne-moi l'un des héritiers du Jardin de délice.* » (28, 83-85).

Chapitre premier

Renouveler sa vie

Il arrive bien des fois que l'individu, cherchant à entamer une page nouvelle dans son existence, associe ce renouveau escompté à quelque conjoncture de la vie telle une amélioration de sa situation, de son statut... à une date déterminée ou bien à une fête quelconque (anniversaire, nouvel an), etc. En atermoyant de la sorte, il a l'impression que l'avènement de cette échéance lui apportera force et vigueur, pour transformer son apathie et son désespoir en vivacité, en espérance.

C'est là une chimère. C'est que le renouveau de la vie provient avant tout du fond de l'âme. L'homme qui aborde la vie avec détermination et clairvoyance, loin de se résigner à aller au gré des circonstances, si cruelles fussent-elles, se propose plutôt d'en tirer le meilleur parti, en affirmant sa personnalité.

Ainsi en est-il de la graine des fleurs : ensevelie sous les marécages, elle se fraie une voie vers la surface, vers la lumière du soleil, qu'elle accueille en exhalant des senteurs suaves. Défiant la vase infecte et l'eau impure, elle les mue en une couleur éblouissante, en une odeur agréable. Il en est de même de l'homme qui, maître de lui-même et de son temps, maintient sa liberté de mouvement et son pouvoir

d'action vis-à-vis de toute adversité, sans avoir à attendre une quelconque assistance extérieure.

Reconstruire sa vie, l'homme peut y parvenir pour peu qu'il sache investir sa force potentielle et ses facultés latentes ainsi que les chances offertes, si infimes soient-elles.

De fait, attendre passivement n'est point de mise. Si le temps peut aider et favoriser ceux qui peinent sur la voie de la vérité, il ne saurait, à lui seul, mettre un invalide en état de marcher ou de courir.

Ne rends point ta vie tributaire d'un vœu suspendu à l'inconnu ; tergiverser ne te sera d'aucun bénéfice.

En effet, ton présent le plus immédiat, ton âme et ton être dont ton corps est le siège, les circonstances agréables ou désagréables qui t'entourent, tels sont les seuls ressorts qui conditionnent ton avenir. A quoi bon hésiter ou attendre ? A ce propos, le Prophète (ﷺ) affirme : « La nuit, Dieu tend la main au pécheur du jour pour qu'il se repente ; le jour, c'est au pécheur de la nuit qu'Il tend la main ».[3]

En outre, tarder à réaliser un acte susceptible d'apporter renouveau à sa vie et d'améliorer sa situation, c'est s'obstiner bel et bien à faire perdurer sa résignation et sa vulnérabilité face au vice et autres passions. Plus grave encore, avec une telle attitude, on pourrait dégénérer et s'avilir davantage ; c'est alors la calamité.

Le Prophète (ﷺ) déclare à ce titre : « Si le repenti attend de Dieu la clémence, le prétentieux ne saurait attendre autre chose que le rejet. Sachez, ô serviteurs de Dieu, que

3 Muslim.

tout un chacun doit répondre de ses actes et ne quitter la vie qu'après avoir constaté ce qu'il a fait de bon ou de mauvais. En fait, toute œuvre est à juger d'après son dénouement et son résultat » ; « La nuit et le jour sont autant de montures pour le voyage à l'au-delà ; veillez donc à en faire bon usage » ; « Évitez d'atermoyer, car le trépas survient subitement » ; « Ne vous fiez pas trop à l'indulgence de Dieu Le Très-Haut. De tout homme, le Paradis autant que l'Enfer sont on ne peut plus proches.» Et le Prophète (ﷺ) de réciter le verset coranique suivant : « *Quiconque fait un bien du poids d'un atome le verra, et quiconque fait un mal du poids d'un atome le verra.* » (99, 7-8).

Qu'il est bon de se réorganiser de temps en temps, de porter sur sa propre personne un regard critique à même d'en déceler les tares et les faiblesses, et, du coup, de tracer des stratégies à court et à long terme pour venir à bout de ces imperfections dégradantes.

Personnellement, je m'impose, à intervalles réguliers, la tâche de mettre de l'ordre dans mon bureau : fiches volantes, dossiers épars, feuilles désormais inutiles, tout doit être rangé en due forme...

De même, il n'est point étonnant qu'une maison, après une journée de pleine activité, voie ses pièces et ses moindres recoins plongés dans le désordre ; aussi a-t-elle droit à des mains laborieuses qui apportent propreté et restituent l'ordre initial.

L'existence de l'homme ne mériterait-elle pas un effort pareil ? Ta personne ne serait-elle pas digne d'être de temps en temps entourée de sollicitude ? Ne devrais-tu pas te

pencher sur elle pour la débarrasser de ses souillures, d'un éventuel désarroi... ?

L'âme n'a-t-elle pas droit, à chaque étape de la vie, à une remise en question des succès obtenus ainsi que des revers essuyés ? Ne mérite-t-elle pas de retrouver son aplomb chaque fois qu'elle se voit secouée par une crise, ou ébranlée par ce combat acharné qui se livre dans ce monde si mouvementé ?

De toutes les créatures, l'homme est celle qui a le plus besoin d'explorer les moindres recoins de son âme ainsi que de prendre soin de sa vie privée comme de sa vie publique, de manière à les préserver de toute nuisance.

C'est que l'existence affective et intellectuelle de l'homme maintient rarement sa solidité et sa stabilité dès lors que celui-ci est exposé aux plaisirs et aux attraits du vice. Abandonné à son sort face à ces facteurs pernicieux, il leur succombe immanquablement. C'est là la débandade, le désarroi et la confusion sur les plans affectifs et intellectuel ; une anarchie qui rappelle des perles de collier éparpillées tous azimuts... Tel est le cas de « *celui dont nous avons rendu le cœur inattentif à Notre Rappel, et qui poursuit sa passion, et qui est outrancier en son commandement* » (18, 28).

Dépourvue d'un ordre qui en assurerait le fonctionnement harmonieux et en canaliserait l'énergie, l'âme humaine devient, dans ses pensées comme dans ses sentiments, semblable à ces perles dispersées, aussi inertes qu'inutiles. D'où la nécessité de s'employer constamment à soumettre son âme à une discipline et un contrôle rigoureux.

Dieu Le Très-Haut exhorte les humains à reconsidérer leur existence à chaque jour naissant. De fait, après le sommeil réparateur qui clôt une journée laborieuse, et au moment précis où les hommes se disposent à affronter le jour naissant, l'on peut se demander : Quels obstacles ont entravé la marche de l'univers ? Dans quelles proportions le monde s'est-il laissé entraîner par l'égoïsme ? Quels péchés ont été commis au niveau de la foi ? Dans quelle mesure le monde s'est-il vu égaré sous le poids de sa confusion et sa perplexité pour s'en trouver nécessiteux d'amour et de tendresse ?

C'est alors que tout individu se trouve en mesure de renouveler sa vie et rebâtir son être sur la base de l'espoir, du succès et de la vigilance. Car la voix de la vérité ne cesse alors de retentir, guidant les êtres déroutés, revigorant les natures blasées. Selon le Prophète (ﷺ), « une fois écoulée la moitié – ou les deux tiers – de la nuit, Dieu Le Très-Haut descend au dernier ciel et dit : « Qui M'invoque, que Je puisse exaucer ses prières ? Qui me demande quelque chose, que Je puisse le lui accorder ? Qui implore Mon pardon, que Je le lui accorde ? » Et ce jusqu'à l'instant où pointe l'aube. »[4]

Une autre version de ce *hadîth* est la suivante : « C'est au cœur de la nuit que le serviteur se trouve le plus près du Seigneur »[5]

Toi qui peux être de ceux qui invoquent Dieu en ces moments, tache de le faire ! Il s'agit d'un instant grandiose,

4 Muslim.

5 At-Tirmidhî.

celui où s'éclipse la nuit et apparaît le jour. Ainsi, sur les traces d'un passé récent ou lointain, tu peux édifier ton avenir.

Pour ce faire, n'aie cure de tes anciens péchés. Si nombreux, si abondants qu'ils fussent, Dieu ne manquera point de t'absoudre pour peu que tu fasses l'effort d'aller vers Lui. En effet, l'égarement et le reniement d'autrefois ne sauraient empêcher une contrition sincère : « *Dis : ô mes serviteurs qui vous êtes faits outranciers contre vous-mêmes, ne désespérez pas de la miséricorde de Dieu. Oui, Dieu pardonne tous les péchés, – oui, c'est lui le Pardonneur, le Miséricordieux, – et inclinez-vous vers votre Seigneur, et soumettez-vous à Lui* » (39, 53-54).

Dans un *hadîth* divin, on lit : « Ô fils d'Adam, pour peu que tu implores Mon pardon, je te l'accorderai volontiers quoi que tu aies fait. Ô fils d'Adam, pour peu que tu implores Mon pardon, Je te l'accorderai volontiers dussent tes péchés atteindre les nuages du ciel. Ô fils d'Adam, Si tu viens à Moi avec autant de péchés que la terre peut contenir, mais que tu ne M'associes rien, tu recevras autant de pardon »[6]

De tels propos sont en réalité autant d'injections d'espoir propres à revigorer les volontés assoupies et à mettre sur pied la détermination alanguie des consciences timorées, hésitantes à rejoindre le chemin de Dieu, à rénover leur existence après un passé entaché de complaisance dans l'erreur et la déviance.[7]

6 At-Tirmidhî.

7 Voir le chapitre « Le péché et le repentir » de « la foi du Musulman », p.237-245, éditions Maison d'Ennour, 2014.

A cet égard, je vois mal pourquoi les serviteurs, au lieu de se voir emmenés auprès de Leur Seigneur sous le joug de la crainte et la peur, ne s'élanceraient pas vers Lui de leur propre gré, sur des ailes d'amour et de nostalgie ?

La méconnaissance de Dieu et l'ignorance de sa religion sont le véritable motif d'une telle apathie, ou plutôt d'une telle antipathie ; les humains ne sauraient pourtant rencontrer meilleure sollicitude et plus grande bonté ailleurs que chez Dieu Le Très-Haut, une bonté, une sollicitude qui, purement désintéressées, sont les signes éloquents de Sa Perfection sublime et de Son Essence unique.

D'ailleurs, l'histoire de l'homme témoigne que si Dieu l'a créé, c'est bien pour l'honorer, non pour l'humilier : « *Très certainement Nous vous avons donné place sur terre et Nous vous y avons assigné des vivres. Pour peu que vous soyez reconnaissants ! Et très certainement Nous vous avons créés, puis Nous vous avons donné forme, puis Nous avons dit aux anges : « prosternez-vous devant Adam.* » (7, 10-11).

Or, la religion a pour fonction de régir les comportements et les rapports humains sur la base de l'équité et la vérité, de sorte que les hommes puissent mener dans ce bas-monde une vie où prévaudraient paix, justice et bon sens.

La religion est à l'homme – tout comme la nourriture pour le corps – une nécessité existentielle autant qu'une jouissance sensorielle. Rejetant toute sorte d'abus, la loi divine soutient le père contre le fils désobéissant, l'opprimé contre l'oppresseur ; bref, elle défend la cause de toute personne atteinte dans son honneur, dans ses biens ou dans sa vie !

Ce disant, peut-on prétendre que de tels enseignements soient une cruauté, un supplice pour les humains ? Ne sont-ils pas l'expression sublime de la clémence et du bien ?

Et si, au milieu de tout cela, Dieu décide que les hommes doivent L'adorer par quelques pratiques cultuelles fort simples, pour exalter Ses bienfaits et faire preuve de gratitude à Son égard, ces pratiques seraient-elles un lourd fardeau, une obligation rebutante ?

A vrai dire, à l'ensemble des humains, Dieu a voulu, par sa magnanimité, procurer bien-être, commodité et dignité. Mais renonçant obstinément à l'appel divin, à la bonne voie qui leur a été indiquée, les hommes se sont laissés égarer sur les sentiers de la déviance et la passion, emplissant le monde de maux et de conflits.

En dépit d'un égarement aussi flagrant, la voix de la piété persiste à les exhorter à regagner la voie du Seigneur. C'est que leur retour est pour le Seigneur un motif de satisfaction indicible. « La joie que suscite chez Dieu, précise le Prophète (ﷺ), le repentir d'un croyant est autrement rayonnante que celle d'un homme qui, ayant perdu sa monture et avec elle ses vivres, se trouve acculé à périr de soif sous la canicule quand, en agonisant, il se réveille soudain et voit tout près de lui la monture et la nourriture... »[8]

Est-il une félicité égale à celle-ci ? Est-il un accueil aussi chaleureux que celui fait par Dieu ?

Rarement les gens les mieux nantis par la noblesse de leur souche et la pureté de leur âme, trouveraient un cœur

8 Al-Bukhârî.

désireux de les rencontrer avec autant d'ardeur et de nostalgie. Que dire donc d'un pécheur invétéré, outrancier envers lui-même comme à l'égard d'autrui ? Ne serait-il pas grandement soulagé et autrement reconnaissant s'il venait à recevoir rien qu'un accueil discret qui ferait passer inaperçues ses turpitudes ?

Recevoir tant de signes de joie et d'affection, voilà qui est étonnant. Mais, bien davantage que ne le croient les esprits bornés, Dieu est magnanime envers les hommes, et grande est sa satisfaction du retour des repentis. Par ailleurs, il est tout naturel que cette contrition représente une mutation profonde, une rupture complète entre deux étapes bien distinctes de la vie, tout comme la séparation que l'aube opère entre les ténèbres et la lumière du jour.

Il n'est nullement question d'un retour à Dieu éphémère au terme duquel l'individu replonge aussitôt dans le désarroi, la banalité et la bassesse d'antan ; ni d'une tentative vouée à l'échec parce que dépourvue de détermination et de ténacité. Loin s'en faut : ce retour triomphant dont se réjouit Dieu Le Très-Haut signifie pour l'homme vaincre toute manifestation de débilité et de passivité, venir à bout des affres de la bassesse, de l'ignominie et de l'erreur, s'affranchir des chaînes de la passion et de l'impiété pour enfin s'établir dans une station dont les maîtres-mots seraient foi, bonté, maturité et guidance.

De l'auteur d'un tel retour, Dieu dit : « *Oui, et je suis grand Pardonneur pour celui qui se repent et croit et fait œuvre bonne puis se guide* » (20, 82).

C'est là une vie rénovée après usure, à coup d'une

transformation radicale modifiant les repères et les contours de l'âme, à l'image d'une terre aride arrosée par les eaux et nourrie par les fertilisants.

Renouveler sa vie ne se ramène point à introduire quelques actes pieux, quelques bonnes intentions au milieu d'un énorme amas de mœurs corrompues et d'usages répréhensibles. Un tel amalgame ne saurait servir de base à une conduite glorieuse ni à un avenir louable. Il ne peut être signe de plénitude ou d'agrément, sachant qu'il arrive aux cœurs les plus endurcis de manifester de la bonté et aux mains les plus parcimonieuses de se montrer prodigues.

Dieu Le Très-Haut décrit en ces termes certains des exclus de son royaume : « *Eh bien, le vois-tu, celui qui tourne le dos et donne peu et interrompt même son aide ?* » (53, 33-34). De même, de ceux qui renient le Livre Sacré, Il dit : « *Et ce n'est pas la parole d'un poète, – pour peu que vous croyiez – ni la parole d'un possédé, – pour peu que vous vous rappeliez ! – C'est la descente faite de la part du Seigneur des mondes* » (69, 41-44)

La conscience, chez les scélérats, est à même de traverser quelque période d'éveil passagère au bout de laquelle elle retourne s'engourdir dans sa léthargie coutumière. Cette période éphémère ne peut être qualifiée de retour au droit chemin ; car celui-ci correspond précisément au stade ultime du repentir sincère.

S'éloigner de Dieu ne peut entraîner que mal et perdition, et c'est en désastre et en calamité que se muent des qualités et des valeurs telles que l'intelligence, l'énergie, la beauté et la connaissance dès lors que leur est refusée la

bénédiction de Dieu.

De là la sérieuse mise en garde adressée aux hommes contre les retombées néfastes de toute attitude d'éloignement, d'oubli de Dieu.

Il arrive des fois que, face à un véhicule venant à une vitesse vertigineuse, et sentant sa vie en péril, l'individu se hâte de s'esquiver. De même, chercher promptement le salut auprès du seul Seigneur, voilà ce que le message divin recommande aux serviteurs afin qu'ils parviennent à contrecarrer les risques encourus : « *Fuyez vers Dieu, donc. Oui, je suis pour vous, de Sa Part, un avertisseur manifeste. Et ne désignez pas d'autre dieu avec Dieu. Oui, je suis pour vous, de Sa Part, un avertisseur manifeste.* » (51, 50-51)

Pour mener à bien un tel retour, l'homme repenti se doit de réorganiser sa vie et sa personne sur des bases nouvelles, ainsi que d'entreprendre avec le Seigneur des liens meilleurs, accompagnés d'actes vertueux et de vœux sincères, et de prier en ces termes : « Ô Mon Dieu, Tu es mon Seigneur, il n'est d'autre Dieu que Toi ; Tu m'as créé et je suis ton serviteur ; je ferai de mon mieux pour t'être fidèle et dévoué ; préserve-moi du mal que j'ai fait ; je reconnais Tes bienfaits et j'avoue mes péchés. Pardonne-moi, il n'est d'autre Pardonneur que Toi »[9].

9 Al-Bukhârî.

Chapitre deuxième

Vivre au jour le jour

Une des erreurs spécifiques à l'homme consiste à se soucier, dans le présent, d'un avenir encore lointain. En songeant avec espoir au futur, il tend souvent à laisser voguer librement et indéfiniment sa pensée, de sorte qu'aussitôt – et avec quelle promptitude – les idées noires émergent dans ses réflexions, qu'elles enveniment et transforment en soucis déprimants, voire en hantises accablantes.

A quoi bon se laisser assaillir par le doute et l'inquiétude ? Vivre son présent immédiat, voilà le choix à faire.

Dale Carnegie a passé en revue un certain nombre d'expériences vécues par des hommes illustres qui, loin de se préoccuper des jours à venir, se sont penchés corps et âme sur les seules questions du moment. Ce choix raisonnable leur a permis de s'assurer et le présent et le futur. C'est en ces termes que se résument leurs expériences : « Au lieu de prétendre à un objectif encore flou et lointain, force nous est d'accomplir d'abord le travail concret que nous avons entre les mains ». A ce conseil que nous devons à l'écrivain anglais Thomas Carlyle[10], Sir Osler ajoute cette prière

10 Thomas Carlyle (1795-1881) est un écrivain, satiriste et historien écossais. Il est considéré comme l'une des plus riches carrières d'idées du XIXe siècle. Évoquant, dans son livre « *Heroes, Hero Worship,*

de Jésus (عليه السلام), par laquelle il exhorte ses étudiants à entamer leur journée : « Dieu, procure-nous le strict nécessaire pour cette journée ».

Ainsi, il n'a pas songé à maudire le mauvais pain obtenu la veille, ni à se plaindre : « Mon Dieu, avec la sécheresse qui a sévi partout, nous ne disposons point de provisions pour l'automne prochain » ; ni à s'inquiéter : « Je ne sais de quoi sustenter mes enfants si je venais à perdre mon emploi ».

Loin de se tracasser de la perspective de ces malheurs plus ou moins prévisibles, il demande exclusivement le pain du jour, le seul dont il puisse se restaurer le jour même.

Vivre ainsi au jour le jour n'est pas sans converger avec cette affirmation du Prophète (ﷺ) : « Celui qui se lève le matin en sécurité parmi les siens, en bonne santé et pourvu du viatique de la journée, c'est comme s'il avait entre les mains le monde entier ».[11]

En effet, le monde est à toi si tu jouis de la possession de ces biens ; garde-toi donc de les sous-estimer.

Sécurité, santé, auto-subsistance à brève échéance, autant d'atouts qui permettent à tout esprit éclairé de raisonner de manière sage et sereine, de sorte que sa réflexion devienne apte à changer le cours même de l'histoire, a for-

---

and the Heroic in History », le Prophète (ﷺ), il dit de lui : « Il fut connu pour son implacable détermination. Il se souciait du malheur des autres. Il était généreux, bienfaisant et clément. Il faisait preuve de piété et de mérite et était libre. Extrêmement sérieux et sincère, il était néanmoins d'un naturel doux, accueillant et accessible. Il était réjouissant, agréable, sociable et sa compagnie était appréciée. »

11 At-Tirmidhî.

tiori celui d'une vie humaine. Disponibles, de tels avantages seraient pour l'individu garants d'un cycle d'activité constante, fructueuse, aussi bien que d'un itinéraire exempt d'entraves ou d'écueils décourageants.

A vrai dire, c'est une absurdité que de s'alarmer d'avance de difficultés non encore échéantes. Pareille anticipation est souvent la manifestation de vues illusoires inspirées par le pessimisme. Or c'est une pure aberration que de gâter son présent par des préoccupations futures lors même que les prévisions qui s'y rapportent s'avéreraient justes et précises. Bien au contraire, l'homme se doit d'inaugurer sa journée comme s'il entrait dans un univers autonome, doté de son propre espace-temps.

Abraham, l'Ami de Dieu[12], avait coutume de prononcer chaque matin cette prière : « Mon Dieu, voici une nouvelle journée ; fais que je l'entame en veillant à T'obéir, et que je la termine jouissant de Ton pardon et étant digne de Ton approbation. Aide-moi à accomplir quelque bienfait, que Tu approuveras et amplifieras. De même, puisses-Tu pardonner les méfaits que j'ai commis. Certes Tu es le

12 *Al-Khalîl* : Dieu dit dans le Coran : « *Or Dieu a pris Abraham pour ami intime* » (4, 126). L'amitié intime signifie de la part d'Abraham qu'il n'éprouvait de l'hostilité, de la colère, de l'amitié ou de l'affection qu'en fonction de Dieu et en ayant Lui seul en vue. De la part de Dieu « amitié intime » envers Abraham consista, d'une part, en ce qu'Il le soutint contre ceux qui tentèrent de lui nuire comme le fit Nemrod qui voulut le brûler ou encore le roi d'Egypte qui voulut s'en prendre à sa femme. D'autre part, en ce que Dieu fit de lui le guide de ses serviteurs qui devaient venir après lui et leur parangon sous le rapport de l'obéissance et de l'adoration. Tafsîr At-Tabarî ; explication du verset 126 de la sourate 4.

Pardonneur, le Clément, le Bienveillant, le Magnanime »[13]

Et le Prophète (ﷺ) de préciser : « Quiconque fait cette invocation le matin aura rendu grâce à Dieu pour la journée entière ».

Le comportement du Prophète Muhammad (ﷺ) en dit long sur la justesse de cette démarche consistant à organiser la vie en étapes dont chacune sera envisagée avec une âme fougueuse et une détermination renouvelée. Ainsi disait-il à l'aube de chaque journée : « Nous nous trouvons au matin, et le Royaume en ce matin appartient à Dieu ; louange à Lui ; Il n'a point d'associé, il n'est d'autre dieu que Lui ; et c'est vers Toi que se fera le retour ».[14]

Cette invocation, le Prophète (ﷺ) la répétait aussi chaque soir. Il lui arrivait cependant de privilégier, le matin comme le soir, l'imploration suivante : « Mon Dieu, grâce à Toi, je retrouve le jour, jouissant d'une bonne santé, de bien-être et de protection, puisses-Tu me prodiguer encore ces bienfaits tant dans la vie terrestre que dans la vie éternelle ».[15]

Certains mésestiment néanmoins ces faveurs divines que sont la paix de l'âme et la sécurité de la famille. Pire encore, ils dramatisent leurs frustrations, plaignant le fait d'être dépourvus de fortune et de pouvoir. Voilà une attitude aux suites néfastes tant au niveau de la vie qu'à celui de la foi. On rapporte qu'un homme eut avec 'Abd Allâh Ibn 'Amr Ibn Al-'Âs le dialogue suivant :

13 *Ihyâ' 'ulûm ad-dîn* ; Al-Ghazâlî Abû Hâmid.

14 At-Tirmidhî.

15 Abû Dâwûd.

« - Ne suis-je pas un des pauvres parmi les émigrants ? demande-t-il.
- As-tu une épouse qui t'attend ?
- Oui.
- As-tu une maison ?
- Oui.
- Tu es donc un homme riche.
- Je dispose aussi d'un valet.
- Tu es donc un roi », conclut-il.

S'assurer l'auto-subsistance, savoir mettre à profit son avoir, éviter de s'en remettre aux vœux et aux illusions, tels sont les ingrédients qui font la grandeur de l'âme, tel est le secret du succès face aux circonstances les plus défavorables.

D'ailleurs, les personnes qui, comblées de toute chose, ignorent la privation profitent rarement de leurs richesses pour peu qu'ils perdent la disposition affective à le faire. C'est la vérité entérinée par le Prophète (ﷺ) ; ainsi dit-il : « A peine le soleil se lève-t-il qu'à ses côtés sont envoyés deux anges qui recommandent aux gens de la terre : « ô gens, venez à votre Seigneur. Un avoir rare mais suffisant vaut mieux qu'un bien abondant mais déroutant ». Et une fois le soleil éclipsé, deux anges émergent aussitôt pour clamer : « Mon Dieu, puisses-Tu accorder à celui qui fait dépense (de ses biens) une prompte compensation ; et infliger à tout homme avare une prompte perte ».[16]

On voit nettement que, dans sa dernière partie, ce *hadîth* exprime une promesse de compensation aux généreux,

16 Al-Mundhirî.

assortie d'une menace de rejet pour les parcimonieux. Quant à sa première partie, elle présente une comparaison qui a l'air de privilégier la rareté par rapport à la profusion ; il s'agit en vérité d'une rareté suffisante vis-à-vis d'une profusion égarante. Certes l'abondance qui, synonyme d'aisance et d'opulence, se prête encore à offrir de quoi subvenir aux besoins d'autrui demeure bien plus appréciable que toute pénurie. Or elle n'est point l'objet dudit *ḥadîth*. Celui-ci vise surtout à exhorter les croyants à pratiquer la largesse sans se soucier outre mesure, sans craindre une quelconque perspective de gêne ou de disette. Cette manière d'aborder la vie n'est pas sans inculquer aux croyants une bravoure et une résolution inébranlables.

Considérons ce propos d'Abû Ḥâzim : « Un seul jour me sépare des rois : le jour d'hier ne leur procure plus de plaisir ; quant à demain, inconnu, imprévu, il est pour eux comme pour moi motif d'appréhension ». Le temps passé s'écoulant, ses jouissances s'anéantissent avec lui et nul ne peut s'en saisir. Le lendemain demeure, quant à lui, aux yeux de tout le monde, du commun des hommes aussi bien que de la noblesse, enveloppé de mystère. Ne reste dès lors qu'aujourd'hui. Mais que serait ce jour par lequel un humble homme de vertu défierait les rois ?

Le jour présent, c'est le terrain sur lequel évoluent les gens raisonnables et dont ils ne cherchent guère à dépasser les frontières ; l'espace où s'érige en roi quiconque sait être maître de soi et définir ses desseins. Qu'est-ce qui ferait donc l'infériorité des uns et la supériorité des autres ?

Toutefois, vivre au jour le jour ne signifie point ignorer l'avenir et omettre de s'y préparer. Bien au contraire, c'est

un acte clairvoyant que de vouer à son lendemain une part d'attention. Or, c'est une chose que de prendre soin de son futur et d'en tenir compte, et c'en est une autre que d'en faire un sujet de tourment, voire une hantise ; autrement dit, il est une différence entre l'investissement attentif et profitable du présent et l'inquiétude déconcertante face à l'avenir.

A cet égard, c'est pour garantir à l'homme son avenir que la religion prohibe l'abus et le gaspillage et prône le sens de la mesure et l'économie. De sa santé, de sa jeunesse, de ses moments de paix, l'homme se doit de prendre une part qui sera, le cas échéant, utile pour la maladie, pour la sénilité, pour le temps de guerre. Sufyân Ath-Thawrî, un des Successeurs les plus illustres, possédait une fortune non négligeable, qu'il évoquait en déclarant à ses enfants : « Sans cette fortune, nous aurions été bien malmenés par ces gens (les Omeyyades) » ; autrement dit, son pouvoir financier l'a préservé contre les gouvernants de l'époque, qu'il ne lui était guère nécessaire d'amadouer.

En réalité, le fait de vivre consciencieusement dans les limites du présent favorise (l'accès à) une telle assurance ; en effet, un présent stable est amplement garant d'un avenir réussi.

Un poète[17] disait :

17 Ces vers ont été composés par l'imam Ash-Shâfi'î, éponyme de l'école shâfi'ite (150H/767-204H/820). On lui doit environ soixante-dix-huit ouvrages, parmi lesquels *ar-Risâla fî usûl al-fiqh*, lequel constitue le premier traité sur les fondements du droit musulman dans l'histoire de l'Islâm. Ash-Shâfi'î était également un poète. Al-Mubarrad, auteur d'*Al-Kâmil fî al-lugha wa al-adab* (Le livre parfait sur la langue et les

Des prunelles ont sommeillé, d'autres ont veillé
Sur des choses susceptibles d'être ou de ne pas être.
Le Seigneur qui, hier t'as procuré le nécessaire,
Demain n'omettra point de subvenir à tes besoins.

Sait-on comment sont subtilisées à l'homme les années de son existence ? A force d'attendre le lendemain, il oublie le présent ; il en est indéfiniment ainsi, jusqu'au terme de sa vie, pour se retrouver bredouille de tout bien.

Stephen Leacock[18] écrivait : « Que la vie est curieuse ! L'enfant dit : « Quand je serai grand ». L'adolescent se réjouit : « Quand je serai un homme ». Celui-ci de dire : « Quand je me marierai ». Et une fois marié : « Quand je prendrai ma retraite ». Lorsque, gagné par la vieillesse, il porte son regard sur la période écoulée de son existence, il a l'impression désolée qu'un vent glacial y a sévi... Ce n'est que trop tard que nous réalisons que la vie tire précisément sa valeur du fait que nous la vivions pleinement, intensément, à chaque moment. »

De ces gens qui ont dilapidé leur vie, Dieu le Très-Haut affirme : « *Et le jour où l'heure se dressera, les criminels jureront qu'ils n'ont demeuré qu'une heure.* » (30, 55). « *Le jour où ils la verront (la Résurrection), ils seront comme n'ayant demeuré qu'un soir ou son matin.* » (79, 46).

---

belles lettres), dit de lui : « Ash-Shâfi'î est le plus poète des gens, le plus lettré, et le plus versé dans la jurisprudence et le Coran. »

18 Stephen Leacock (1869-1944) est un enseignant, politologue, économiste, écrivain et humoriste canadien. Il est considéré comme l'humoriste anglophone le plus connu du monde de 1915 à 1925.

Chapitre troisième

Fermeté, retenue et sens de la ruse

Si tu te trouvais en proie à un mal qui mettrait en péril tout ton être, que ferais-tu ?

Te laisser envahir par la terreur et demeurer à la dérive, au gré de l'orage ? ou bien garder ton assurance et ton calme et essayer d'arriver à bon port par l'usage de la raison ?

Dale Carnegie préconise la méthode suivante :

- Se demander quelle est la pire des éventualités qui puisse se produire ;

- S'y préparer ;

- Commencer par sauver ce qui peut être sauvé.

Cette démarche est prônée par la religion et la raison tout à la fois. D'ailleurs, La littérature arabe regorge de notations précieuses relatives à la vaillance des hommes face au malheur et l'adversité, ainsi qu'à leur attachement à s'en extraire, l'honneur sauf et le front haut.

Les vers suivants, composés par le poète préislamique Thâbit Ibn Zuhayr[19], illustrent bel et bien ce propos :

---

19 Son surnom est Ta'abbata Sharran : « il a mis un mal sous son aisselle ». Il fut l'un des plus célèbres « poètes-brigands » de la période antéislamique.

Si l'homme n'affronte pas les difficultés,
Alors qu'il en est capable, Il le regrettera,
Et en subira les conséquences !
L'homme, c'est celui qui, face aux déboires,
Ne sombre pas dans le désarroi,
Et réussit à tenir le cap !

Ces conseils nous livrent une explication de l'assertion de l'ingénieur américain Willis Carrier selon laquelle l'inquiétude et le désarroi ont ceci de pernicieux qu'ils affaiblissent notre concentration mentale. Nos idées ainsi décousues et dispersées, nous nous voyons incapables de prendre des décisions de manière à trancher nos problèmes. Or si l'individu s'astreignait, en s'y préparant mentalement, à affronter la plus redoutable des éventualités, il n'aurait guère de mal à trouver une issue favorable. Pour ce faire, force est de savoir rester maître de soi, et user de clairvoyance et d'habileté face à toute épreuve. Considérons ces vers de Qa<u>t</u>arî Ibn Al-Fujâ'a[20] :

La voyant céder à la panique, je lui crie :
Courage ! Il faut tenir sur place et résister,
Et si c'est la mort,
Qu'elle soit dans la dignité !

Et ces autres vers :

A la voir sujette
Au désarroi, à l'anxiété,
Patience et flegme, lui dis-je

20 Mort en l'an 78 ou 79 de l'hégire, il fut l'un des chefs des Azâriqa, une des branches des Khawârij. Il était aussi un tribun, un poète et un chevalier vaillant.

Et tu auras soulagement
Ou bien force compliments.[21]

C'est là une description éloquente de la bravoure requise face aux tribulations de l'existence...

Ayant senti l'approche du trépas, le poète a longuement médité : s'évader ? Mais la fuite ne saurait retarder un terme échu, une fatalité ! Bien au contraire, elle ne signifierait que déshonneur et ignominie. Autant rester à sa place : trouver la mort serait synonyme de délivrance, et s'en sortir indemne serait motif d'une satisfaction sans limites.

Avisé, attentif aux périls susceptibles de le menacer, maintenant constamment son sang-froid, sachant à tout moment mobiliser sa perspicacité, l'individu ne pourrait que surmonter les obstacles.

Voilà pourquoi le Prophète (ﷺ) affirme que c'est surtout lors de la première émotion, du premier choc qu'est requise la patience.

Il arrive à l'homme de pressentir avec beaucoup d'appréhension et d'anxiété certains malheurs, comme s'il s'agissait de la mort elle-même. Tourmenté et obsédé par de telles perspectives, il s'en trouve maussade, n'ayant plus le cœur à rien.

Ainsi, à force de craindre l'indigence, les humains la vivent vraiment ; et à force de craindre l'avilissement, ils s'y embourbent irrémédiablement !

---

21 Ces vers sont imputés au poète 'Amr Ibn Al-Iṯnâba de la tribu des Khazraj, qui a vécu pendant l'ère de la *Jâhiliyya*.

Erreur ! Le croyant sage doit plutôt supposer que la pire de ses appréhensions s'est déjà produite, puis se mettre à dégager de la situation des éléments positifs et des signes réconfortants, conformément à cette assertion du Prophète (ﷺ) : « Une consolation pour les musulmans : il ne leur arrivera rien de plus atroce que ma disparition ».

En effet, la vie du Prophète (ﷺ) était une inestimable bénédiction illuminant l'existence des croyants ; et voilà qu'elle s'éteignit un jour et qu'il s'en alla...Tout malheur après lui ne demeure-il pas anodin ?

L'être humain redoute fréquemment de perdre les acquis et les biens qui lui sont familiers... de se voir sous le coup d'une calamité. Or ces appréhensions, quand bien même elles se réaliseraient, n'en finiraient pas moins par être tolérées sans grande peine.

Je connais un homme dont la jambe venait d'être amputée ; il était d'une science et d'une sagesse remarquables. J'ai décidé de lui rendre visite pour le consoler et lui dire : « La patrie n'exige pas de toi d'être un coureur ou un lutteur invincible, elle attend plutôt de toi clairvoyance et pensée édifiante, choses que tu possèdes encore grâce à Dieu.

- Grâce à Dieu, me dit-il lorsque je lui ai rendu visite, cette jambe m'a tenu compagnie de manière heureuse des décennies durant, ma foi demeurant saine et sauve ; j'en ai le cœur en fête ».

Dale Carnegie abonde dans ce sens en rapportant ces conseils : « Préparez-vous à accepter la vérité ; car le premier pas pour vaincre les adversités est bel et bien de les ad-

mettre ». Cette sagesse formulée par William James[22] reçut de la part du philosophe chinois Lin Yutang[23] l'explication suivante : « La quiétude ne s'obtient autrement qu'en acceptant la pire des hypothèses » ; la raison en est que, dans l'ordre affectif, le fait d'admettre les choses survenues libère l'activité de toutes ses chaînes. Pourtant, des milliers de personnes, précise-t-il, peuvent, dans un accès de colère, réduire à néant leur propre vie en refusant d'admettre la cruelle réalité et, du coup, de sauver ce qui peut être sauvé. Ils ont l'air obstinés à livrer combat au passé, à demeurer en proie à une vaine inquiétude, au lieu de chercher à nourrir de nouveaux espoirs ».

Se lamenter au sujet d'un passé manqué, verser de chaudes larmes pour les peines et les déconvenues d'hier, c'est, du point de vue de l'Islam, faire montre d'impiété et de contestation de la prédestination divine. Or la logique inhérente à la foi suppose que l'on fasse abstraction de l'ensemble de ses infortunes pour replonger dans une existence marquée par une plus fervente espérance ainsi que par davantage d'énergie et de hardiesse. A ce titre, on lit dans le Saint Coran : « *Vous les croyants ! Ne soyez pas comme ces négateurs qui, tandis que leurs frères parcouraient la terre ou sortaient en guerre, dirent : « S'ils avaient été près de nous, ils ne seraient pas morts, et ils n'auraient*

22 William James (1842-1910) est un psychologue et philosophe américain, frère aîné d'Henry James, le célèbre romancier. William James est souvent présenté comme le fondateur de la psychologie en Amérique. Il est aussi considéré comme l'un des fondateurs (avec Charles S. Peirce et John Dewey) du pragmatisme, c'est-à-dire de l'un des courants philosophiques majeurs du XXème siècle.

23 (1895-1976).

pas été tués. » Dieu voulait en faire un objet de regret dans leurs cœurs. C'est Dieu qui donne la vie et la mort. Et Dieu observe ce que vous faites. » (3, 156).

A la lumière de ce verset, on comprend aisément ce passage poétique :

Les vicissitudes ne nous ont pas épargnés,
Nous n'avons jamais, pour autant, baissé la tête.
Bien au contraire,
Nous avons vécu, avec dignité, la tête haute,
La patience nous sert de rempart,
Alors que les autres restent exposés aux futilités ![24]

De fait, la source qui laisse se déployer les marques de la bravoure et de la maturité est celle-là même dont découlent les signes de la foi et la certitude les plus vivaces.

Mais si, chez certains, patience et sottise te semblent aller de pair, garde-toi alors de confondre la stupidité des natures débiles avec la tolérance des natures fortes et leur acceptation de l'infortune. En effet, un des signes de la liberté la plus accomplie consiste en ce que l'individu ne s'affaiblisse point ni ne s'effondre à cause d'une perte subie. Dans ce sens, se trouver esclave d'un désir inassouvi signifie, chez l'homme, une fissure dans sa personnalité et, partant, une faille dans sa foi religieuse.

Lorsqu'il est mû par une foi intime, l'homme devient d'une assurance et d'une fermeté invulnérables. A considérer l'exemple de ceux qui, face aux tribulations les plus effarantes, demeurent imperturbables, on s'avise que, dans

24 Ces vers sont attribués à Ibrâhîm Ibn Kunayf An-Nabhânî.

leurs âmes, ils puisent l'énergie et la vigueur qui leur procurent consolation et soulagement. Ainsi immunisés, ils trouvent en eux la force de livrer bataille à toute adversité.

S'il advient que le viveur qui, sans cesse en quête de jouissances, s'élance en douceur ou brutalement vers les plaisirs et la luxure, se voie sous le coup d'une fatalité, il y réagira avec indifférence et dira à l'instar d'Imru'u Al-Qays[25] : « Buvons aujourd'hui ; demain, on verra ».

Dans la vie défilent des gens enclins à se moquer de toute chose, à ne rien prendre au sérieux. Et si les vicissitudes du temps venaient à leur asséner un coup, celui-ci passerait presque inaperçu, tant ils sont absorbés par eux-mêmes.

Pareils cas ne sauraient servir de parangon d'endurance face aux épreuves. Tout au plus mettent-ils en exergue le fait que la sensibilité à la douleur demeure fort inégale entre les hommes, et que l'absorption dans un état quelconque, fût-il louable ou répréhensible, contribue à adoucir le sentiment du préjudice subi. Par conséquent, les âmes férues de bravoure, de noblesse et de perfection se doivent de chercher refuge et consolation précisément dans leurs valeurs sublimes. Elles y rencontreront un apaisement que ne sauraient connaître, avec leurs mesquineries, les malins et les débauchés.

Dale Carnegie relate à ce titre l'histoire d'un homme at-

25 Imru'u al-Qays Ibn Hujr Ibn al-Hârith al-Kindî (mort vers 550 de l'ère chrétienne) est un poète de l'époque de la *jâhiliyya*. Auteur de l'une des sept *mu'allaqât* (poèmes suspendus), il est considéré, par les critiques littéraires, comme l'un des plus grands poètes de la période préislamique.

teint d'un grave ulcère de l'estomac, si grave que les médecins fixèrent son décès à une date imminente, suggérant ainsi au malade de faire préparer désormais ses obsèques. Et voilà que Earl Haney, le malade, prend une décision étonnante : « Puisqu'il ne me reste plus dans ce monde que quelques mois, songea-t-il, pourquoi ne pas en jouir le plus possible et m'en donner à cœur joie ? J'ai tant désiré voyager à travers le monde avant de succomber ; c'est bien le moment de le faire. » Sitôt dit, sitôt fait. Mais ses médecins l'avaient mis en garde contre les périls d'une telle entreprise, l'avertissant qu'il serait enseveli au fond de la mer s'il s'y hasardait... « Mais non, rétorqua-t-il, il ne se passera rien de tel ; j'ai juré aux miens de n'être enterré ailleurs qu'au cimetière de la famille. » Après quoi il prit le large, prenant exemple en cela sur 'Umar Al-Khayyâm[26], lequel dit :

Vis pleinement ta vie,
Jouis de ton avoir !
Avant que tu ne sois enseveli dans la tombe !
Là-bas, rien que le néant,
Et les amas de terre !
Pas de breuvage, ni de chant,
Ni l'expectative d'une quelconque fin !

Durant son voyage, il ne se refusa aucune jouissance, aucun plaisir. « A bord du bateau, écrivit-il à son épouse, j'ai goûté au vin, au cigare ; j'ai mangé de tout, même des repas les plus gras... Aussi il m'a été donné de vivre pendant cette période des ravissements que je ne m'étais jamais offert au-

26 Écrivain et savant persan (1048-1131 de l'ère chrétienne) considéré comme l'un des plus grands mathématiciens du Moyen Âge. Ses poèmes sont appelés « *rubâ'iyât* », ce qui signifie « quatrains ».

paravant... Et après ? »

Selon Dale Carnegie, l'homme finit bel et bien par se rétablir, la méthode qu'il suivit s'avérant autrement efficace pour venir à bout des maladies et des souffrances. Exposé à une mort certaine, il ignora ses affres et choisit de profiter de tout instant, de se gaver des plaisirs du moment, de sorte que ses joies furent synonymes de guérison.

Il est certes indéniable que la récupération psychologique contribue grandement à débarrasser l'individu de ses difficultés ; qu'un moral au beau fixe permet le plus souvent de vaincre la lassitude ainsi que de surmonter les entraves de l'existence et ses luttes constantes. Il faut toutefois souligner que c'est une flagrante aberration que d'entendre la mort comme étant un néant absolu, et, partant, de se jeter corps et âme, poésie d'Al-Khayyâm à l'appui, dans la luxure et les jouissances offertes par la vie, avant que n'arrive le trépas. C'est là le mensonge le plus éhonté que les fourbes divulguent partout dans le monde.

La vérité que devraient plutôt assimiler les adeptes de la totalité des religions est que la mort est l'antichambre d'une vie plus fabuleuse, plus ample, le seuil d'une existence dotée d'une sensibilité autrement subtile que celle de la vie terrestre. Celle-ci demeure, en regard de celle-là, pure futilité, pure absurdité. Le Coran, avec une prolixité délibérée – pour enrichir la signification en amplifiant l'expression – dépeint les deux vies en ces termes : « *Et cette présente vie n'est qu'amusement et jeu. La Demeure dernière, cependant, c'est elle la vraie vie ! S'ils savaient !* » (29, 64).

Illusion répandue, hélas, parmi une foule de gens :

le sentiment que la mort constitue le début d'un anéantissement total est le ressort qui décide les suicidaires à quitter la vie. En proie à la tourmente, ils souffrent atrocement du sentiment qui les possède. Que faire donc pour s'en délivrer ? Se donner la mort, en laquelle ils croient voir un abandon, une rupture, une vacance de tout sentiment !

Qu'arrivera-il quand ils découvriront la triste réalité, et verront que leur âme qu'ils voulaient annihiler n'a point changé si ce n'est qu'elle s'est affranchie de l'angoisse qui l'avait tenaillée pendant un certain de temps, sans pour autant que ne s'atténuent en elle la conscience et le sentiment ?

Le stade qui succède à la mort est une autre étape de l'existence humaine, marquée par une conscience et des sentiments plus aigus, plus vifs.

On rapporte qu'Abû Hâmid Al-Ghazâlî, ayant senti l'approche de la mort, demanda à l'un de ses amis de lui apporter un habit neuf.

- Pour quoi faire ? s'enquit celui-ci.
- Pour rencontrer le roi !

On lui procura le vêtement. Il rentra chez lui mais tarda à revenir... Ses amis, intrigués, le rejoignirent. Ils le trouvèrent décédé ; sur son oreiller, il avait laissé un papier avec ces vers :

Dis à ces frères qui,
M'ayant trouvé mort
Se sont répandus en pleurs :

Croyez-vous que je sois mort
Non, pardieu ! Ce trépassé blême,
Ce n'est point moi-même.
Je suis outre-tombe ;
Et cette dépouille, ce fut mon abri,
Mon habit un temps.
Je suis un oiseau ;
Et lui ma cage,
Que j'ai quittée résolument.
Je suis une perle dans sa coquille ;
Je pars, une fois achevée l'épreuve.
Louange à Dieu
A qui je dois ma délivrance,
Et une demeure dans les cieux,
Dans l'éminence.
J'étais, avant ce jour,
Parmi vous un trépassé,
Et me voilà ressuscité,
Dégagé du linceul.
A présent je devise avec l'Assemblée sublime ;
Désormais m'est offerte
La belle vue, la claire image
De Dieu le Très-Haut.
Ayant gagné le large,
Je laisse votre monde,
Que je ne veux avoir pour demeure.
Ne prenez point le trépas
Pour un néant, une absence,
Il est la vie,
Il est le fleuron des souhaits.
Ne craignez point l'assaut de la mort,

Elle n'est autre
Qu'un départ d'ici-bas.

Cette poésie, qu'elle fût composée par Al-Ghazâlî ou par un autre, offre une image réelle de la pensée religieuse en matière eschatologique.

J'ai lu une fois les réflexions d'un matérialiste qui écrivait qu'ayant vu un jour périr un cafard – certainement d'un coup asséné avec nonchalance – il assimila l'avenir de l'humanité entière à cette fin insignifiante : c'est ainsi qu'elle s'éclipse, enfouie dans les ténèbres de l'oubli et du néant !

Quant aux vers d'Al-Khayyâm, lesquels décrivent le trépassé comme étant une simple dépouille enveloppée de terre d'en haut comme d'en bas – et puis rien de rien -, ils ne sont que sornettes ! Et pour quiconque, c'est fonder sa vie sur une fable que de la fonder sur une telle présomption.

Certes l'individu peut savourer les délices et s'en donner à cœur joie ; son élan fougueux vers la vie, avec tout le bien et le mal qu'elle recèle, peut être motif de réussite et de considération. Nous ne devons cependant pas être dupes de cette illusion. Car la démarche la plus raisonnable veut que seule la vérité soit notre source d'énergie, tant physique que morale.

Et si le malade atteint d'ulcère considérait la mort comme étant une mutation d'une contrée à une autre, en laquelle il ne verrait point de solitude affreuse ni de ténèbres épouvantables ? Et s'il acceptait la nouvelle de son mal avec quiétude et résignation, armé qu'il est d'une foi qui l'empêche de s'attrister de la rencontre de Dieu, si imminente fût-elle ?

A cet égard, les vers suivants, du poète Muhammad Mustafa Himâm[27], nous semblent bien plus proches de la vérité que ceux d'Al-Khayyâm :

La vie m'a appris que mon existence
N'est qu'une épreuve
Longue et permanente,
Après laquelle j'aurai pour lot
Une félicité perpétuelle
Ou bien un supplice cruel.
Peut-être la crainte du Jugement
Me vaudra-t-elle rachat et pardon
Le jour où l'on cherche assistance.
Peut-être une telle peur
Aura-t-elle le bonheur
De me détourner résolument
De bien des maux
De vilains errements.
A tout homme repenti
Et fervent adorateur,
Dieu a promis Son pardon sublime
Et Sa belle miséricorde.
Quoi de plus éminent
Quoi de plus cher
Qu'une promesse divine
Toute vérité, toute grandeur ?

En réalité, les divers sentiments, tels la détresse et le désespoir, la désolation et le regret, que la mort inspire aux humains s'expliquent par la manière de concevoir celle-ci ; c'est – croient-ils – un passage de l'être au néant, de la

27 Poète égyptien (1906-1964).

lumière aux ténèbres, d'une vie sociale à une solitude extrême ! Savent-ils que la vie terrestre, avec tout ce qu'elle recèle, est vouée à n'être que souvenirs riches et captivants ; qu'un jour inéluctable viendra où les gens de vertu se verront et se diront : « *Auparavant, oui, nous étions craintifs au sujet de notre famille. Puis Dieu nous a favorisés ; Il nous a épargné le châtiment de la Fournaise. Jadis déjà, nous L'implorions ; Il est le Compatissant, le Clément !* » (52, 26-28).

Au sujet des athées et des renégats, ces dévots tiendront cependant les propos suivants : « *Puis les uns s'adresseront aux autres en s'interrogeant mutuellement. L'un d'eux dira : « Oui, j'avais un collègue qui disait : « Quoi ! Es-tu vraiment de ceux qui croient ? Quoi ! Quand nous mourrons et serons poussière et ossements, quoi ! Nous paiera-t-on ? » Quelqu'un dira : « Regardez d'en haut, voulez-vous ? » Alors il regardera d'en haut, puis il verra l'autre en plein dans la fournaise, et dira : Par Dieu ! Tu as bien failli faire ma perte !* » (37, 50-56).

Chapitre quatrième

Tourments et venins

Ceux qui connaissent le mode de vie occidental déplorent le combat rude qui s'y livre à tout instant à la recherche de biens matériels, lesquels passent pour un véritable motif de fierté. Individus et groupes se lancent en effet dans une course effrénée pour amasser la plus grande part possible des futilités de ce monde, mobilisant toutes leurs forces, tout leur potentiel physique et psychique, telle une machine implacable conjuguant la totalité des aspects humains, des plus nobles aux plus vils.

Cependant, si une machine bien huilée fonctionne avec fluidité, tout frottement étant atténué entre les éléments en mouvement, il en est autrement des nerfs de l'homme : au cœur de la lutte acharnée pour le profit matériel, ces nerfs, dépourvus de lénifiant, se trouvent sujets à l'irritation et l'anxiété, à tel point qu'ils finissent par craquer et sévir atrocement.

Dans ses écrits, Dale Carnegie dépeint cette fureur matérialiste dans ses manifestations et ses effets si dévastateurs sur les corps et les âmes. « J'ai vécu à New York, affirme-t-il, trente-sept ans durant lesquels jamais personne n'est venu frapper à ma porte pour me prévenir contre un mal appelé « stress », fléau qui a provoqué, au cours de ces années, dix

mille fois plus de pertes humaines que la variole. Vraiment, jamais on ne m'a dit qu'en Amérique, une personne sur dix était exposée au risque d'une dépression nerveuse, due pour la plupart au stress ! »

Selon les médecins, un Américain sur vingt est condamné à passer une période de sa vie dans un hôpital psychiatrique. Autre donnée navrante : Un candidat au service militaire sur six, lors de la dernière guerre mondiale, a été réformé pour cause de déficience mentale ou physique.

Et Carnegie de poursuivre : « Dans une communication adressée au congrès annuel de l'Association Américaine des médecins d'entreprise, le docteur Haroldsen Habein, de l'hôpital Mayo, précise qu'ayant étudié le cas de 176 hommes d'affaires, appartenant à une tranche d'âge homogène – 44 ans environ -, il s'est aperçu que plus du tiers souffrait d'une de ces trois affections (lesquelles trouvent toutes leur origine dans la tension nerveuse) : troubles cardiaques, ulcère du tube digestif et hypertension, alors que ces individus n'avaient pas encore atteint l'âge de 45 ans. Est-ce là le tribut du succès ? Est-ce vraiment une réussite, celle d'un homme qui, en échange, contracte un ulcère à l'estomac ou une cardiopathie ? A quoi lui servirait-il de conquérir le monde entier s'il le faisait au prix de sa santé ? A supposer qu'un homme fût en possession de toutes les richesses du monde, il ne saurait dormir autrement que sur un seul lit, ni se restaurer plus de trois fois par jour. En quoi serait-il donc différent de l'ouvrier qui trime pour creuser la terre ? Peut-être celui-ci jouit-il beaucoup mieux de son sommeil et de son repas que l'homme d'affaires à la fortune et au pouvoir si imposants ».

Le docteur W.S. Alvarez affirme d'ailleurs qu'il s'est avéré que, sur cinq personnes malades, quatre étaient affectées d'un mal qui n'était nullement organique, leur souffrance provenant plutôt d'angoisse, de stress, de rancœur, d'un égoïsme exacerbé autant que d'une grande inadaptation au monde réel ».

Au sujet de ces remarques navrantes, il convient de rappeler certains *ḥadîth* dans lesquels le Prophète (ﷺ) dénonce la cupidité et met en garde contre ses conséquences fâcheuses. « Celui qui ne se tourmente que d'un souci – celui de quêter l'agrément divin – sera protégé par Dieu des inquiétudes de la vie ; par contre, celui qui se laisse assaillir par les soucis – de la vie ici-bas – sera délaissé par Dieu et abandonné à son sort ».[28]

Ces enseignements prophétiques visent à apaiser les cœurs, à en extirper les germes de la rapacité ainsi qu'à enrayer toute tendance à la lamentation à propos des revers et des frustrations de la vie. « Celui qui a pour souci la vie dernière, voit Dieu lui accorder ses efforts et placer sa richesse dans son cœur. A celui-ci se soumet la vie ici-bas contrainte. Et celui qui a pour souci l'ici-bas, voit Dieu lui disperser ses efforts et le rendre obnubilé par la pauvreté. Celui-là n'obtiendra de ce bas monde que ce qui lui est écrit ».[29]

Autre *ḥadîth* qui abonde dans ce sens : « Débarrassez vos esprits des ennuis de l'existence autant que possible ; car quiconque fait de la vie sa priorité obtiendra de Dieu sa perdition et sera obsédé par la pauvreté. Quant à l'homme

28 Al-Ḥâkim.

29 At-Tirmidhî.

qui privilégie l'au-delà, Dieu arrangera ses affaires et emplira son cœur de richesse. Tout serviteur qui sollicite Dieu le Très-Haut avec un cœur zélé obtient – par la grâce du Seigneur – que les croyants lui témoignent bienveillance et amitié ; et que les bienfaits divins lui soient aussitôt prodigués ».[30]

La Tradition prophétique foisonne en *hadîth* vantant cette satisfaction posée, sereine. Il s'agit de sagesses sublimes pourvu qu'elles soient utilisées dans le contexte approprié. Elles cherchent à tempérer les ardeurs et les passions humaines engagées dans le rude combat pour la subsistance, de sorte qu'une course aussi acharnée ne soit point motif de rancunes, d'oubli des vertus, de destruction d'amitiés, de transformation d'êtres policés et raffinés en bêtes féroces qui s'entre-dévorent impitoyablement. Mais certains ascètes ont compris ces textes de travers et s'en sont servi pour anéantir l'action humaine dans le monde, au lieu de la policer et la modérer. Ce faisant, ils ont rendu un mauvais service autant à la foi qu'à la vie.

Notre devoir envers la vie est d'y œuvrer afin de disposer de ses ressources essentielles comme de ses agréments, apportant ainsi sécurité et bonheur à notre existence. Sans doute un tel devoir et un tel dessein nous seront coûteux en effort et en énergie, mais il ne faut nullement qu'ils supposent égarement et manquement au bon sens.

Ainsi, l'argent est à convoiter et quérir non pour lui-même, pour être amassé, mais bien pour être dépensé… Et c'est une absurdité que de l'ériger en but ultime, en ressort

30 Al-Bayhaqî.

qui enflamme les consciences, multiplie les inquiétudes, porte atteinte à la santé ! Considérons ces vers d'Ibn Ar-Rûmî[31] :

Avarice et parcimonie
Sont à vrai dire
Le navire des malheureux.
Avoir le strict nécessaire,
Quel grand bonheur !
Havre de paix contre
La déchéance et le malheur.
Quelle erreur, quel égarement !
Que d'amasser avec âpreté
Pour une existence décidément
Vouée à l'anéantissement ;
Que d'amonceler biens et richesses
Au profit et bénéfice
Des héritiers, parentèle et fils,
La vie étant incessamment
Entraînée vers son achèvement.
Bienvenues, opulence et fortune
Si au détenteur de leur trésor,
Elles étaient un garant de pérennité.
Il croit avoir entre les mains
Toute la veine, toute la fortune ;
De lui elles sont nonobstant
Si éloignées, si distantes.

31 Abû Al-Ḥasan 'Alî Ibn 'Abbâs Ar-Rûmî (221-283 h.) a été surnommé Ibn Ar-Rûmî car son père était byzantin. Sa mère, quant à elle, était persane. Il est considéré parmi les plus grands poètes d'expression arabe. Rangé dans la même classe qu'Al-Mutanabbî et Bashshâr Ibn Burd, Ibn Ar-Rûmî a touché à tous les genres de la poésie arabe.

N'ayant nul accès certain
A la félicité de demain
Il aura manqué les joies
Et les ravissements présents.
Voilà un piteux infortuné
Qui se prend pourtant
Pour le roi des bienheureux.
Qu'il suffise à tout homme nanti
De discernement et de lucidité
De voir alentour, les yeux rayonnants
De modération et de sobriété.
Une foi intacte, un honneur bien sauf
Un corps respirant bien-être et santé
Sont autrement plus avantageux,
Pour l'esprit avisé,
Que les richesses et les butins
Qu'avec fougue et ardeur
Convoitent les humains.
De telles qualités ont des amateurs,
Êtres sagaces et fins connaisseurs,
Non suiveurs des penchants
Et des caprices de la passion.
C'est une existence bien misérable,
Que celle de l'homme qui, cossu et fortuné,
Vit anxieux et tracassé.
Béatitude et euphorie
Ne sont à la portée
Que des âmes sereines
Et des consciences affranchies.

L'Islam nous livre des enseignements fort édifiants concernant la manière d'envisager la vie. Ils s'adressent tout

d'abord à nos cœurs, pour y semer continence et intégrité et les rendre inaccessibles à toute cupidité, à toute convoitise démesurée.

L'appât de la richesse est si puissant qu'il détruit les consciences et les corps, entraîne humiliation et bassesse. A ce titre, Dale Carnegie affirme : « Il est désormais établi que lorsque la bourse enregistre une dévaluation des actions, il se produit parmi les spéculateurs une augmentation de la teneur en glucose dans l'urine (glycosurie) et le sang (hyperglycémie) ! »

Y aurait-il meilleur remède à ce mal que ce *hadîth* du Prophète (ﷺ) : « Ces biens terrestres sont un fruit attrayant, savoureux ; celui qui les prend avec une âme généreuse, Dieu les lui bénit. Or cette bénédiction sera refusée à celui qui les prend avec avidité et gloutonnerie ; il est pareil au mangeur insatiable. »[32]

L'attrait de ce fruit étant ce qu'il est, certains se mettent à en avaler jusqu'à périr d'indigestion. D'autres ne se contentent pas de leur part et s'emparent des biens d'autrui. D'autres encore lésinent et vivent affamés, redoutant sans cesse la privation, ou convoitant anxieusement davantage de richesse.

En fait, la meilleure catégorie est celle des gens qui s'y prennent avec longanimité et probité ; qui, si la fortune leur tourne le dos, ne songent point à se répandre en lamentations, en pleurs. C'est que la constitution affective de leur personnalité se tient à elle seule, indépendante, étrangère à toute vanité, à toute prétention, impénétrable

32 Abû Dâwûd.

à toute cupidité.

« Ô gens, dit le Prophète (ﷺ), la richesse ne signifie aucunement la possession et l'étalage de biens foisonnants ; la véritable richesse est celle de l'âme. A tout serviteur, Dieu le Très-Haut octroie les moyens de subsistance qu'Il lui a assignés. Que votre ambition et vos prétentions soient donc raisonnables : prenez ce qui est licite et laissez ce qui ne l'est pas ».[33]

Or une ambition pondérée, loin de signifier inertie et immobilité, consiste à rechercher le licite posément, sereinement, avec longanimité, et à rejeter l'illicite, avec continence et fierté. Viennent ensuite les autres enseignements de l'Islam, fondés sur la foi en Dieu, la croyance en Sa rencontre, la préférence de ce qui est auprès de Lui, la juste appréciation de la vie dernière par rapport à la vie temporelle. Sans oublier la connaissance de la grandeur, de la précellence de Dieu le Très-Haut en regard de ce qui est en dehors de Lui.

Pareille connaissance est à même d'effacer les peines de l'individu, de lui insuffler une confiance telle qu'il verra son jour et son lendemain comblés de satisfaction et de bien-être : « *Ceux qui croient, et dont les cœurs se tranquillisent au Rappel de Dieu. N'est-ce pas que les cœurs se tranquillisent au Rappel de Dieu ? Ceux qui croient et font œuvres bonnes, à eux le plus grand bien, et aussi la plus belle retraite.* » (13, 28-29).

Vraiment, quel bonheur ! celui de ces dévots qui ont trouvé la félicité dans leur certitude, leur dévouement, leur

33 Abû Ya'lâ.

attachement ferme au droit chemin tracé par l'Islam. « Heureux celui dont le gain est irréprochable, celui qui est bon et magnanime, tant dans ses intentions occultes que dans son comportement apparent, celui dont le mal épargne autrui. Heureux celui qui met en pratique son savoir et sa sagesse, qui dépense le surplus de son argent pour le bien, et qui se tait quand il le faut... »[34]

Une telle quiétude et une telle paix d'âme sont vraiment inaccessibles à une foule de gens dans la civilisation occidentale.

Dale Carnegie déclare à ce propos : « Il est établi d'après les statistiques que le stress constitue la première cause de décès en Amérique. Durant les années de la seconde guerre mondiale, le nombre de victimes parmi nos combattants s'éleva à près d'un million. Or deux millions d'âmes succombèrent à la cardiopathie au cours de la même période. Parmi cette légion, un million de personnes étaient atteintes d'affections dues au stress et à la tension nerveuse ». En effet, la cardiopathie est l'une des causes principales de mortalité ; le Dr Alexis Carrel en vient à proclamer que les hommes d'affaires qui ne savent pas contrecarrer le stress périssent de façon précoce.

Il est à noter que rares sont les noirs Américains ou les Chinois à contracter des maladies du cœur, et ce pour la bonne raison qu'ils abordent la vie avec simplicité, douceur et sérénité.

D'ailleurs, parmi tous ceux qui trépassent à cause d'un arrêt cardiaque, le nombre de médecins est vingt fois plus

34 Al-Mundhirî.

grand que celui des agriculteurs, la vie des médecins étant marquée par une tension véhémente ; aussi le paient-ils très cher ».

Vraiment, le stress et l'anxiété démolissent les colosses et ternissent les mines les plus épanouies ; de leur impact, un poète a pu dire :

Soucis et inquiétudes
En arrivent à miner
La carrure la plus solide,
Et l'enfant encore vert
S'en voit la tête blanchie.[35]

Il fut un temps où je m'étonnais qu'un tel, sous le coup d'un malheur affreux, perdît ses molaires de chagrin. Grâce aux découvertes de la médecine moderne, j'ai compris que les graves crises psychologiques affectent l'organisme de façon redoutable, transformant les sucs digestifs en véritables venins (l'estomac en arrive à ne plus profiter des aliments les plus riches), minant et ébranlant même les dents.

On sait qu'à force de pleurer, Jacob finit par devenir aveugle ; que 'Â'isha, l'épouse du Prophète (ﷺ), se vit, lorsque les mauvaises langues attaquèrent son honneur, plongée dans un tel tourment, un tel abattement qu'elle en vint à dire : « J'ai cru que le chagrin me briserait le cœur ».

Les éducateurs ayant compris l'effet nocif de la tristesse et la tourmente sur les peuples, sur leur intégrité et leur

35 Al-Mutanabbî, l'auteur de cette poésie, est né à Kûfa en 303 de l'hégire. Ses poèmes ont pour objet les louanges des rois, les descriptions de batailles, la satire, la sagesse et sa philosophie de la vie. Il fut assassiné en 354 de l'hégire.

productivité, il s'est constitué en Allemagne, depuis des années, une association arborant comme devise : « la force est dans la joie ». Les nations gagneraient, de fait, à envisager la vie avec espoir, optimisme et affabilité ; elles tireraient alors meilleur parti de leur temps et de leurs ressources. Envers les peuples, les gouvernants ont, à ce titre, le devoir de procéder en sorte que soit enrayée toute tendance au pessimisme, au désespoir et à la résignation, synonymes de dépérissement, voire de mort avant terme :

Il est des vivants plus morts que les morts !
Ceux-ci ont déjà gagné le repos !
Mourir, c'est sombrer dans la détresse,
L'abattement et le désespoir ![36]

Je ne vois pas d'homme sensé renoncer à la gaieté, ni de croyant pencher vers le pessimisme et le désespoir. Sans doute l'homme se trouve-t-il parfois sujet à des vicissitudes implacables qui le privent de sa quiétude et son bien-être ; il se doit alors de s'en remettre à la Providence au lieu de s'abandonner au chagrin, lequel aboutit à un abattement total, à une apathie paralysante.

A cet égard, le Prophète (ﷺ) veillait à éclairer ses Compagnons sur la nécessité de se fier à Dieu pour sortir indemne des tribulations de l'existence. Selon Abû Sa'îd, le Prophète (ﷺ) entra un jour à la mosquée et y trouva un homme des Ansârs du nom d'Abû Umâma.

« - Ô Abû Umâma, lui dit le Prophète (ﷺ), je te vois assis à la mosquée alors que ce n'est pas le temps de la prière.

36 C'est 'Adiyy Ibn Ar-Ra'lâ' Al-Ghassânî, poète de la période de la *Jâhiliyya*, qui est l'auteur de ces vers.

- Le chagrin m'envahit, ô Messager de Dieu, et les dettes me tourmentent.

- Veux-tu que je t'apprenne des paroles qui, une fois que tu les auras prononcées, feront que Dieu te délivre des peines ainsi que des dettes.

- Volontiers.

- Le matin comme le soir, tu diras : « Mon Dieu, préserve-moi de toute inquiétude et de toute tristesse, de la paresse et de l'inaptitude, de l'avarice et de la lâcheté. Protège-moi aussi de l'endettement et de l'emprise des hommes. »

- Et Abû Umâma de préciser : « Je le fis et aussitôt Dieu dissipa mes tourments et m'affranchit de mes dettes. »[37]

Il va de soi que la répétition de certaines paroles ne constitue qu'une voie d'accès à des états d'âme nouveaux qui changent la vie de l'individu, le menant vers la droiture, lui apportant le soutien et la sollicitude de la Providence.

Sur conseil du Prophète (ﷺ) – on l'a vu – Abû Umâma est replacé au cœur de l'arène, muni d'une prière pour entamer sa journée et entreprendre ses besognes à l'abri des affres de l'anxiété et autres idées noires...

Shaddâd Ibn Aws rapporte que le Prophète (ﷺ) recommandait aux croyants l'invocation suivante : « Mon Dieu, puisses-Tu m'inspirer fermeté et sagesse dans mes desseins et mes affaires. Puisses-Tu m'inspirer gratitude envers Tes bienfaits ; m'insuffler la capacité de bien T'adorer ; et me doter d'une langue sincère et d'un cœur pur. Préserve-moi des maux les plus fatals que Ton Omniscience embrasse et accorde-moi le meilleur. Pardonne mes péchés que Tu

37 Abû Dâwûd.

connais ; c'est Toi le Connaisseur de l'inconnu. »[38]

Ibn 'Umar (رضي الله عنه) raconte que rarement le Prophète (ﷺ) quittait une réunion sans prononcer les prières suivantes à l'intention de ses Compagnons : « Seigneur, puisses-Tu nous inspirer assez de crainte pour nous écarter des turpitudes. Puisses-Tu faire que notre obéissance et notre soumission à Ton égard soient telles qu'elles nous procurent l'accès à Ton Paradis ; que la certitude et la foi soient à même de rendre anodines à nos yeux les épreuves de l'existence. Fais-nous jouir de nos sens – de l'ouïe autant que de la vue – aussi longtemps que Tu nous feras jouir de la vie, et cela jusqu'à notre dernier souffle. Que, par Ta grâce, nous sachions venger les injustices des scélérats et venir à bout des contradicteurs. Fais que nos malheurs épargnent notre religion, que la vie ne soit point notre souci majeur, ni le comble de notre savoir. Mon Dieu, préserve-nous de l'emprise de tout être impitoyable. »[39]

De telles invocations - on l'a signalé dans d'autres ouvrages -, pareilles aux chants épiques qui galvanisent le convoi des guerriers, ne tiennent en rien des appels et des vœux pieux que profèrent les paresseux et les désœuvrés. Loin s'en faut : elles constituent un soutien débordant, lumineux, fait de vérité et de certitude, et qui apporte aux humains assistance et réconfort, de quoi surmonter les difficultés et les vicissitudes de l'existence.

En outre, elles définissent les valeurs auxquelles il convient de s'attacher, auxquelles l'on doit circonscrire

38 At-Tirmidhî.

39 At-Tirmidhî.

son univers ; des valeurs fondées sur l'engagement ferme à l'action constante dans le cadre de la foi, de l'équité, de la bonne santé, ainsi que du mépris des tracas de la vie et de ses nombreux embarras.

Ce faisant, l'homme acquerrait assurément la santé physique et morale et s'accomplirait tant au niveau de la foi que de la vie. Or d'aucuns croient voir en l'invocation de Dieu l'expression d'une attitude négative et défaitiste vis-à-vis de la vie : n'est-elle pas un simple exposé de besoins conjugué à l'attente passive d'une réponse ?

Si l'invocation se réduisait un jour à cela, soit à la simple répétition de vœux pieux, à l'espérance de voir le soulagement venir vers nous on ne sait d'où, elle ne serait que pur verbiage, sans intérêt et sans valeur aucune pour Le Seigneur.

Avec elle, on a d'abord affaire à la détermination d'une destination, d'un idéal. Ainsi, lorsque Abraham dit : « *Ô Mon Seigneur, donne-moi, et à une partie de ma descendance, d'établir la prière. Et exauce ma prière, ô notre Seigneur.* » (14, 40), il érigeait bel et bien la prière en mode de vie, en préoccupation précieuse pour l'homme. Quelle différence avec ceux qu'ennuie ce culte, ceux qui ne le pratiquent qu'avec langueur !

Et lorsque les serviteurs du tout Miséricordieux L'implorèrent en ces termes : « *Seigneur, donne-nous, en nos épouses et nos descendants, fraîcheur des yeux, et assigne-nous pour dirigeants aux pieux.* » (15, 74), ils aspiraient certes à ce que, dans la société humaine, prévale un modèle de famille et de foyer jouissant de quiétude, de stabilité et

de bonheur ; ils prétendaient également à s'assurer la prééminence en matière de dévotion ainsi que la progression sur la voie de la vertu.

Il va sans dire qu'à ces nobles ambitions, il faut rattacher toute chose susceptible de contribuer à la réalisation de l'idéal recherché.

Or il se trouve que certains, parmi les dévots, se sont mépris sur l'essence de la croyance en Dieu et au Jugement Dernier, allant jusqu'à considérer cette croyance comme un obstacle qui, pareil à l'ombre de la terre lorsqu'elle éclipse la lune, s'interpose entre l'individu et la bonne vie. A leurs yeux, une telle foi n'aurait d'autre rôle que de s'emparer de la vie, avec tous ses agréments, et de l'empêtrer dans le bourbier de la misère et la désolation. A tout croyant seraient donc refusés le sourire et le bonheur. En d'autres termes, qui dit foi dit peine et tracas, rudesse et austérité, tant dans l'existence individuelle que collective.

Quelle erreur et quelle méprise sur le compte de la religion ! Le Prophète de l'Islam lui-même – le plus noble des êtres – n'entendait point la vie de cette manière ; il ne pouvait encombrer la religion d'un tel fardeau. N'a-t-il pas dit : « Mon Dieu, corrige ma religion par laquelle je protège mes intérêts ; corrige mon existence ici-bas d'où je tire mes moyens de subsistance ; corrige mon existence dans l'au-delà où est mon lieu de retour. Fais de la vie un surcroît de temps pour moi en vue de tout bien, et de la mort un asile pour moi contre tout mal ».[40]

Mais pourquoi la douleur et la mortification, l'avilissement

40 At-Tirmidhî.

et l'anxiété passeraient-ils pour des ingrédients impératifs de la foi ? Seraient-ils des moyens de s'assurer l'agrément de Dieu alors que le Prophète (ﷺ) en avait horreur et suppliait Dieu de l'en préserver ? Abû Hurayra rapporte en effet que le Messager de Dieu (ﷺ) avait coutume de solliciter la protection du Seigneur contre les rigueurs de l'adversité, du malheur, contre les revers du destin, contre la réjouissance perfide des ennemis !

Pourtant, parmi les Compagnons du Prophète (ﷺ), d'aucuns se sont leurrés : ils crurent que c'était une expiation, une rédemption des péchés que de s'exposer délibérément aux malheurs. Le Prophète (ﷺ), bon et indulgent qu'il est, leur fit savoir alors qu'il n'en était rien, que la religion était autrement plus aisée. On raconte que le Prophète (ﷺ), ayant un jour rendu visite à un des musulmans, le trouva si diminué, si chétif qu'il ne put s'empêcher de l'interroger :

« - Implorais-tu quelque chose à Dieu ?

- Oui, je disais : « Mon Dieu, inflige-moi dans la vie d'ici-bas le châtiment que je recevrai dans l'au-delà. »

- Dieu soit loué ! Tu ne pourrais patienter ! Tu devrais plutôt dire : « Mon Dieu, prodigue-nous Tes bienfaits dans cette vie comme dans l'au-delà ; et épargne-nous le supplice de l'Enfer. »[41]

Et il invoqua Dieu pour cet homme, qui se rétablit aussitôt.

A un autre homme qui priait Dieu de lui inspirer patience, le Messager de Dieu (ﷺ) suggéra : « Au lieu de par-

41 Muslim.

ler d'adversité, mieux vaut demander le salut. »[42]

Muṭarrif Ibn 'Abd Allâh opine à ce propos : « Je préfère être en bonne santé et remercier plutôt que de souffrir et endurer, la bonne santé étant synonyme de salut alors que l'endurance implique malheur. »

Commentant cette assertion, Zakî Mubârak affirme : « L'auteur de ces propos voit dans la bonne santé un salut pour l'âme, car elle garantit l'équilibre affectif et rend l'homme en mesure d'agir vertueusement. Quant à l'adversité, elle est susceptible de semer dans l'âme désespoir, incertitude et perplexité, autant dire un désarroi aux conséquences peu fiables.

A vrai dire, l'homme fait montre d'arrogance et de vanité lorsqu'il se réjouit des infortunes. Or, mieux vaut pour lui souhaiter le salut et esquiver les épreuves, car il peut ne guère se trouver la force d'y faire face ; et une fois enlisé dans les ennuis, il ne sait si sa détermination lui fera défaut ou non.

A bien y réfléchir, on se rend compte que le bien-être et la bonne santé de l'individu renforcent le lien spirituel qui l'unit à son Seigneur. En fait, l'écart est énorme entre les deux états en question : d'une part, la quiétude, qui amène le croyant à envisager son Seigneur d'un œil plein de ferveur et de gratitude ; d'autre part, le stoïcisme, qui peut générer une certaine fatuité, tare on ne plus condamnable. »

Esclaves de bonté et de miséricorde, non d'épreuve et de détresse, voilà ce que nous préférons être.

42 At-Tirmidhî.

Mais est-ce que les jours livrent à l'homme l'objet de ses désirs ? Que d'orages l'assaillent ! Que de mésaventures odieuses et de privations douloureuses il doit supporter !

C'est ici que devient vital le rôle de la patience et de l'acceptation des maux pour ce qui est de chasser le découragement et le mécontentement. « S'en remettre à Dieu, affirme Zakî Mubârak, est un acte de discipline morale, un mode de comportement propre à mettre en échec bien des inclinations qui tentent l'individu lorsqu'il songe à sa fortune dans la vie. »

Or il est évident que pareille attitude requiert beaucoup de rigueur et de constance ; car la satisfaction ainsi conçue ne s'obtient qu'une fois le cœur débarrassé des hantises et des tracas. Elle est alors une source incontestable de paix et de quiétude, biens si précieux dans la vie morale.

D'aucuns avanceront que la satisfaction s'accompagne souvent de sottise, poussant l'esprit à se complaire dans la stagnation. Nous répliquons qu'il n'est point d'incompatibilité entre l'acceptation de la réalité et l'ambition de s'accomplir sur le plan personnel, et ce en dotant son âme du viatique matériel et spirituel nécessaire. Ainsi, à voir le Prophète (ﷺ) proclamer : « Contente-toi de la fortune que Dieu t'a réservée et tu seras le plus riche des humains »[43], on ne doit nullement entendre la satisfaction comme étant un prétexte à l'inactivité et l'apathie. Loin s'en faut : il s'agit d'accepter le moment présent tout en nourrissant l'espoir de perspectives heureuses et de joies futures...

43 Ahmad.

Chapitre cinquième

Comment enrayer les motifs de l'anxiété

Je ne connais point d'opprimé qui fût aussi cruellement spolié de ses droits, aussi maltraité par les humains – de façon certes concertée – que ne le fut la vérité. Qu'ils sont rares, ceux qui la connaissent ! et parmi eux, tout aussi peu nombreux sont ceux qui l'estiment, la valorisent et vivent pour elle.

Partout sur terre, il n'y a que les illusions et les présomptions qui se pavanent à cœur joie, entraînées dans un constant va-et-vient entre des milliers de gens.

Et si tu te proposais de te lancer en quête de la vérité occultée derrière tout ce que tes yeux et tes oreilles perçoivent, tu aurais bien de la peine à la repérer parmi ceux qui prétendent la détenir. Matin et soir, le monde grouille de revues, de chaînes de radio... Bref, de tout un torrent d'informations comportant – à y voir de près – peu de vérité et trop de mensonge...

En matière de dogme, que de religions ont vu le jour, engendrées par une fausse rumeur ou par une fable de mauvais goût !

En matière politique, on voit bien souvent que, du seul fait du despotisme, des fantaisies sont érigées en modèle

d'équité, et la vertu ravalée, supplantée par le vice. C'est pourquoi Dieu prévient Son Prophète, ainsi que tout individu féru de vérité dans une société où règnent l'égarement et l'aveuglement : « *Et si tu obéis à la plupart de ceux qui sont sur la terre, ils t'égareront du sentier de Dieu : ils ne suivent que la conjecture, et ne font que supputer.* » (6, 116). Il dit encore : « *Si ensuite ils témoignent, alors ne témoigne pas avec eux, et ne suis pas les passions de ceux qui traitent de mensonge Nos Signes, et qui ne croient pas à l'au-delà tandis qu'ils donnent des égaux à leur Seigneur.* » (6, 150). De même, on lit dans la sourate de Jonas : « *Et la plupart d'entre eux ne suivent que conjecture ; or, la conjecture ne dispense en rien de la vérité et Dieu sait bien ce qu'ils font* » (10, 36).

Dans un monde où la vérité se trouve ainsi marginalisée, il est du devoir de l'homme d'œuvrer pour sa recherche, de veiller à s'y astreindre et s'y cramponner chaque fois que des influences malignes viennent l'en éloigner. C'est là sans doute la raison pour laquelle Dieu enjoint à tout croyant d'implorer la guidance divine, de le faire fréquemment et avec ténacité.

De fait, lors de chaque prière, obligatoire ou surérogatoire, l'orant se tient entre les mains du Seigneur et dit : « *Guide-nous dans le chemin droit, le chemin de ceux que Tu as comblés de bienfaits, non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni de ceux qui s'égarent.* » (1, 6-7).

Mais quel est ce chemin droit ? Il ne s'agit point du chemin stricto sensu, mais de l'itinéraire que l'individu se fraie entre les difficultés de l'existence, du choix qu'il adopte aux dépens de maints autres, en quête de raison et de bon sens.

L'homme se trouve d'autant plus près du succès qu'il s'attache à la droiture et sollicite la vérité et la justesse dans les questions qui l'assaillent au quotidien. En effet, la ligne droite constituant la plus courte distance entre deux points donnés, s'y astreindre signifie éviter de s'empêtrer dans les méandres, les courbes et autres complications.

Toutefois, pour trouver le chemin de la vérité et s'y maintenir, il faut moult effort et ténacité. De même, il faut puiser longuement à la source de la Providence, être à l'image du Prophète (ﷺ) qui, face à toute question ardue, recourait à la prière, joignant de la sorte à sa détermination et à son endurance l'assistance et la protection divines.

Dans la vie, l'individu risque parfois d'aller à l'aveuglette, dérouté, leurré par quelque « illusion optique » lorsqu'il s'agit de considérer et d'apprécier les réalités ambiantes. Se méprendre ainsi dans la manière de voir les choses suppose que l'on aille d'égarement en égarement, que l'on agisse mal devant un devoir à accomplir ou une crise à résoudre.

Dans ce sens, Dieu le Très-Haut nous interdit de courir après les illusions et les présomptions : « *Et ne cours pas après ce dont tu n'as science aucune. L'ouïe, la vue et le cœur : sur tout cela, en vérité, on sera interrogé* » (17, 36). Force nous est donc de faire bon usage de notre intellect et de nos sensations dans la connaissance du monde environnant ; déterminons ensuite nos stratégies, loin des conjectures... Selon Dale Carnegie, les trois démarches suivantes sont impératives pour ce qui est de comprendre les problèmes et de savoir les surmonter :

- Dégager les faits ;

- Les analyser ;

- Prendre une décision et s'y astreindre...

« Il est indispensable, ajoute-t-il, de procéder selon cette triple démarche si l'on veut résoudre les problèmes inextricables qui transforment notre existence en enfer. »

La première consiste à méditer posément sur ce qui nous entoure, de manière à recueillir des données claires et nettes, pour orienter notre action en conséquence. Un tel recueil est nécessaire, quoique fort délicat...!

Pourquoi serait-il délicat ? Parce que l'amour d'une chose aveugle les hommes, tout autant que la haine :

Quand on est content de quelqu'un,
On pardonne volontiers ses défauts !
C'est l'œil haineux qui ne voit que les tares ![44]

Il en est de même de la plupart des émotions qui s'emparent de la pensée de l'individu, si bien qu'elles lui font voir la vie non telle qu'elle est, mais à travers leur seul prisme.

L'on peut également perdre de vue la vérité parce qu'on se plie à un usage répandu, ou qu'on se laisse gagner par des préjugés sans fondement.

Si l'individu s'éloigne longtemps de la voie du vrai, par quel moyen parviendra-t-il donc à résoudre correctement les problèmes de l'existence ?

Précisément, c'est par cette tendance des humains à s'embourber inconsciemment dans l'erreur que s'explique

44 Cette poésie est de l'imam Ash-Shâfi'î.

le fait que de nombreux versets coraniques soient clos par des tournures du genre : « *Ainsi, Dieu vous explique les signes. Peut-être méditerez-vous* » (2, 219) ; « *Eh bien, est-ce que vous ne vous rappellerez pas ?* » ; (10, 3) ; « *C'est ainsi que Dieu vous expose ses versets. Peut-être comprendrez-vous !* » (2, 242).

On dirait que Carnegie propose une explication de ces versets lorsqu'il affirme : « Nous ne nous intéressons guère aux faits réels. Et s'il arrive que l'un de nous s'applique à les examiner, il n'en retiendra que ce qui est susceptible d'étayer son point de vue, de corroborer telle idée fermement ancrée dans son esprit. Autrement dit, son choix portera exclusivement sur les éléments propres à justifier ses actes, sur ceux qui s'accordent avec ses vœux aussi bien qu'avec les solutions superficielles qu'il invente.

« Tout ce qui est en harmonie avec nos désirs et nos penchants, déclare André Maurois[45], nous semble raisonnable. En revanche, ce qui s'en écarte nous exaspère. En quoi serait-il alors surprenant que nous ayons beaucoup de mal à résoudre nos problèmes ? Ne se moque-t-on pas de celui qui, ayant affaire à un problème de calcul, présume que deux et deux font cinq ? Pourtant, nombreux sont les gens qui, soutenant obstinément que deux et deux valent cinq, voire cinq cents peut-être, font de leur propre vie un véritable supplice. »

Quel remède à cela ? On devrait dissocier pensée et affectivité, raison et cœur et, partant, traiter les faits de

45 André Maurois (1885-1967) est un romancier, biographe, conteur et essayiste français.

façon neutre.

L'étape suivante consiste à accueillir les faits avec sérénité, à garder son flegme devant ce qui paraît déconcertant ou effrayant. Car, en proie à l'épouvante face aux événements, on finit par s'y noyer irrémédiablement.

Il faut rappeler à ce titre que l'existence des héros offre de nombreux exemples de situations fort critiques qui ont eu pour conséquence de juguler l'angoisse pour laisser agir la raison.

Lorsque dans l'enceinte sacrée de La Mecque, les hostilités allaient se déclencher entre musulmans et négateurs, que le Prophète (ﷺ) se voyait, avec ses Compagnons, cerné de signes provocateurs peu rassurants – au moment où ils se trouvaient à Al-Hudaybiyya pour la « *'umra* » (petit pèlerinage), il opta pour contenir son courroux et sa peine. A ses Compagnons, il ordonna en effet d'oublier la suspicion et le tourment et d'approuver un accord qui, en dépit des contraintes subséquentes, servirait à épargner de nombreuses vies et à faire prévaloir la paix.

A cet événement correspond précisément le verset coranique suivant : « *Et quand ceux qui mécroient se mirent le zèle au cœur, zèle de l'ignorance !...Puis Dieu fit descendre sa tranquillité sur Son Messager, ainsi que sur les croyants, et les obligea à une parole de piété, dont ils étaient les plus dignes et les plus proches. Et Dieu demeure savant de tout.* » (48, 26).

Le terme de « tranquillité » (*sakîna*) revient d'ailleurs à maintes reprises, désignant, dans ses multiples occurrences, cette sérénité qui, inculquée à l'âme par la foi, s'ali-

mente du sentiment apaisant de la présence de Dieu, de la soumission à Sa prédestination ainsi que de l'assurance de Son soutien, et ce devant toute perspective sombre ou inquiétante.

Quand il s'agit de vouloir surmonter une crise survenue dans notre existence, on se trouve parfois aux prises avec un certain nombre d'hypothèses qui, à y réfléchir de près, nous mettent au cœur d'un véritable dilemme. Déconcertés, on a beau chercher tous azimuts, on ne voit point d'issue, ou, tout au plus, on tombe sur une solution qui oblige à faire de grands sacrifices.

Les idées noires abondent d'autant plus dans l'esprit de l'individu que sa confiance en Dieu et en lui-même s'ébranle et s'affaiblit.

Le croyant, quant à lui, choisit l'hypothèse la plus proche de la raison, la plus susceptible de garantir la paix de l'âme, pour ensuite se décider à agir, sans se soucier des conséquences ultérieures, imprégné qu'il est du message de ce verset coranique : « *Dis : « Rien ne nous atteint jamais, que ce que Dieu a prescrit sur nous. Dieu est notre patron. A Dieu doivent se confier les croyants* » (9, 51).

Que de fois les pensées et les craintes les plus désagréables se dissipent purement et simplement, révélant ainsi que l'on se laisse davantage gagner par l'illusion que par la réalité, que la défaite procède de l'intérieur de soi avant d'être imposée par les vicissitudes de la vie. Ainsi lit-on dans le Coran : « *C'est eux à qui l'on disait : « Oui, les gens se sont rassemblés contre vous ; craignez-les » : cela accrut leur foi et ils dirent : « Dieu nous suffit ; Il est la*

meilleure garantie. » Ils revinrent donc avec un bienfait de la part de Dieu et une grâce : nul mal ne les toucha ; et ils suivirent l'agrément de Dieu. Et Dieu est détenteur d'énorme grâce. » (3, 173-174).

Cette même idée, on la retrouve chez Al-Mutanabbî :

S'il est une source
Dont découle la peur,
C'est l'esprit de l'homme
Et son cœur.
De même la quiétude,
C'est dans l'âme
Et point ailleurs,
Qu'elle séjourne et réside.

Si l'individu s'applique à bien comprendre la conjoncture et les faits qui le concernent, à les scruter à fond, loin de toute appréhension, il ne lui reste, comme étape ultime, que de se résoudre à l'action avec vigueur et fermeté. Bien des gens – que je connais – ne manquent pas de lucidité et de bon sens, ce qui leur rend accessibles les choses les plus occultes, les plus insoupçonnées. Pourtant, faute de détermination, ils ne semblent point savoir profiter d'une telle clairvoyance, ankylosés qu'ils sont par la perplexité et l'indécision. Autant de déficiences décriées par les sages de tous les temps :

Si tu possèdes
Jugement et clairvoyance,
Aies donc ferme volonté
Et résolution.
Car rien de moins sage

Que l'on recule,
Que l'on ne s'engage,
En cédant à l'indécision.

En effet, pour étudier une question à fond, pour y voir clair, il y a en général un intervalle de temps suffisant ; ne reste dès lors que s'engager dans une action prompte, inspirée de la dite méditation. Considérons ce verset : « *Et consulte-les dans le commandement ; puis une fois que tu t'es décidé, eh bien fais confiance à Dieu. Dieu aime, en vérité, ceux qui font confiance* » (3, 159).

L'étape de la délibération ne saurait se prolonger indéfiniment ; elle devrait ouvrir aussitôt la voie aux actes, lesquels, une fois prise la décision, doivent être menés, accomplis, sans hésitation. Pour ce faire, force est d'écarter tout motif de renoncement ou d'appréhension, ainsi que de solliciter l'assistance divine jusqu'à l'achèvement de la tâche en question.

Dale Carnegie raconte qu'ayant interrogé Wait Philips, illustre homme d'affaires, sur la manière dont il s'y prenait pour exécuter ses décisions, il obtint de lui la réponse suivante : « J'ai réalisé que le fait de réfléchir trop longtemps à un problème est générateur d'anxiété et de désarroi ; il arrive un moment où la poursuite de la réflexion s'avère néfaste. Aussi, dès que je prends une décision, je tente de l'exécuter sans regarder en arrière. »

William James affirme, pour sa part : « Lorsque tu as opté pour une décision et que tu en as entrepris l'application, garde uniquement à l'esprit le résultat escompté et oublie le reste. » Autrement dit, chasse de ton esprit les

incertitudes et les doutes, source d'indécision et de renoncement ; et débarrasse-toi de toute appréhension.

A vrai dire, les grandes prouesses sont l'œuvre de la hardiesse. En outre, productivité, succès, gloire demeurent bel et bien des rêves délicieux qui chatouillent les âmes ; ils ne sauraient se concrétiser sans la sueur, sans le souffle de gens laborieux qui y mettent le mouvement et l'élan de la vie.

Autant l'hésitation est une atteinte à la bravoure, autant elle constitue une fissure dans la foi. Une fois, le Prophète (ﷺ) trouva désagréable de renoncer au combat quand la majorité des Compagnons avaient décidé d'y aller. Il estimait qu'il fallait laisser les incroyants, parvenus alors au mont Uhud, pénétrer au cœur de Médine puis leur livrer bataille dans ses ruelles. En revanche, la plupart des jeunes combattants préféraient déferler sur l'ennemi hors de la ville et l'affronter au pied de la montagne. Le nombre et l'enthousiasme aidant, ils purent galvaniser les âmes et orienter les ardeurs vers cette décision, que le Prophète (ﷺ) finit par accepter.

Or ces combattants, ayant regretté d'avoir, pour ainsi dire, astreint le Prophète (ﷺ) à une décision qu'il désapprouvait, proposèrent qu'ils adopteraient volontiers sa première stratégie de combat. Il répondit qu'il n'en était rien ; car il refusait que ses résolutions fussent empreintes d'indétermination : « Il n'appartient pas à un Prophète, déclara-t-il sur un ton péremptoire, d'enlever son armure une fois qu'il l'a revêtue, tant que Dieu n'a pas tranché entre lui et l'ennemi. »[46]

46 Ahmad, An-Nasâ'î et Al-Hâkim.

Force est donc de supputer intelligemment les situations de la vie, de tracer, de façon lucide, une stratégie et des plans d'avenir. Après quoi on a toute latitude de se lancer dans l'action avec un entrain et une détermination invulnérables.

Et puis, ayons l'assurance que Dieu aime à nous voir armés d'une telle fermeté, car Il déteste les poltrons et soutient les êtres confiants et laborieux.

Chapitre sixième

Un savoir engendré par l'effort

Autrefois, on nous a appris que la science se définissait comme étant une conception, un ensemble de règles et une compétence. Par conception, on entend la représentation abstraite des choses.

Les règles, quant à elles, constituent l'ensemble des principes, des lois et de la terminologie posés par les spécialistes des différents domaines du savoir.

Enfin, la compétence équivaut à l'expérience acquise grâce à la maîtrise des connaissances et l'assimilation des méthodes d'une science particulière ou de sciences diverses... Elle se constitue sur la base d'une conception riche et foisonnante, ainsi que de la maîtrise des règles. Autant dire que la compétence est le fruit d'acquis antérieurs qui auront atteint leur plénitude.

Ceux qui possèdent des compétences sémillantes dans les vastes domaines du savoir, ce sont les vrais savants, ceux à qui l'on doit laisser le soin de comprendre et de juger judicieusement les choses, autant que de dispenser un enseignement édifiant.

Laissons de côté la science théorique et considérons plutôt la morale et la foi, l'action et le comportement humains.

Précisons d'emblée que la religion peut sans doute constituer une recette parachevée permettant d'assurer l'instruction et l'élévation des âmes ; cependant, pour en tirer le meilleur parti, il ne s'agit guère de divulguer à tort et à travers les connaissances qui s'y rapportent, ni d'en mémoriser les principes et les règles, ni d'avoir du culte préconisé une conception purement formelle.

Une telle manière de voir la religion demeure peu profitable, voire totalement inutile. « La science, lit-on dans la Tradition, est de deux sortes : une science intériorisée par les cœurs, qui est la science utile, et une science affichée par la parole, qui est la preuve de Dieu à l'encontre du fils d'Adam. »

Bernard Shaw[47] dit : « Si tu enseignes quelque chose à quelqu'un, il n'apprendra jamais. » ; il entend par-là que l'enseignement, à lui seul, ne saurait faire des élèves de véritables sommités.

De l'assertion précédente, Dale Carnegie fournit l'explication suivante : « L'apprentissage est un acte bénéfique, notamment lorsque nous le pratiquons parallèlement à l'action. Si tu veux profiter des conseils énoncés dans ce livre, ou dans tout autre, tu devras, chaque fois que possible, procéder à leur expérimentation et leur mise en pratique. Autrement, tu oublieras sitôt les choses apprises. »

47 George Bernard Shaw (1856-1950) est un critique musical, dramaturge, essayiste, auteur de pièces de théâtre et scénariste irlandais. Il est acerbe et provocateur, pacifiste et anticonformiste. Il a dit à propos du Prophète (ﷺ) : « Selon mon opinion, s'il avait à se charger des affaires de ce monde actuel, il résoudrait tous nos problèmes et assurerait la paix et le bonheur que le monde entier espère ». Voir "The Genuine Islam" Vol. 1, N° 8, 1936.

Seule demeure gravée dans notre mémoire, il est vrai, la connaissance dont nous faisons usage. Un des Successeurs raconte que lui et ses compagnons, pour retenir les *hadîth* du Prophète (ﷺ), prenaient soin de les mettre en pratique. L'action fait en effet figure de catalyseur de l'âme, qu'elle mobilise moyennant une connaissance sans cesse en éveil.

Le savoir qui résulte de l'action, c'est cette compétence qui illumine l'individu, qui l'éclaire sur le cap à prendre parmi les chemins inextricables de l'existence.

Dieu le Très-Haut dit à ce propos : « *Vous les croyants ! Craignez Dieu, – et croyez en Son messager -, pour qu'Il vous donne, de par Sa miséricorde, deux portions, et qu'Il vous assigne une lumière qui vous permettra d'avancer, et qu'Il vous pardonne, – Dieu cependant est Pardonneur, Miséricordieux* » (57, 28).

La croyance au Prophète – qui vient après la crainte de Dieu – implique que l'on suive sa tradition, que l'on s'inspire de son exemple, tant il incarne l'interprète fidèle des enseignements du Coran. D'ailleurs, le croyant qui, avec force persévérance et assiduité, s'acquitte de ses devoirs et, du coup, se garantit de toute turpitude, en vient à acquérir une lucidité et une intuition si aiguisées qu'elles lui permettent de savoir discerner le bien et le mal. De sorte que rarement il se voit dans la confusion au sujet des questions problématiques, lors même qu'elles ne seraient point explicitées par un texte formel : « *Vous les croyants ! Si vous craignez Dieu, Il vous assignera le Discernement, et vous effacera vos méfaits* » (8, 29) ; « *Vous les croyants ! Craignez Dieu, et parlez parole droite, afin qu'Il vous réforme vos actions.* » (33, 70-71).

Il en est des connaissances théoriques non transférées de la puissance à l'acte comme de la nourriture qui, non digérée complètement, ne peut se transformer en calories, en mouvement, en sensation. De telles connaissances restent imparfaites et floues, quelque riche et attirante que soit la façon dont elles sont transmises.

De là vient que dans les instituts militaires, on dispense aux élèves des cours théoriques, après lesquels ils passent à l'étape des manœuvres...On ne saurait dire pour autant que l'expérience de ces jeunes soldats et leur disposition au combat soient à la mesure de celles des guerriers qui ont expérimenté les atrocités des luttes réelles...

Il en est de même de l'apprentissage de la prière : au début ce sont des leçons qui résonnent dans l'oreille de l'élève ; après quoi ce dernier essaie de faire les prières prescrites telles qu'elles lui furent enseignées. En revanche, qu'il apprenne à prier avec ferveur et dévotion, sincérité et sublimation de l'âme, voilà la conséquence d'un lien tissé entre l'orant et Son Seigneur, ainsi que le fruit d'une longue maîtrise de la prière, tant dans sa forme que dans son essence.

C'est que le savoir résultant du labeur est bien le fruit de l'exercice et l'expérience.

En matière d'éducation, de réforme de soi, il faut que les connaissances aillent dans le sens d'un accomplissement personnel affectif et social. Il serait répréhensible d'en rester au niveau des paroles, si éloquentes soient-elles, ou de se contenter des seules explications, si exhaustives fussent-elles.

Si tu ordonnes de faire le bien ou d'éviter le mal, sois

le premier à t'y conformer ; veille à ce que ton commandement ou ta réprobation se cristallisent en faits réels dans la société ; de sorte que la consécration du convenable et la chasse au condamnable s'érigent en objectifs explicites que l'on veut atteindre par tous les moyens et le plus promptement possible.

Les amateurs passionnés de la perfection peuvent être amenés à en discourir avec moult élégance ou se borner à en exposer les divers aspects avec force détails. Conséquence : sitôt dit, sitôt oublié. Point de résultat efficient. A l'image d'illusions suaves périssant dans les âmes indolentes.

Pour Dieu le Très-Haut, un tel comportement est répréhensible parce que, déficient et vicié, il frôle la prétention et la vanité, et que ses tenants se méprennent alors qu'ils sont plus clairvoyants que bien d'autres pour discerner la justesse et le bon sens : « *Vous les croyants ! Pourquoi dites-vous ce que vous ne faites pas ? C'est en grande détestation auprès de Dieu, de dire ce que vous ne faites pas* » (61, 2-3).

S'en tenir au verbiage des discours et des suggestions quand il s'agit de mettre en place la réforme ou l'amélioration escomptée, c'est ouvrir la voie à des discussions sans fin, à un bavardage mortel aussi bien pour l'effort que pour le temps.

Si toute personne éprise de vertu érigeait ce sentiment à un niveau où le bien sortirait du cadre de la spéculation théorique vers le terrain de la réalisation, on s'épargnerait la moitié de nos tracas, et on résoudrait nos problèmes les plus délicats, comme l'affirme Dale Carnegie... Et celui-ci de rapporter l'histoire de Léon Shimkin, homme d'affaires

qui dit : « J'ai imposé une règle de conduite à tous mes collaborateurs : pour m'exposer un problème quelconque, chacun devra présenter une note répondant aux quatre questions suivantes :

- Quel est le problème ? (autrefois, on avait coutume de dilapider une heure ou deux dans une discussion enflammée, sans avoir au préalable identifié le problème avec précision, sans que l'un de nous s'avise de le noter clairement).

- Quel est l'origine du problème ? (en reportant ma mémoire vers le passé, je revois avec effarement toutes les heures que nous avons passées sans tenter de cerner les raisons qui ont donné naissance au problème).

- Quelles sont les solutions possibles à ce problème ? (or jadis, chacun proposait une solution, laquelle était aussitôt contestée par un collègue. Et bien souvent, les esprits s'acharnaient outre mesure ; ils s'éloignaient ainsi de la solution proposée ; au terme de la réunion, nul ne songeait à prendre note des idées exposées au cours du débat).

- Quelle est la meilleure solution ? (auparavant, j'entrais dans la salle de réunions, en compagnie de mes collaborateurs, que la préoccupation avait tracassés des heures durant, pour tourner incessamment et vainement autour du problème).

Cette stratégie de travail eut pour effet d'amener mes collaborateurs à venir moins fréquemment m'exposer leurs problèmes. Pourquoi ? Parce que, pour répondre aux quatre interrogations, il était impératif de recueillir l'ensemble des faits relatifs au problème posé. Or il se trouve que ces éléments, une fois réunis, permettaient le plus sou-

vent de résoudre, de manière spontanée, les trois quarts du problème. Ce qui en restait ne requérait point alors mon concours ; le cas échéant, la discussion et la concertation ne dépassaient guère le tiers du temps qu'elles auraient duré jadis, car elles se déroulaient désormais selon un plan préétabli.

Grâce à cette stratégie, le souci, l'inquiétude et la discussion des erreurs ne nous prennent à présent qu'un temps infime, tandis qu'au « travail et à l'effort » consistant à prévenir les erreurs, nous consacrons un intervalle autrement large. »

Il est un autre aspect qu'il convient de mettre en exergue : on tend en général à entretenir, avec les patrons et les hauts dignitaires, des conversations un peu trop longues, sans autre justification que le plaisir et la flatterie qu'inspire aux subordonnés le fait de bavarder avec le chef. Il peut, à l'évidence, s'agir de questions importantes afférentes au travail que l'on veut mener à bien. Il n'en demeure pas moins que de tels entretiens s'avèrent bien souvent de peu d'utilité.

Si chacun vouait une plus grande attention à lui-même, et vaquait à son ouvrage et au devoir qui lui incombe, en mobilisant toute sa créativité pour exceller et réussir, ce serait plus fructueux et mieux apprécié de Dieu. Sans doute est-ce là le secret de l'injonction faite aux Compagnons de diminuer leurs entretiens avec le Prophète (ﷺ), et de les faire précéder d'une aumône.[48]

C'est que la bienfaisance envers les pauvres est une bonté facile à pratiquer à tout moment. Domaine fertile en

48 Sourate 58, verset 13.

gratifications, l'aumône est en effet conseillée à quiconque veut gagner la faveur de Dieu et du Prophète. En tant que telle, elle vaut mieux que de fréquenter le Messager de Dieu (ﷺ) sans autre dessein que de lui tenir compagnie : « *Ô vous les croyants ! Quand vous vous adressez en particulier à l'Envoyé faites précéder cet entretien d'une aumône : c'est mieux pour vous, plus pur aussi. Mais si vous n'avez pas de quoi, alors Dieu est Pardonneur, vraiment, Miséricordieux !* » (58, 12).

Cependant, pareille consigne ne signifie point que l'on cherche à imposer un quelconque tribut à toute personne désireuse de converser avec le Prophète (ﷺ). Loin s'en faut : le dialogue avec le Prophète (ﷺ) est non seulement autorisé, mais parfois nécessaire en maintes matières. A vrai dire, il s'agit d'éclairer les musulmans sur la voie juste qui garantit la récompense divine, et de les aviser de la nécessité d'épargner le temps du Messager, lequel ne doit pas être vainement embarrassé par les flatteurs importuns. A ce propos, on lit dans le Coran : « *Redouteriez-vous de faire précéder d'aumône ces entretiens ? Mais quand vous ne l'avez pas fait et que Dieu a accueilli votre repentir, alors accomplissez la prière et acquittez la zakât, et obéissez à Dieu et à Son messager. Dieu cependant est bien informé de ce que vous œuvrez.* » (58, 13)

Stratégie des flagorneurs, la fréquentation des grands est – fait corroboré par l'expérience – un usage qui suppose perte de temps et négligence des obligations. Il n'est donc point étonnant qu'elle soit ainsi circonscrite par des limites, et que d'autres pratiques, plus utiles, lui soient clairement préférées.

Chapitre septième
Les méfaits du désœuvrement

Dans le giron de l'oisiveté se crée une légion de vices et mûrissent les germes de la destruction et de l'anéantissement. En effet, si le travail constitue la mission des vivants, les désœuvrés sont alors des trépassés.

Et si notre existence dans ce monde est une sorte de culture dont les moissons seront dans une vie future d'une nature autrement supérieure, les oisifs, plus que quiconque, se verront lors de la Résurrection voués à un état de déroute et de débandade, démunis qu'ils seront de toute récolte, ne traînant que l'échec et la perdition.

Le Prophète (ﷺ) n'a pas manqué d'attirer l'attention sur l'importance considérable de deux biens : la santé et le temps, lesquels ne sont pourtant guère appréciés de la plupart des gens qui en sont dotés. Aussi affirme-t-il : « Il y a deux biens sur lesquels beaucoup de gens s'abusent : la santé et le temps libre ».[49]

De fait, on voit nombre de gens, au demeurant nantis d'une bonne santé et disposant amplement de loisir, défiler dans la vie en végétant, démunis d'un espoir qui les anime, d'un travail qui les occupe ; bref, sans une mission qui

49 Al-Hâkim.

mobilise leur énergie et leur dévouement.

Est-ce pour cela que les hommes ont été créés ? On lit dans le Coran : « *Escomptiez-vous que Nous ne vous aurions créés, vraiment, que par frivolité, et que vers Nous, vraiment, vous ne seriez pas ramenés. Mais très haut est Dieu, vrai Roi !* » (23, 115-116).

La vie a été créée avec vérité, de même que les cieux, la terre.[50] L'homme est donc appelé, dans ce monde, à connaître cette vérité, à en user dans son existence.

Par contre, s'empêtrer et se cantonner dans le bourbier exigu et malsain des seuls plaisirs sensuels, en oubliant toute autre chose, c'est choisir un chemin ô combien vicieux pour son présent et son futur !

Parmi les propos les plus judicieux tenus par Ash-Shâfi'î en matière de pédagogie spirituelle, retenons cette belle phrase : « Occupe ton âme par la vérité, autrement elle t'occuperait par l'erreur ».

C'est vrai, car l'âme ne saurait se tenir tranquille. Si elle ne s'engage avec célérité dans des actions de bienfaisance, de lutte contre le mal ou dans des projets de production méthodique, elle se voit immédiatement assaillie par des idées insensées, qui l'entraînent dans un tourbillon de sottises et de futilités.

Pour protéger et entretenir l'existence d'un individu, la meilleure démarche consiste à lui tracer un plan d'action susceptible d'occuper tout son temps, ce qui signifie refuser

50 L'on peut lire dans le Coran : « *Nous n'avons créé qu'avec vérité les cieux, la terre et ce qu'ils contiennent* » (15, 85).

à Satan toute chance de pouvoir l'entraîner dans les sentiers de l'égarement.

Précisément, la répartition des obligations religieuses en Islam prend en compte cette vérité : il ne faut point laisser dans l'âme humaine un vide susceptible d'être occupé par l'erreur, faute d'avoir été auparavant rempli par la vérité.

Dale Carnegie explicite cette idée comme suit : « Lorsque nous sommes absorbés par notre travail, nous ignorons le tourment, nous ne sentons guère le poids de l'inquiétude. Or ce sont les heures de loisir qui succèdent au travail qui présentent le plus de péril. Quand nous est offert un moment libre, les démons de l'inquiétude ne tardent pas à déferler sur notre âme. Aussi se met-on à s'interroger : est-ce que j'obtiens de la vie ce que je désire ? Le patron insinuait-il quelque chose par sa remarque de tout à l'heure ? Serais-je malade ? C'est que nos esprits, une fois le travail achevé, se trouvent presque dans un état de vacuité. Or on sait, et les étudiants de sciences naturelles savent, que la nature a horreur du vide. Pour preuve, prends une ampoule vidée d'air et fais un trou dedans ; tu verras que l'air, en vertu d'une loi de la nature, va s'introduire à l'intérieur de l'ampoule pour occuper le vide. De même pour l'âme vacante, la nature s'emploie promptement à la remplir. Par quoi ? Par les sentiments et les sensations dans la plupart des cas. Pourquoi ? parce que l'anxiété, la peur, la rancœur, la jalousie, l'envie, sentiments impulsifs, à la violence viscérale et primitive depuis la nuit des temps, s'emparent de l'âme avec une force telle qu'elles finissent par dissiper la quiétude et chasser la paix des cœurs et des esprits. »

Il est donc du droit des pédagogues de prévenir les esprits

contre les méfaits de l'inaction. A cet effet, la méthode optimale serait de mettre en place des politiques savamment conçues, visant sans cesse la formation, l'instruction et l'édification des consciences. Seule l'occupation du temps, et le passage d'une besogne à une autre – quitte à aller d'une tâche pénible à un travail divertissant – peuvent nous prémunir contre les maux du désœuvrement et les impuretés de la vacance !

J'estime que la société est en mesure de se débarrasser de bien des vices et des tares si elle s'avise de contrôler et de mettre à profit le temps libre, et ce non seulement en l'exploitant une fois qu'il est disponible, mais en créant l'activité et le labeur propres à mobiliser les énergies et à les orienter vers des résultats bénéfiques tant pour la vie présente que pour celle de l'au-delà. De sorte que désormais, dans nul domaine, on ne puisse dire que l'ouvrage manque. D'ailleurs, depuis les temps anciens, les réformateurs sociaux convinrent que le désœuvrement des gens cossus constitue le chemin vers la débauche :

Oisiveté et loisir
Opulence et jeunesse
Sont autant de périls, de menaces
Pour les mœurs des hommes,
Pour la vie pure et chaste.

Ajoutons à cela que l'oisiveté des pauvres suppose le gaspillage d'un énorme potentiel humain ; c'est une dilapidation scandaleuse de toute l'énergie dont Dieu a pourvu les organes et les muscles, les esprits et les cœurs, et qui, si elle venait à voir le jour, changerait la face même du monde !

De fait, les systèmes de pensée les plus dignes d'être approuvés et encouragés sont ceux qui tiennent compte de cette vérité dans l'élaboration de leurs préceptes. A cet égard, l'Islam a veillé à tracer des limites pour le comportement humain ; à telle enseigne que la plupart de ses lois s'articulent autour de l'effort à fournir et du combat à mener tant vis-à-vis de soi-même que d'autrui. Vis-à-vis de soi : en sevrant son âme des vices et des turpitudes qui la tentent. Vis-à-vis des autres : en empêchant leurs injustices et scélératesses de corrompre la vie, de troubler la foi, bref, en œuvrant pour la propagation du bien partout dans le monde.

Ces deux types de combat devraient être menés à tout instant de notre vie, et ne laisser point de marge pour l'insouciance et la frivolité.

Le Messager de Dieu (ﷺ) n'avait cesse de prier le Seigneur de le maintenir attaché à sa foi aussi longtemps qu'il vivrait : « Mon Dieu, disait-il, Toi qui transformes les cœurs, raffermis le mien dans ta religion ».[51] Il disait aussi : « Mon Dieu, j'implore Ta miséricorde ; ne m'abandonne pas à moi-même un seul instant. Rends meilleure toute mon existence. Il n'est d'autre Dieu que Toi ».[52]

Puiser dans de telles ressources spirituelles avec sollicitude et constance, c'est bien la base de l'accomplissement personnel.

Pour ce qui est de vouer la totalité de son temps au grand combat, c'est chose notoire dans la biographie du Prophète

51 Abû Dâwûd.

52 At-Tirmidhî.

(ﷺ). A peine achevait-il sa lutte contre l'athéisme dans quelque contrée de la péninsule arabique qu'il se dirigeait vers une autre, déterminé à y faire prévaloir la foi et la dévotion.

Ses Compagnons et successeurs dévoués, Abû Bakr et 'Umar, loin de laisser les musulmans songer au repos et l'inaction, lancèrent leurs troupes à l'assaut de tous les foyers de la tyrannie ; de sorte qu'à peine quelques années plus tard, la foi illuminait déjà nombre de régions dans le monde.

Que s'est-il donc passé lorsque les musulmans délaissèrent ces obligations qui occupaient leur temps en entier ? Ils consacrèrent désormais leur temps aux futilités, chacun s'ingérant dans les affaires des autres. Et les troubles de se déchaîner aussitôt.

Vinrent par la suite des descendants qui s'ingénièrent à faire de l'interprétation du Coran dans ses seuls versets ambigus leur occupation exclusive, soit une véritable perte de temps. Ils portèrent ainsi atteinte à l'ensemble du Coran, à l'ambigu et au clair de ses versets tout à la fois.

Lorsque la vérité épuise, dans toute son étendue, l'énergie potentielle de l'homme, elle ne laisse nul interstice à l'erreur. Lorsqu'elle gagne son cœur et son esprit, elle refuse tout espace aux tentations de la légèreté, aux manifestations du doute.

Et Dale Carnegie de s'interroger : « Comment se fait-il qu'une chose aussi simple que de s'absorber dans un travail permette de chasser l'inquiétude ? Réponse : selon une des lois fondamentales découvertes en matière de psychologie,

il est pratiquement impossible à tout esprit humain, si surdoué fût-il, d'être occupé au même moment par plus d'une question. »

Assertion vraie. Elle rejoint précisément ce verset coranique : « *Dieu n'a pas placé deux cœurs dans la poitrine de l'homme.* » (33, 4).

De même que tu es incapable d'imaginer deux choses en même temps, de même tu ne saurais réunir deux sensations contradictoires. On ne peut s'enthousiasmer pour une besogne excitante et, simultanément, éprouver de l'anxiété, car l'un de ces sentiments chassera immanquablement l'autre. Grâce à ce principe simple, les psychiatres de l'armée ont pu réaliser des merveilles durant la guerre : s'agissant de soldats nerveusement déprimés par le combat, ils recommandaient aux responsables : « occupez-les par une tâche quelconque. »

En Orient, le loisir et l'inaction éclipsent toute une légion de compétences et de talents, les dissimulant derrière un amas de négligence, de renoncement et d'apathie, à l'image de l'or que cachent des mines insoupçonnées !

Cette dilapidation révoltante du temps et du travail, est source de calamités sur les plans psychologique, social et politique. On rapporte ce propos de 'Umar : « Il m'arrive de voir un homme quelconque ; il me plaît. Mais lorsque, m'étant enquis de son métier, j'apprends qu'il ne fait rien, il se trouve ravalé à mes yeux. »

« Dieu aime le serviteur actif », lit-on dans la Tradition. Il n'est donc point surprenant de voir des nations entières dépréciées de Dieu, sous-estimées des gens férus de

labeur et de productivité du fait qu'elles vivent sans ouvrage, consumées par l'oisiveté et, du coup, réduites à l'anéantissement.

A mon avis, la cause principale du sous-développement des nations arabes et des peuples musulmans réside dans la stagnation et l'inertie caractérisant pour une grande part leur vie psychologique et sociale.

Il est exclu que cette multitude humaine puisse s'adjuger quelque succès dans l'existence temporelle aussi bien que dans l'au-delà tant qu'elle ne saura pas changer sa manière de vivre et enrayer les méfaits du désœuvrement.

Chapitre huitième

Ne pas se laisser vaincre par les futilités

La crainte que les grandes épreuves inspirent à l'homme le pousse à les esquiver pour se préserver de leurs cruelles retombées.

Or lui qui, de peur de trépasser, ne peut se risquer à absorber une grande dose de poison – tant elle est létale -, il peut en avaler par inadvertance une teneur infime, contenue dans quelque nourriture exposée aux microbes (ou dans un plat malsain, ou encore transmise par des mains sales)...

Et voilà sa santé si grièvement atteinte qu'il en perdrait la vie, de la même manière que s'il eût été abattu par une balle mortelle ou par un coup de poignard perfide !

Pour écarter les musulmans des péchés véniels, et de crainte que ces péchés, à force d'être accumulés, n'agissent pernicieusement sur leur existence affective et sociale, le Prophète (ﷺ) a sérieusement mis en garde contre leur péril, exhortant à les dédaigner et s'en abstenir, ainsi qu'à se débarrasser régulièrement de leurs souillures.

L'objectif majeur était, il est vrai, de combattre l'idolâtrie en effaçant des consciences les illusions et les croyances qui s'y rapportent. Dans ce sens, le Prophète (ﷺ) a su, pendant

sa vie, faire s'écrouler la société des idoles pour la supplanter par une communauté attachée à n'adorer que Dieu.

Toutefois, le Prophète (ﷺ) n'a pas manqué de prévenir contre des peccadilles susceptibles de tenter les gens, ce qui réjouirait Satan tout comme le ferait l'idolâtrie. « Satan, dit le Prophète (ﷺ), ne conçoit plus l'espoir que les idoles soient un jour adorées en terre arabe. Mais il sera content de vous voir commettre des péchés véniels : ce sont des péchés particulièrement nuisibles le Jour de la Résurrection. »[53]

Lors du dernier pèlerinage (celui de l'Adieu), et toujours dans la perspective de poser des règles complètes pour le comportement, le Prophète (ﷺ) déclare : « Ô gens, Satan a perdu l'espoir d'être jamais adoré sur votre terre. Cependant, s'il était obéi en quelque chose d'autre que vous trouvez insignifiant, il en serait fort aise. Méfiez-vous donc du danger qu'il représente pour votre foi ! »

Selon Dale Carnegie, « quand il s'agit de faire face aux malheurs et vicissitudes de l'existence, nous procédons souvent avec une vaillance rare et une patience à toute épreuve. Après quoi nous nous laissons vaincre par de véritables vétilles. Voici à titre d'exemple ce que notait Samuel Baez dans ses mémoires au sujet de sire Harry Van. Celui-ci, condamné à la peine capitale, ne songea guère, à l'approche de son exécution, à implorer pardon ou pitié ; il s'en tint à prier son bourreau de ne pas lui asséner l'épée sur un certain point de son cou particulièrement douloureux.

Autre exemple : décrivant dans son journal les rigueurs des nuits ténébreuses et glaciales passées au pôle sud,

53 At-Tabarânî.

l'amiral Byrd précise que ses hommes, tout en luttant pour survivre à une température de -80°, tendaient à se préoccuper de vraies banalités aux dépens des horreurs qui les cernaient. « Ils se bagarraient, relate-t-il, si l'un d'eux, durant le sommeil, outrepassait ses limites et usurpait un empan de la couche réservée à son voisin.

D'autre part, l'un d'entre eux n'aimait guère manger ; or figurez-vous l'irritation qui le prenait à l'aspect d'un compagnon qui se délectait à mâcher jusqu'à vingt-huit fois sa bouchée avant de l'avaler. Je ne trouve cela point étrange. Au milieu d'un camp polaire, pareilles futilités pourraient dérouter les plus disciplinés des soldats. »

Considérons à présent l'histoire – relatée par Carnegie – d'un immense arbre séculaire qui, tout au long de ses quatre cent ans, fut maintes fois secoué par des tempêtes véhémentes (quatorze fois par des ouragans). Il n'en demeura pas moins solidement ancré, tel un mont inamovible. Néanmoins, une armée de bestioles déferla un jour sur le géant ; à cœur joie, elles se mirent à le gratter, à lui ronger les entrailles... jusqu'au moment où, totalement désagrégé, il s'écroula par terre, rien que poussière.

Ainsi, voilà le colosse de la forêt, que nulle tornade n'a pu ébranler, qui succombe à des insectes si minuscules qu'on peut les écraser entre le pouce et l'index. Ne sommes-nous pas comparables à cet arbre ? N'arrivons-nous pas à surmonter de véritables orages pour aussitôt céder à des banalités qui minent notre vie ?

A ces exemples, que l'auteur puise dans le vécu dont il traite, correspondent des exemples analogues autrefois

cités par le Prophète (ﷺ), et également tirés de la réalité ambiante de l'époque. D'après 'Abd Allâh Ibn Mas'ûd, le Prophète (ﷺ) dit : « Faites attention aux péchés véniels ; ils vont s'accumulant dans le cœur de l'homme jusqu'à le conduire à sa perte. » Et de citer l'exemple d'un groupe de gens parvenus à un désert ; l'un parmi eux entreprit de ramasser du bois, d'autres le suivirent. Bientôt ils assemblèrent un amas énorme dont ils firent du feu pour préparer leur repas ».[54]

Et d'après Sa'd Ibn 'Ubâda, au terme de l'expédition de Hunayn, ils se rendirent, sous la direction du Prophète (ﷺ), à un lieu complètement aride. « Ramassez tout ce que vous trouverez, leur dit le Prophète (ﷺ) ». A peine une heure s'était écoulée qu'ils avaient élevé un tas si gros que le Prophète (ﷺ) le désigna en disant : « Voyez-vous cet amoncellement ? C'est ainsi que les péchés s'entassent dans le cœur de l'homme. Que chacun respecte et craigne Dieu en fuyant les péchés, fussent-ils graves ou véniels ; car il devra en répondre. »

Les sages, inspirés par l'expérience, ont appris qu'il est des actes que l'individu accomplit de façon manifeste mais inconsciente, des actes dont les autres lui tiennent rigueur, tirant des conclusions sur son compte, devinant des intentions curieuses. Ce qui risque d'avoir des suites désastreuses...

Les petites choses peuvent
Engendrer de grands problèmes !

L'homme réfléchi se doit de mesurer ses actions avant

54 Ahmad.

de les entreprendre. Peut-être ne s'avise-t-on guère des actions affichées, tant elles sont insignifiantes, alors qu'elles peuvent être à l'origine de maux affreux.

Or, de même que l'amoncellement des peccadilles a des retombées redoutables pour l'existence de l'homme, de même il est inéquitable de grossir et dramatiser une petite faute au point qu'elle éclipse tout le bien qui se trouve alentour.

A ce titre, il est déplorable de voir que certains, pour peu qu'ils détectent quelque faille dans le comportement d'une personne, se mettent à remuer ciel et terre. Et toute riche que soit la vie de cette personne en noblesse, en vertu et en actes généreux, ils s'aveuglent sur son sujet.

Ainsi sélective et restrictive, cette attitude fait montre d'une grande iniquité ; elle ne procure guère satisfaction.

En fait, Dieu le Très-Haut fait abstraction des vétilles et pardonne les peccadilles à tout croyant qui, aspirant à la perfection, s'applique autant que possible à en empreindre toute son action. On lit dans le Coran : « *Si vous évitez les grands péchés qu'on vous a interdits, Nous tiendrons pour expiés vos méfaits, et vous ferons entrer en un lieu honorable.* » (4, 31).

Et c'est une belle marque de clémence divine que de permettre aux humains quelques bévues naturelles, quelques faux pas. Il serait également réconfortant que les hommes fondent leurs relations sur ce principe de tolérance. Le poète arabe affirme :

Si tu persistes à reprocher à tes amis,

Tous leurs défauts,
Cela ne cessera jamais !
Tu te condamnes à la solitude,
Sinon, l'indulgence parfois est de mise !
Il faut savoir boire l'eau,
Même si elle n'est
Point totalement limpide !
Où trouverais-tu une source d'eau,
A l'abri de toute souillure ?
Qui oserait se prétendre parfait ?
L'homme de mérite n'est-il pas
Celui dont on peut dénombrer les défauts ?

Cette règle, si elle est de mise entre amis, notamment dans les conjonctures critiques, demeure encore plus indispensable pour la vie conjugale, pour sa stabilité et sa sérénité. Ainsi, l'époux agacé par quelque erreur de sa femme, ou bien peiné de voir chez elle certaine tare, se doit de se rappeler les aspects heureux et les marques de bon sens dont elle fait montre. C'est ce que le Prophète (ﷺ) souligne en affirmant : « Un croyant ne saurait mépriser une croyante ; car si elle lui déplaît par un trait de caractère, elle lui plaira par un autre. »[55]

On constate, hélas, que bien souvent, de pures banalités mettent une foule de gens hors de leurs gonds, démolissent leurs foyers, sapent leurs amitiés ; ils se retrouvent abandonnés à eux-mêmes dans ce monde, en proie aux affres de la désolation et du regret. Des conséquences de tels emportements, Dale Carnegie nous dit : « Dans la vie matrimoniale, les vétilles peuvent obnubiler l'esprit des époux ;

55 Muslim.

elles provoquent ainsi la moitié des affections cardiaques que connaît le monde. »

C'est du moins ce que certifient les experts : le juge Joseph Sabbath, qui a arbitré plus de quarante mille affaires de divorces, a déclaré à la chaîne de télévision de Chicago : « Dans la majorité des cas, ce sont des futilités que l'on trouve à l'origine des dissensions conjugales. »

Frank Hogan, procureur général à New York, dit pour sa part : « La moitié des procès soumis à la juridiction criminelle sont dus à des futilités : des scènes de ménage, une offense, une insulte passagère, une allusion désobligeante, etc. Ce qui dégénère en crimes affreux.

Les gens d'un naturel agressif et cruel sont une minorité. Cependant, ce sont les coups successifs portés à notre personne, à notre orgueil et à notre dignité qui provoquent la moitié des problèmes dont pâtit le monde. »

Ces propos qui décrivent les causes de la criminalité dans les cités américaines s'appliquent sans doute à ce qui se produit dans nos villes et campagnes.

En vérité, la cause principale des abominations auxquelles l'on assiste est à rechercher dans une mauvaise interprétation des choses et des faits, une susceptibilité démesurée, une tendance à prendre hâtivement n'importe quelle conduite pour une offense que n'effacerait que la vengeance et le sang, et autres hallucinations qui grossissent outre mesure les choses les plus anodines.

Quel remède à cela ? Polir l'esprit de manière à en faire un miroir fidèle des réalités de la vie, avec ses aspects tangibles,

non déformés par la démesure ou la passion. Puis porter sur ces aspects un regard qui, ouvert, posé et impartial, sait reconnaître le bien lorsqu'il est exaspéré par le mal !

C'est la démarche à suivre pour faire disparaître dans une large mesure et notre malheur et nos égarements.

Chapitre neuvième

Prédestination et libre arbitre

Le croyant vit avec le sentiment que les rênes de l'univers sont et seront toujours entre les mains de Dieu ; cela emplit sa conscience de quiétude. Ainsi, quels que soient les vicissitudes et les bouleversements vécus, c'est la Providence qui en décide : « *Et Dieu a le dessus, en Son commandement ; mais la plupart des gens ne savent pas.* » (12, 21)

Voilà qui explique le fait que le musulman se soumet et s'en remet à Dieu, mais une fois qu'il a accompli le devoir qui lui incombe, en n'épargnant aucun effort, en ne laissant rien au hasard. De la sorte, il envisage avec satisfaction et sérénité ce que le futur lui réserve.

A dire vrai, il est inutile et insensé de se laisser gagner par l'anxiété et la tension pour des choses qui échappent à notre volonté.

L'homme a certes tout le loisir de regretter amèrement ses écarts ; il est également digne de reproche pour ses manquements. Cependant, il ne saurait avoir droit au blâme, aux lamentations, et, partant, au tourment et au désarroi au cas où la fatalité, à elle seule, lui infligerait un mal hors de sa portée.

Force est donc d'aborder la vie avec courage et conviction.

Je trouve belle, à ce titre, cette poésie de l'imam 'Alî :

Lequel des deux jours
Dois-je esquiver
Pour fuir la mort ?
Tel jour fixé pour celle-ci
Ou tel autre où elle ne fut pas décrétée ?
Le second, à quoi bon s'en méfier ?
Quant au premier,
Si fatal et inéluctable,
Nonobstant la prudence et la défiance
Son arrêt est sans appel.

Une telle logique permet à l'homme d'affronter les épreuves, tout armé de hardiesse et de résolution.

En revanche, si son âme se desséchait et ignorait Dieu, et qu'il voyait les vicissitudes de l'existence pareilles à des flots impétueux qui sévissent à l'aveuglette, engloutissant les uns, épargnant les autres, il serait condamné à vivre avec une conscience affaiblie et un cœur fragile, à la dérive des événements et des présomptions.

La soumission à la prédestination – attitude qui diffère certes de la négation de la puissance humaine et du libre arbitre – inculque à l'homme une grande audace pour affronter le présent et le futur ; elle rend acceptables les faits les plus horribles et amène l'homme à tolérer – sans perdre le sourire – toutes sortes de préjudices. Les versets suivants laissent clairement transparaître cette idée : « *Dis : « Rien ne nous atteint jamais, que ce que Dieu a prescrit sur nous. Il est notre patron. A Dieu doivent se confier les croyants » Dis : « Qu'attendez-vous pour nous, sinon l'une*

des deux meilleures choses ? » (9, 51-52). Par les deux biens, il faut entendre la victoire au combat ou le trépas sans triomphe des martyrs, lequel serait tout aussi appréciable, étant donné que la récompense divine ne fait pas de doute. Quant à ceux qui vivent sans foi, ils auront mérité, en cas de triomphe comme en cas de défaite, un supplice soit imminent, soit lointain ; considérons la suite du verset précédent : « *tandis que ce que nous attendons pour vous, c'est que Dieu fasse qu'un châtiment vous atteigne, de Sa part ou par nos mains. Attendez, donc ! Oui nous sommes, avec vous, de ceux qui attendent* » (9, 52).

Vis-à-vis du destin, les croyants adoptent donc une attitude toute vigueur et fermeté, loin d'une quelconque indécision ou faiblesse.

Pourtant, nombre de gens ignorent ou dénient cette vérité ; ils entreprennent leurs travaux, le cœur gros et l'esprit accablé de soucis. Or ils se tracassent non seulement pour des malheurs qui les touchent réellement, mais également pour des chagrins que l'avenir – s'imaginent-ils – leur réserverait.

Combien leur imagination débridée s'emploie à peupler leur existence de fantômes macabres et dévastateurs ! aussi se croient-ils exposés à tout instant, ici ou là, à quelque perfide embuscade.

« De nombreuses personnes mûres, dit Carnegie, ont des craintes non moins futiles et puériles que celles des petits ; or il nous est possible de nous délivrer au plus tôt de 90% de nos appréhensions pourvu que nous cessions de ruminer nos pensées lugubres, et que notre jugement soit

désormais fondé sur des données chiffrées, de quoi comprendre si ces inquiétudes sont vraiment justifiées.

La société Lloyd à Londres, compagnie d'assurances de renommée internationale, a bâti sa fortune sur la tendance des gens à se protéger de malheurs qui se réalisent rarement. A ces clients, elle garantit que les malheurs qu'ils craignent ne se produiront jamais... De toute évidence, une telle gageure n'est pas considérée comme telle, mais comme une « assurance », à en croire la compagnie, dont l'activité perdure avec succès depuis deux siècles. Et il en sera ainsi durant des dizaines de siècles encore, l'assurance couvrant volontiers chaussures, bateaux et je ne sais quoi... à moins que la nature humaine ne se modifie ; car les désastres que l'on appréhende ne se produisent point avec la fréquence imaginée. »

La crainte de l'avenir et ses mystères, la prévision de pertes considérables, le sentiment d'incapacité à supporter ces infortunes présumées, tel est le secret de l'apparition des assurances, de leur vogue et leur extension à tous les secteurs de la vie publique. De ce commerce de la peur, de cet écart entre ce qui se passe dans la réalité et ce qui relève de la présomption et l'hallucination, elles tirent un profit immense.

Dale Carnegie a tenté d'apporter un remède aux personnes sujettes aux hantises et aux fantasmes, et ce en exposant des statistiques véridiques concernant les drames dont les humains souffrent sur terre et en mer. Or une telle solution ne peut, nous semble-t-il, enrayer ce mal qui trouve immanquablement un terrain fertile dans les âmes démunies de foi.

En fait, la civilisation moderne méconnaît Dieu, aussi sa confiance en Lui est-elle fragile. Voilà qui la conduit à proposer à ses maux des remèdes défectueux : un pari qu'on nomme « assurance », des chiffres tranquillisants afférents aux accidents...

Tout en préconisant la nécessité de prendre des précautions pour le futur et de prévoir des indemnités compensant les infortunes, nous devons dénoncer ce commerce de la peur que pratiquent les compagnies d'assurances, autant que l'angoisse qui tenaille les poltrons, sans cesse en proie à une incertitude, à un désarroi qui leur font voir la mort comme un ennemi tapi dans tous les coins.

Carnegie relate l'histoire de monsieur Grant, un commerçant obstiné à souffrir de pareilles hantises : « Et si le train qui transporte la marchandise, se demande-t-il, avait une collision ? Et si le pont s'effondrait au moment de son passage ? La marchandise est certes assurée, mais il craint de perdre ses clients si les fruits n'arrivaient pas à temps. Il s'est senti si esquinté, si terrassé par l'anxiété qu'il crut avoir un ulcère d'estomac. Le médecin l'assura qu'il ne souffrait de rien hormis de la tension nerveuse. « A entendre ces paroles, j'ai cru émerger des ténèbres vers la lumière. Je me suis mis à me demander : combien de wagons chargés de marchandise ont été utilisés l'an dernier ? Près de vingt-cinq mille. De ce nombre, combien sont devenus hors d'usage pour une raison ou une autre ? Cinq. Et de conclure : cinq parmi 25000, autant dire que la perte est d'un wagon sur cinq mille (1/5000) ; à quoi bon se tourmenter ? »

En effet, il est fort avantageux de transmettre ainsi à l'âme paix et sérénité en se basant sur des données concrètes.

Toujours est-il que cette méthode n'est guère à même de garantir les humeurs mélancoliques et les natures tourmentées. Il est à noter, à cet égard, que le pessimiste tend à se replier, à battre en retraite face aux visions qui se profilent dans son esprit.

Aussi longtemps qu'il sera dominé par une croyance vacillante et précaire, il présumera toujours que la malchance s'abattra sur lui, si infimes que soient ses possibilités de réalisation. De telles natures ne sauraient connaître la paix autrement qu'en croyant fermement en Dieu, en se fiant à Sa magnanimité et en se pliant aux arrêts du destin qu'Il a décrétés.

Les préceptes de l'Islam préconisent une telle acceptation du destin. D'après le Prophète (ﷺ) : « un serviteur ne peut être dit croyant avant qu'il n'ait cru au destin, bon ou mauvais, et avant qu'il n'ait compris que les choses qui lui arrivent n'auraient pu l'épargner, et que celles qui l'épargnent n'auraient pu lui arriver ».[56]

Cette conscience délivre autrement l'homme de sa peine et ses tracas. « Heureux, dit le Prophète (ﷺ), est l'homme qui accepte volontiers le destin que Dieu lui a réservé ; malheureux est celui qui renonce à consulter Dieu pour choisir le meilleur parti à prendre (*istikhâra*). Tout aussi malheureux est celui qui s'indigne du destin édicté par Dieu ».[57]

Rappelons-le une fois encore : la soumission et la résignation commencent là où la volonté humaine et le libre arbitre se trouvent vaincus et dépassés. On ne saurait donc

56 At-Tirmidhî.

57 At-Tirmidhî.

invoquer le destin là où on a le loisir d'agir ou de ne pas agir.

Lorsque l'on a mobilisé toute sa volonté et son énergie dans quelque entreprise, on peut s'en remettre, entièrement et en toute sérénité, à la discrétion de Dieu.

Ce qui est toutefois étrange, c'est que d'aucuns parmi les croyants s'abandonnent de manière insensée, au nom d'une prétendue résignation ou soumission à la volonté divine, à l'inaction et à la sclérose. Ce parti pris est nettement perceptible dans les vers suivants :

Trimer pour la subsistance,
Alors que tout est déjà
Réparti par le destin,
Serait insensé et mortel !
Quelle absurdité !

Il est curieux de voir comment les gens procèdent vis-à-vis de Dieu ! Tel commerçant souffre d'insomnie, affolé par la perspective improbable de perdre sa marchandise ; tel poète arabe préfère sombrer dans la léthargie et renoncer à pourvoir à sa subsistance, du moment que le destin en aurait décidé d'avance !

Or la vérité se situe à mi-chemin entre ces deux extrêmes. Loin d'être un prétexte à la langueur et l'oisiveté, le discours sur la fatalité est à envisager plutôt comme un remède à l'anxiété et au pessimisme. D'ailleurs, le fait d'observer les vicissitudes incontrôlables de la destinée et de voir l'intervention divine, avec le bien ou le mal qu'elle nous réserve, tout cela contribue à discipliner l'âme, à en modérer les ardeurs et les émotions. C'est pourquoi on voit les gens sages et expérimentés faire preuve de mesure et de retenue

tant dans leurs joies que dans leurs peines. Bien au-delà, ils peuvent frôler la froideur et le détachement et paraître neutres et insensibles même dans les moments les plus intenses. Considérons ces vers d'Abû Al-'Alâ' Al-Ma'arrî[58] :

Rien ne vaut la peine, à mon sens,
Ni les pleurs, ni les chants !
Les voix annonçant la mort,
Ou célébrant quelque joie,
Se valent à mes yeux !
Sont-elles là des plaintes ou des chants,
Que, sur la branche ondoyante,
Cette colombe lance ?

Et ces paroles d'Al-Mutanabbî :
Le destin est neutre,
On ne saurait le blâmer, ni le vanter !
Si ses revers sur nous s'abattent,
Ce n'est point par méchanceté,
Et s'ils nous épargnent
Ce n'est point par magnanimité !

Il va de soi que ces poètes entendent dépeindre, quoique de façon distincte, la même réalité que représentent les versets suivants : « *Aucune calamité ne survient sur la terre ou en vous-mêmes, – que ce ne soit dans un Livre, avant même que Nous l'ayons créée, – oui, c'est facile à Dieu, – afin que vous ne vous tourmentiez pas pour ce qui vous échappe, ni n'exultiez de ce qu'Il vous donne. Dieu, cependant, n'aime*

58 Abû Al-'Alâ' Al-Ma'arrî (363/449 de l'hégire) perdit la vue à l'âge de quatre ans. Il est l'auteur d'une œuvre abondante et variée. Ses ouvrages les plus connus sont le *Saqṭ az-zand* (Étincelles du silex), *Risâla al-ghufrân* (L'Épître du pardon) et *Al-Luzûmiyyât* (les Nécessités).

aucun présomptueux plein de gloriole. » (57, 22-23). Or il ne s'agit nullement de refuser à la nature humaine son droit au sourire ainsi qu'aux pleurs, mais plutôt d'empêcher l'abandon excessif aux émotions. Car une joie ou un chagrin disproportionnés peuvent verser respectivement dans la déraison ou l'apathie.

Le croyant qui a la lucidité de voir l'intervention divine en tout ce qui le touche demeure loin de se débattre entre ces émotions exacerbées, susceptibles tantôt de le rehausser, tantôt de le ravaler. Il veille à rester pondéré, à se maîtriser... Ce sont là quelques-unes des vertus qu'inculque la croyance en la prédestination.

On voit souvent les êtres faibles si effrayés par les infortunes, l'esprit tellement en désarroi – ce qui rend décousu tout raisonnement – qu'ils en viennent à se livrer à un chagrin sans cesse grandissant, mais toujours inopérant ; cela, au lieu de songer à s'épargner cette peine en faisant face à la réalité, en acceptant ses impératifs. Lisons à ce propos ces vers d'Ibn Ar-Rûmî pleurant le décès de son fils :

Aussi chers que nos sens
Sont nos enfants.
Qu'on en perde un,
Et voilà qu'il se fait
Inestimable, irremplaçable !
L'ouïe peut-elle suppléer à la vue,
La vue saurait-elle suppléer à l'ouïe ?

Et le désespoir brisant son âme en peine, il s'effondre en lançant ce cri déchirant :

Nulle rétribution,

Ne me saurait consoler !
Quand bien même
On m'offrirait le paradis éternel.

A quoi ces sanglots et cette révolte peuvent-ils servir ? Que peuvent-ils apporter à courte et à longue échéance ? Rien que la désolation.

En revanche, le modèle authentique de la certitude, de la foi la plus mûre et la plus pure, on le voit dans l'exemple de Jacob, qui, lorsque ses enfants vinrent en pleurs lui annoncer la mort de son fils Joseph – dévoré par le loup, selon leurs dires – se contenta pourtant de proclamer : « *Oh ! Jolie patience ! C'est Dieu qu'il faut appeler au secours contre ce que vous décrivez !* » (12, 18).

Et le pauvre homme de se morfondre longuement dans l'attente de l'absent placé entre la vie et le trépas, et son attente de se prolonger vainement. Les années s'écoulèrent et le vieux sage ne perdit pas espoir. Mais voilà qu'au lieu de voir revenir son fils, il apprend la disparition d'un autre fils, ce qui ajouta à sa souffrance.

Que faire ? Hurler d'affliction ? Non, il dit encore : « *Oh ! Jolie patience ! Il se peut que Dieu me les ramène tous ! C'est lui le savant, le sage, vraiment !* » (12, 83).

Le désespoir n'ayant aucune emprise sur lui, il ne dira point, à l'instar du poète :

Je les ai portées.
En mon âme endolorie.
Ce matin je les ai proférées
Ces plaintes qui m'ont déchiré.

Alors que celles de la veille,
Je ne peux les supporter.

Avec la même assurance qu'il a affichée lors de la première catastrophe, il affronte la deuxième, se fiant constamment à la miséricorde divine, envisageant le lendemain avec un cœur illuminé de cette lueur d'espoir que les tribulations n'ont pu éteindre. Ainsi dit-il à ses enfants : « *Allez, ô mes fils, et enquérez-vous de Joseph et de son frère. Et ne désespérez pas de la miséricorde de Dieu. Ne désespèrent de la miséricorde de Dieu, vraiment, que les mécréants.* » (12, 87).

Cette attitude noble nous offre l'exemple à suivre ; elle nous apprend à résister stoïquement aux orages les plus impétueux.

Que peut-on faire d'ailleurs en cas de malheur ?

De toute évidence, si l'on se voyait capable d'enrayer le malheur, ce serait une stupidité de le supporter et une folie de l'accepter. Par contre, si cela était impossible, y aurait-il meilleure solution que de s'armer de flegme et de sérénité ?

Est-il un choix plus raisonnable que celui d'admettre les impératifs de la réalité et d'espérer qu'il en sera autrement par l'intervention de Dieu, détenteur de la volonté suprême, donateur de bienfaits insignes ?

Au vrai, bien souvent, les événements font figure d'aiguillon qui éveille la foi assoupie et inaugure le retour de l'homme vers Dieu. Un résultat si réconfortant signifie que le mal s'est désormais fait remède, que l'épreuve est devenue un don précieux. Ce sont là sans doute les fruits les plus exquis de la conviction intime et de l'acceptation des

arrêts du Seigneur des mondes.

Or ce fruit est aux antipodes de ce que propose Carnegie, à savoir que les individus feraient bien de subir les événements, de rester passifs face aux malheurs, telles des bêtes ou des choses inanimées. On peut lui pardonner de telles idées du moment qu'il ignore le remède que la foi nous procure. « J'ai refusé une fois, dit-il, d'accepter une chose qui m'est arrivée contre mon gré. Encore écervelé, je me mis dans un état de révolte et d'exaspération qui transforma mes nuits en enfer. Après un an de supplice, j'ai dû céder et me plier à cette réalité que je savais d'emblée immuable. J'aurais mieux fait de proclamer, à l'instar de Walt Whitman[59] :

Quelle chose merveilleuse
Que de savoir affronter
Tempêtes et ténèbres,
Famine et misère,
Infortunes et malheurs,
Attaques et cruautés,
Avec la quiétude et la froideur
Des créatures animales
Avec la patience du tronc,
De l'arbre et de tout végétal.

J'ai passé douze ans de ma vie dans la compagnie des bêtes ; jamais je n'ai vu une vache se tracasser parce que le pré a pris feu, qu'il s'est desséché faute de pluie, ou bien parce que son bien-aimé a eu l'idée de flatter une autre

59 Walt Whitman (1819-1892) est un poète et humaniste américain. Son chef-d'œuvre est sans conteste son recueil de poèmes Feuilles d'herbe.

vache. L'animal affronte les ténèbres, les orages et les famines sans jamais se départir de son calme. Voilà pourquoi il est rare de le voir souffrir de dépression ou d'ulcère de l'estomac » !

C'est ce traitement animal que Carnegie propose pour la résolution des crises ; et ce sont ces effets tangibles qu'il escompte !

Pour nous autres musulmans, un tel abêtissement ne saurait être érigé en remède idéal aux maux qui secouent les humains. La soumission à Dieu prévaut largement contre cette recette bestiale. Aussi faut-il préférer aux vers susmentionnés ces versets coraniques : « *Très certainement Nous vous éprouverons de quelque façon, effroi et faim, et diminution de biens, de personnes et de fruits. Or, fais bonne annonce aux endurants, qui disent, quand un malheur les atteint : « Oui, nous sommes à Dieu ; oui, et nous retournons vers Lui. A ceux-là vont les penchants de Leur Seigneur, ainsi que la miséricorde ; et ceux-là sont les bien guidés* » (2, 155-157).

Précisément, c'est une marque de foi et de sagesse que de faire face aux difficultés avec dextérité et souplesse. Ainsi, on gagnerait fort à laisser passer la tempête pour s'en sortir une fois atténuées sa force et sa rigueur. Un tel doigté est signe d'obligeance vis-à-vis de Dieu autant que de sérénité face à son décret.

En matière de relations sociales, cette habileté est un outil des plus efficaces pour modérer les impulsions des gens, voire pour exercer une véritable emprise sur eux. La tradition nous a légué cette formule : « J'ai éprouvé et le

sabre et la délicatesse ; j'ai constaté que celle-ci était plus tranchante. »

Le croyant adroit aborde les événements non avec faiblesse et hypocrisie, mais avec la prudence du lutteur qui, face à un adversaire redoutable et sans cesse à l'affût, sait manœuvrer de manière à masquer ses points faibles.

Dale Carnegie tient à ce sujet des propos fort éloquents : « Nul parmi nous n'est doté d'assez d'énergie pour résister vraiment à l'inévitable et pouvoir encore se trouver la force de bâtir une vie accomplie et heureuse. Il faut choisir entre l'une des deux démarches : ou bien se blottir et laisser passer l'orage, ou bien s'y exposer de façon téméraire et courir ainsi le risque de périr.

« Il m'est arrivé de vivre une expérience pareille dans ma ferme : un vent violent s'est déchaîné un jour ; or les arbres, au lieu de s'incliner souplement et humblement, se sont maintenus debout, fiers et confiants ; ils ne tardèrent pas à se rompre complètement pour finir en débris qui voltigent. C'est que mes arbres n'ont pas, hélas, la sagesse des jeunes arbres canadiens, que je vois toujours verdoyants, et qui savent se plier au passage des rafales pour se retrouver sains et saufs. »

De tels propos sont, à mon sens, une explication excellente du *hadîth* suivant : « Il en est du croyant que les épreuves ne cessent d'assaillir comme de la culture que le vent ne cesse de secouer ; en revanche, l'incrédule est pareil au cèdre : à peine agité, il se fracasse. » Une autre version du même *hadîth* est la suivante : « Si le croyant est à l'image de la culture que le vent agite de façon intermittente jusqu'à

ce qu'elle se développe et mûrisse, l'incrédule ressemble au cèdre desséché que sa dureté rend figé ; il finit par se briser ».[60]

Cette souplesse dans la manière d'aborder les réalités odieuses peut astreindre l'individu à se donner la peine de les accueillir souriant et affable, non qu'il désire qu'elles perdurent, mais pour alléger le poids de la contrariété dont elles sont la cause, comme on le voit dans ces vers :

Quand je vis surgir la canitie
Et déferler sur mon chef qui s'éclaircit
Devais-je me faire du souci
Plutôt dis-je : bienvenue tête blanchie
Si j'avais douté que cette blancheur
S'éclipserait de mon crâne,
Si je ne la saluais point,
J'aurais sitôt omis de le faire !
Mais, à se consoler face aux malheurs,
Bientôt ils repartent !

Le même conseil nous est prodigué par Dale Carnegie : « La promptitude avec laquelle on accepte le fait accompli lorsqu'il est inéluctable donne des résultats surprenants ; sitôt assimilé, sitôt oublié. William James dit : « Tâche d'être prêt à accepter l'inévitable ; c'est le premier pas à franchir pour surmonter les difficultés en question. »

Cette acceptation constitue une sorte de consolation fort réconfortante ; elle ne saurait être interprétée comme étant un curieux penchant des gens raisonnables à tenir les choses les plus détestables de la vie pour des convoitises

60 Al-Bukhârî.

particulièrement chères.

Qui voudrait être atteint de cécité ?

Le Prophète (ﷺ) lui-même priait Dieu de le doter de toutes ses sensations ; et tout croyant, tout homme, tient à vivre son existence entière avec des sens et des organes sains et saufs.

Mais bien des gens perdent la vue, faudrait-il les laisser alors se consumer de douleur et d'affliction ?

Il convient de mentionner ici cette promesse divine rapportée par le Prophète (ﷺ) : « Lorsque J'éprouve un de Mes serviteurs par la perte des deux choses qu'il aime – c'est-à-dire ses yeux – et qu'il supporte (cette épreuve) avec patience, Je lui donnerai en échange le Paradis ».[61]

Voilà un apaisement tranquillisant et prometteur pour les âmes en peine. Signifierait-il au demeurant que la cécité puisse être une fin à viser ? et que les misères et les souffrances de l'existence soient des stades éminents auxquels doivent accéder les postulants à la récompense et au Paradis ?

La pensée soufie s'est laissée enliser dans une telle confusion ; elle a entraîné avec elle une légion de musulmans peu éclairés, dont elle a réduit au chaos les efforts et les énergies ; leurs idéaux s'en trouvèrent enveloppés de trouble et de pessimisme.

La raison d'un désarroi aussi manifeste est l'interpénétration, abusive dans les esprits, de deux domaines abso-

61 Al-Bukhârî.

lument distincts : « l'évitable » et « l'inévitable » ; ce qui amène les individus à confondre les démarches et les dispositions affectives que sollicite chacune des deux situations.

En vérité, chacune recouvre une signification et des connotations spécifiques. Ainsi, ce serait un délit flagrant et un péché impardonnable que de tolérer avec patience et résignation un préjudice que l'on peut repousser. Par contre, il faut s'armer de patience dès qu'il s'agit d'un tort ou d'un désastre totalement hors de portée.

L'idée d'« accepter son lot » est devenue un opprobre qui entache la pensée islamique : les destinataires d'un tel précepte, au lieu de s'en servir pour minimiser les déconvenues et déceptions éventuelles du labeur, la peine des travailleurs, le tracas des opprimés impuissants, en ont fait un usage aussi abusif que déplacé, l'invoquant pour justifier pauvreté, paresse et apathie.

A ce titre, le *ḥadîth* du Prophète (ﷺ) : « Préserve-toi des interdits et tu seras le plus dévot d'entre les hommes. Accepte ce que Dieu t'a imparti, tu seras le plus riche d'entre les hommes », ce *ḥadîth* trouve son écho dans cette explication fournie par Dale Carnegie :

« Durant ces huit dernières années, j'ai veillé à lire tout ce qui traite d'anxiété (livres, revues, articles, etc.) ; veux-tu donc connaître la sagesse la plus précieuse que j'ai extraite de mes lectures ? la voici ; je te conseille de la noter soigneusement sur un papier et de coller celui-ci à la surface de ton miroir pour t'en imprégner chaque jour. Il s'agit d'un conseil, plutôt d'une prière écrite par le Dr. Reynolds Typer (professeur à l'Institut de l'Union Religieuse à New York) :

Mon Dieu, donne-moi capacité et patience
Pour accepter l'inéluctable ;
Mon Dieu, donne-moi force et vaillance
Pour changer ce qui peut l'être ;
Mon Dieu, donne-moi sagesse et clairvoyance
Pour discerner ces incomparables.

Il m'est particulièrement agréable de voir l'homme affronter la vie en affichant constamment un sourire, signe de longanimité, d'endurance et de grandeur d'âme. De par un tel sourire, on perçoit Dieu comme une compensation aux infortunes essuyées et sa rencontre escomptée comme étant une consolation de toute perte subie...

Chapitre dixième

Une vérité révélée

Le dogme musulman est un moyen d'organiser la pensée d'une certaine manière, à l'image de prémisses qui s'agencent de façon à produire le vrai.

Ainsi en est-il dans l'ordre intellectuel. Sur les plans psychologique et social, l'Islam constitue un mode de gestion des sentiments destiné à faire prévaloir la vertu et à consolider la fraternité ; en d'autres termes, à enrayer le vice et l'égoïsme.

Avec les enseignements dont il foisonne, l'Islam cherche surtout à mettre les hommes sur la voie de la « guidance », celle qui oriente leurs cœurs et leurs esprits vers la vérité et la perfection.

C'est dans cet esprit que fut la Révélation, et que se succédèrent les mises en garde et les promesses s'y rapportant : « *Dieu vous explique parce que vous vous seriez égarés. Et Dieu se connaît à toute chose.* » (4, 176) ; « *Ainsi Dieu vous expose Ses signes. Peut-être vous guiderez-vous ?* » (3, 103).

Une telle « guidance » représente, aussi bien en matière de pensée et de recherche intellectuelle qu'en fait de civilité, de bienséances et de relations humaines, le fruit escompté des pratiques cultuelles prescrites.

L'objectif recherché à travers la prescription des rites religieux n'est pas tant d'obtenir une observance rigoureuse des formes et des usages que de pourvoir l'esprit humain d'une plus grande lucidité dans l'appréhension de la vérité par le chemin le plus court, ainsi que de permettre à l'homme de contrôler ses ardeurs, et de cheminer correctement dans la vie, à l'abri des bassesses et des scélératesses.

Considérons ce verset du Saint Coran : « *Rien d'autre, en vérité : que peuplent les mosquées de Dieu ceux qui croient en Dieu et au Jour dernier, et établissent la prière, et acquittent la zakât, et ne craignent que Dieu : il se peut que ceux-là soient du nombre des bien-guidés.* » (9, 18).

En effet, la croyance en Dieu et au Jugement dernier, la pratique de la prière et de l'aumône légale (*zakât*) sont autant de rayons qui, réunis ensemble, illuminent la vie de l'homme, éclairent son itinéraire, lui inspirent sagesse et bon sens, le maintiennent constamment attaché à la vérité...

Or ceux qui ne savent pas profiter de leur lien avec Dieu, pour s'éclairer de cette lumière édifiante et cette noble guidance, leur culte, leurs prières et leurs aumônes demeurent désespérément vains. Voilà qui explique la formule qui clôt le verset : « *Il se peut que ceux-là soient du nombre des bien-guidés.* »

Ces actes pieux semblent donc loin d'être suffisants et concluants sans que soient également remplies des conditions bien sérieuses en termes de sollicitude requise et d'application.

D'ailleurs, les vices prohibés par Dieu – ceux qu'Il pré-

sente sous un jour hideux à Ses serviteurs – ne le sont qu'en raison de leur action nocive pour ce qui est de borner les esprits, de propager les injustices et les scélératesses, de se transformer, dans les consciences et les sentiments, en ténèbres, en motif de paralysie, bref, en véritable chaos.

« *Donc, quiconque suit Ma guidée, alors il ne s'égarera ni ne sera malheureux. Et quiconque esquive Mon Rappel, alors, oui, à lui la vie à l'étroit !* » (20, 123-124)

C'est dire que l'individu qui préfère la perfidie à la loyauté et les détours à la droiture, rencontre autant de malaise et de vertige que celui qui, pour se rendre d'une ville à une autre, se met à pivoter autour de lui-même. Celui-ci sera condamné à tourner en vain jusqu'à l'épuisement.

Quant à l'individu qui préfère l'adultère à la chasteté, il subit les misères du chien errant, lequel, en déambulant en quête de nourriture, se voit asséner des coups féroces et bien plus nombreux que les bouchées prises.

De tels péchés ne sont pas cause d'infortune uniquement pour leurs auteurs, ils sont une malédiction qui, partout dans la société, répand opprobres et calamités. A cet égard, la propagation de la criminalité exerce, sur le moral des peuples, un impact aussi dévastateur que celui des grandes épidémies.

La foi présuppose que l'homme s'impose consciemment des limites à ne pas franchir. Par contre, errer dans la vie sans foi ni loi, sans autre repère que la concupiscence et l'empire des plaisirs sensuels effrénés, voilà qui ne tient en rien à la conduite du musulman...

La foi nous inculque le sens du discernement, de la juste appréciation des choses embrouillées qui nous déroutent : victoire et défaite, gain et perte, succès et échec, amitié et inimitié... En toutes ces matières, elle permet assurément au croyant de choisir la bonne décision.

Conjointement à la foi ainsi définie, Dieu le Très-Haut a fourni aux hommes d'autres repères afin de les guider et les maintenir dans la bonne voie. Il s'agit des injonctions sublimes et des interdictions édifiantes que recèle Son Livre Saint et que Son Messager nous a transmises. Autant d'enseignements qui consistent à assigner une certaine orientation au comportement humain, à l'empêcher d'errer çà et là, à freiner ses impulsions, telles des digues destinées à contenir le déferlement déchaîné des flots.

On sait que la nature humaine a parfois des caprices et des élans qui l'entraînent éperdument et aveuglément vers des excès insoupçonnés. Le plus redoutable dans de tels penchants est que l'individu cède à leur emprise, cet abandon risquant de le projeter dans des abîmes insondables dont il ne pourrait sortir indemne. Dans ce sens, Ibn Al-Muqaffa'[62] affirme : « Le croyant se porte bien tant qu'il ne trébuche pas ; il peut alors s'enfoncer dans le mal ».

Synonyme d'une sorte d'aboulie, cet abandon au vice ouvre la voie à une dépression totale, diminue la possibilité de se ressaisir, rendant ainsi l'homme aussi vulnérable

62 Né en 106 de l'hégire, Ibn Al-Muqaffa' est incontestablement l'un des plus grands prosateurs arabes. Cependant son importance hors pair vient d'abord de son action comme traducteur et transmetteur de l'héritage perse antique à la culture arabe. Accusé de *zandaqa*, il fut jeté en prison, où il décéda en 139 ou 142 de l'hégire.

qu'une feuille qui voltige au hasard du vent. A ce titre, Dale Carnegie considère qu'il est impératif de circonscrire dans des limites le désarroi qu'entraînent ces glissements alarmants.

On sait que l'être humain est sujet à l'erreur ; il ne saurait, en tant que tel, être infaillible ni aspirer à le devenir un jour. Or à cause de ses failles, il se voit souvent assailli et rudement harcelé par des émotions indicibles.

Le meilleur parti serait de se laver les mains des choses advenues, d'éviter de s'enliser davantage dans la fange du mal. La voie de l'égarement est, de toute évidence, à éviter ; cependant, si – sous le poids d'une coercition ou d'une tentation – l'on se trouve amené à l'emprunter, l'on devrait s'employer à ne pas s'y empêtrer, donc à rebrousser chemin avec la plus grande célérité.

On peut se voir – ou tout simplement se croire – en proie à un malheur et en pâtir intensément. Soit ! Mais le bon sens veut que l'on recouvre promptement le calme et la sérénité, que l'on s'épargne donc les peines que suppose inévitablement le fait de perdurer dans le dégoût et le mécontentement.

D'aucuns contractent une paralysie cérébrale sous le coup d'une infortune ou d'une colère terrible. Serait-ce là un signe de dévotion ou de bonté ? Rien n'est moins sûr ; il ne peut s'agir non plus d'une marque de bravoure...

Selon Dale Carnegie, « Durant la guerre de Sécession, Lincoln voulut tempérer les ardeurs de ses partisans qui s'acharnaient, furieux, contre leurs ennemis : « Je vous trouve, dit-il, autrement plus emportés et plus révoltés que

je ne le suis. Peut-être est-ce mon caractère ; mais la colère ne me semble guère d'une quelconque utilité. Il n'est point nécessaire de dilapider la moitié de son existence dans les querelles. Ainsi, au cas où l'un de mes adversaires renoncerait à m'attaquer, je ne me rappellerais pas un instant l'inimitié qu'il concevait naguère contre moi. »

Or il ne nous est guère loisible, vu le cadre assez restreint de cet ouvrage, de passer en revue l'ensemble des textes qui proscrivent animosité et emportement et prescrivent tolérance et indulgence, ces enseignements étant à même d'assurer la gratification divine autant que de favoriser la pureté et la sérénité de la vie.

A quoi servirait l'abandon aux courroux et aux humeurs vindicatives ? de telles démesures ne nous apportent-elles pas en réalité bien davantage de préjudices que de bénéfices ? En faisant appel à sa foi, on peut assurément s'épargner bien des tracas et des peines ; pour ce faire, force est de solliciter l'agrément de Dieu et l'application consciencieuse de Ses commandements.

Il convient à cet égard de rappeler la querelle qui mit aux prises le grand philosophe russe Tolstoï[63] et son épouse.

D'après l'encyclopédie Britannica, cet écrivain illustre fut, durant les deux dernières décennies de son existence, entouré de tout un halo de vénération. Les adulateurs étaient nombreux à visiter sa demeure pour jouir de la fa-

63 Tolstoï (1828-1910) est un écrivain russe célèbre. L'une de ses plus grandes œuvres romanesques est certainement Guerre et Paix (1869). Il prônait les valeurs spirituelles et stigmatisait les dérives de la civilisation moderne fondée sur la quête du superflu.

veur de le regarder, d'entendre sa voix, voire de le toucher. Il ne proférait pas un mot qui ne soit aussitôt rapporté par les journaux, telle une prophétie miraculeuse.

Ainsi en était-il de sa vie publique. Sa vie privée, quant à elle, était aux antipodes de ce lustre et de cette grandeur : vieillard de soixante-dix ans, il avait le comportement puéril d'un petit enfant de sept ans.

Tolstoï avait épousé une jeune fille dont il s'était épris. Après des débuts heureux, la femme, d'un naturel jaloux, commença à surveiller son mari en se déguisant ingénieusement. Cette jalousie s'exacerba avec le temps à tel degré que l'épouse se mit à envier ses propres filles. Plus grave encore, un jour, elle prit le fusil et, d'un tir enragé, perfora la photo de l'une d'elles.

Or que fit son conjoint ? Il s'employa à rédiger des mémoires où il se prodiguait en reproches accusant sa femme du malheur régnant au foyer.

Désireux d'être « équitablement » jugé par la postérité en mettant sa femme seule sur la sellette, il s'employa à écrire de façon méthodique pour la dénoncer.

Quelle fut la réaction de la femme ? Elle n'hésita point à détruire ces écrits, voire se mit en devoir de lui renvoyer l'ascenseur ; de là son récit intitulé « Qui est fautif ? »

Citons encore Dale Carnegie : « Quels sont les motifs d'un tel état de choses ? Pourquoi ces deux époux ont-ils transformé leur foyer en véritable asile d'aliénés ? La raison essentielle se manifeste dans le désir acharné de chacun d'influencer les générations futures !

« Chacun cherchait à avoir raison à nos yeux aux dépens de son conjoint ! Crois-tu pour autant que l'un de nous se soit donné la peine de se demander qui des deux avait raison et qui avait tort ! A vrai dire, nous sommes trop absorbés par nos affaires personnelles pour consacrer notre temps aux honorables Tolstoï.

« Ainsi, quel tribut ces deux époux ont payé ! Ils ont dilapidé cinquante ans de leur existence dans un enfer perpétuel, sans que l'un d'eux s'avise de dire : « Assez ! », sans qu'il songe à apprécier les choses à leur juste valeur, et à déclarer à son conjoint : « Mettons immédiatement un terme à cette situation ; nous ne faisons qu'envenimer notre vie à cause de futilités insignifiantes ».

L'hypocrisie a ceci de particulier que le premier don qu'elle prodigue à ses pratiquants est celui de leur ôter toute quiétude, de leur refuser toute sérénité... Ils en arrivent à sacrifier leurs intérêts particuliers et leurs nécessités les plus urgentes pour satisfaire les regardeurs curieux.

Et si les comédiens touchent des sommes copieuses pour leurs rôles comiques ou pathétiques au théâtre, les hypocrites – ces acteurs sans scène –, croyant gagner la sympathie ou l'admiration d'autrui, agissent en compromettant leur bonheur même et leur fortune. Or il se peut que les gens accordent un certain intérêt à ces actes, qu'ils leur réservent tel ou tel commentaire éphémère, mais au fond d'eux-mêmes, ils demeurent concernés au premier chef, voire complètement absorbés, par leurs besognes et leurs nécessités particulières ; de quoi désespérer lesdits hypocrites.

Cependant, si l'homme fait appel à son Seigneur, Lui sollicitant aide et soutien, il trouvera apaisement à ses peines et ses tracas.

Un des moyens propres à enrayer le désarroi et l'anxiété est de se comparer à autrui, de considérer tous les biens dont on dispose en regard des privations auxquelles se trouvent réduits une foule de gens. A y voir de près, on trouverait nombre de personnes qui, moins fortunées, ploient sous des difficultés autrement accablantes. Le Prophète (ﷺ) affirme à ce propos : « Considérez ceux qui sont inférieurs à vous, non ceux qui sont supérieurs ; cette attitude est préférable car elle vous empêche de mésestimer les bienfaits de Dieu ».[64]

Force est de mettre en exergue le fait que l'homme se souvient rarement de la fin inéluctable de ses jours : lorsqu'il est sujet à la joie ou à la peine, il tend à les rendre prédominantes ; une telle immodération lui fait oublier qu'un jour il quittera ces sentiments quand ils ne l'auront pas quitté auparavant.

J'avais certes une inclination à concevoir la mort comme étant une illusion négligeable...! Je m'attachais alors fermement à la vie, à une vie à l'abri d'un quelconque anéantissement.

Mais que faire si la mort est une réalité incontestable dont l'impact foudroyant provoque panique et débandade.

Ne devrait-on pas rappeler cette vérité ? Un tel rappel est à même d'endiguer toute sorte de vanités, de déséquilibres,

64 Muslim, At-Tirmidhî, Ibn Mâjah, Ahmad et Ibn Hibbân.

de folies et d'excès.

Le Prophète (ﷺ), ayant été interrogé sur les qualités du croyant le plus perspicace, répondit : « celui qui se rappelle davantage la mort, et qui se prépare le mieux à l'au-delà ».[65]

Anas raconte que le Prophète (ﷺ) étant passé un jour près d'un groupe de gens qui riaient aux éclats, leur dit : « Tâchez de mentionner constamment le démolisseur des plaisirs ». Et Anas de préciser : « Je crois qu'il a ajouté ceci : « chaque fois qu'un homme en difficulté évoque la mort, il trouve aisance et soulagement. Et si quelqu'un qui vit dans la démesure l'évoque, il se verra aussitôt ramené à la raison ».[66]

L'évocation du trépas ne saurait avoir pour conséquence de gâter la vie et de corrompre l'action humaine, mais plutôt d'en atténuer les excès, de modérer les vanités. Avec un esprit imprégné du sens de la mesure et de la pondération, l'aisance ne saurait déboucher sur l'anarchie ni la gêne se transformer en prison à perpétuité !

65 Aṭ-Ṭabarânî.

66 Al-Bazzâr.

Chapitre onzième

Ne pas se lamenter sur les choses révolues

« Rien de nouveau sous le soleil », dit-on. Cette formule s'applique bien au parcours de l'humanité dans sa longue histoire ; elle s'y applique à des niveaux multiples : caractères, penchants et désirs, relations et conflits, justice et iniquité, guerre et paix, développement, essor des nations et des civilisations, déliquescence et effondrement de ces entités...

En vertu de cette analogie constante entre les stades de développement qui interviennent incessamment dans la vie sur terre, et vu cette reproduction de caractères perceptible entre les différentes générations, Dieu enjoint à Ses serviteurs de tirer enseignement des événements du passé. Car ce qui a concerné les ancêtres concerne tout aussi bien les successeurs ; et les choses qu'avec étonnement, nous expérimentons à présent ont déjà eu des précédents et fait l'objet de réglementations explicites.

Il est donc préférable de tenir compte des modèles précédents quand il s'agit de traiter des faits actuels. Dieu nous éclaire à cet égard : « *Eh bien, tirez la leçon, ô doués de clairvoyance !* » (59, 2).

Or la clairvoyance pieuse est celle qui nous habilite à plonger dans les tréfonds du passé pour y puiser

enseignements et expériences édifiantes ; de quoi éviter toute déviance. Le Vrai, Le Très-Haut, dit à ce propos : « *Ne voyageront-ils donc pas, sur terre, et qu'ils aient des cœurs pour comprendre, ou des oreilles pour entendre ? – Car ce ne sont pas les yeux qui s'aveuglent, en vérité ; mais ce sont les cœurs, dans les poitrines, qui s'aveuglent.* » (22, 46).

Le Saint Coran foisonne précisément en récits qui, retraçant l'histoire des temps passés, mettent en évidence le sort des pieux comme des mécréants et autres débauchés, autant que le combat du bien et du mal ; tout cela nous est livré afin de guider notre réflexion et notre action : « *A les raconter, il y a très certainement matière à réflexion, pour les gens doués d'intelligence. Ce n'est point-là un récit inventé : c'est au contraire la confirmation de ce qu'il y avait déjà devant lui, une explication détaillée de toute chose, une guidée et une miséricorde pour les gens qui croient.* » (12, 111).

C'est à ce cadre édifiant que nous devons astreindre notre examen du passé, qu'il soit récent ou lointain, mus par le seul souci de dégager des sagesses, non de revivre des chagrins, de rouvrir des plaies, ni de se répandre en regrets (en « si c'était à refaire » et « si j'avais pu... » etc.). Pareilles attitudes sont formellement réprouvées par l'Islam ; elles sont caractéristiques des âmes dubitatives, hypocrites, sceptiques : « *Ce qu'ils ne te révèlent pas, ils le cachent en eux-mêmes : « Si nous avons eu quelque part à l'affaire, disent-ils, nous n'aurions pas été tués ici. » – Dis : « Eussiez-vous été dans vos maisons, la mort aurait frappé dans leurs lits ceux qui étaient destinés à mourir.* » (3, 154).

« *Tranquillement assis eux-mêmes, ils dirent de leurs frères : « S'ils nous avaient obéi, ils n'auraient pas été tués !* »

– *Dis : « Eh bien, écartez de vous la mort, si vous êtes véridiques ! »* (2, 168).

De telles lamentations se sont manifestées outre mesure parmi les natures faibles à la suite de la défaite d'Uhud – les gens de Médine ayant subi des pertes considérables – ce qui ouvrit la voie à la délectation et aux railleries des détracteurs de l'Islam...

Dieu le Très-Haut a cependant indiqué, par le biais de versets coraniques autrement détaillés, comment procéder pour guérir ces plaies et unifier les rangs des musulmans à la suite du malheur qui les a frappés. Ainsi les exhorta-t-il à tourner les yeux vers le futur, à faire fi du passé, à se départir de toute tendance à pleurer les vestiges d'autrefois.

En effet, s'abandonner aux larmes demeure une conduite étrangère au caractère des vaillants et à la logique de la foi. Il faut plutôt dépister l'origine de l'erreur pour savoir l'éviter à l'avenir ; autrement dit, ne reconsidérer les faits passés que dans la mesure où cela permettrait d'en tirer un enseignement édifiant. De cela, le Saint Coran se chargea lorsqu'il mit en lumière, en termes succincts, les raisons de la défaite :

« *Jusqu'au moment où vous avez fléchi, et où vous vous êtes disputés dans le commandement. Et vous avez désobéi après qu'Il vous eut montré l'objet de vos désirs !* » (3, 152) ; « *S'il en est d'entre vous qui ont tourné le dos, le jour où les deux bandes se rencontrèrent, en vérité, c'est seulement que le Diable les a fait broncher pour prix d'une partie de ce qu'ils se sont acquis. Et certes Dieu leur a pardonné.* » (3, 155).

Puis il s'employa à apaiser ces âmes en peine, à soulager leur douleur ; car la douleur, si jamais elle vient à s'emparer complètement des âmes, à les enchaîner par ses liens solides, finit par les clouer dans un temps figé, par les rendre inopérantes, incapables d'œuvrer pour le bien.

A quoi bon s'arracher les cheveux pour une chance manquée ou une infortune essuyée ? A quoi bon laisser ses pensées et ses sentiments voguer vers un souvenir qui ne ferait qu'accentuer la souffrance ?

Si nos mains avaient le pouvoir de s'étendre jusqu'au passé pour en modifier les événements et les modeler à notre guise, ce retour aurait été une obligation vénérable, et nul n'aurait hésité à s'y rendre promptement afin d'effacer tout motif de regret et de se rassasier de tout sujet de privation.

Or cela étant impossible, mieux vaudrait déployer ses efforts pour mieux vivre ; c'est là notre seule compensation.

On ne saurait, de toute évidence, accuser l'être humain de négliger son propre intérêt. Ainsi, s'il lui arrive, pour telle ou telle raison, de subir quelque préjudice ou malheur, notamment en matière de subsistance matérielle ou de survie sur terre, il lui faut s'appuyer sur sa foi en Dieu et en sa prédestination. Ce faisant, il évitera de verser dans l'illusion et autres folies.

A cet égard, le Coran n'a pas manqué, à la suite de la défaite d'Uhud, de rappeler à ceux qui se répandaient en lamentations sur les victimes – autant qu'en regrets pour avoir participé au combat – le cas de figure suivant : « *Eussiez-vous été dans vos maisons, la mort aurait frappé dans leurs lits ceux qui étaient destinés à mourir.* » (3, 154).

A quoi bon ces sanglots déchirants ? Lorsqu'un avion tombe et s'écrase sur le sol, avec toutes les personnes et les objets à bord, un destin prodigieux fait que des cadavres soient calcinés, mais aussi que des gens, de petits enfants sortent parfois indemnes ! Pourquoi donc ne pas reconnaître la main suprême du destin dans ce qui nous arrive, dans les choses qui nous dépassent ? De quoi obtenir consolation et satisfaction.

Faisant appel à la raison, Dale Carnegie nous conduit vers cette conclusion. « Tu peux à la rigueur, affirme-t-il, améliorer les conséquences d'un événement survenu depuis deux minutes ; mais changer l'état de fait, ce serait inconcevable. De fait, pour rendre les événements passés enrichissants et fructueux, il est une seule manière : analyser les erreurs commises, en tirer profit, puis les oublier totalement.

« Il s'agit pour moi d'une conviction intime ; mais ai-je le courage d'opérer selon mes convictions, de faire ce en quoi je crois. Saunders m'a raconté que Mr Brandwine, professeur de physique au collège Georges Washington, lui a inculqué une leçon inoubliable : « Je n'avais pas encore vingt ans, dit Saunders, mais j'étais d'un naturel fort inquiet ; j'avais la manie de ruminer mes méprises et de me tracasser outre mesure. Lorsqu'après un examen, je revenais au lit, je ne cessais de me ronger les ongles, effrayé de la perspective d'un échec. Je vivais dans le passé, plongé dans ce que j'avais fait ; j'aurais voulu avoir agi autrement ; je songeais constamment à ce que j'avais dit un jour et j'aurais aimé avoir dit autre chose. Or un matin, alors que nous étions dans l'amphithéâtre, le professeur Brandwine entra, muni

d'une bouteille de lait qu'il posa sur le bureau. Les yeux rivés sur la bouteille, nous songions : quel rapport entre le lait et la physique ? Soudain, d'un geste de la main, le maître fit tomber la bouteille qui se fracassa sur le sol ; le liquide blanc se répandit aussitôt. « Que personne ne déplore le lait déversé, dit le professeur ». Puis il fit venir chacun de nous et lui montra ce qui restait de la bouteille. « Regarde bien, disait-il, je veux que tu retiennes cette leçon aussi longtemps que tu vivras. Le lait s'est écoulé à travers le caniveau. Aussi, quoi que tu fasses – que tu t'arraches les cheveux, que tu laisses l'anxiété et le tourment s'emparer de tout ton être – tu ne pourras en récupérer une seule goutte. Certes il était possible, avec un peu de prudence, d'éviter cette perte, mais c'est trop tard. Tout au plus peut-on en effacer les traces, la reléguer à l'oubli et poursuivre notre travail avec entrain.

Rien de plus vrai. C'est ce qu'affirme d'ailleurs le *ḥadîth* suivant : « Demande l'assistance de Dieu et ne désespère point. Si quelque chose t'arrive, ne dis pas : « si j'avais fait... j'aurais... » Dis plutôt : « c'est la volonté de Dieu ». Car l'emploi de « si » ouvre la voie à l'action de Satan. »

Ce n'est qu'ainsi que l'on peut faire abstraction du passé et reprendre le parcours de la vie avec enthousiasme et espoir...

Chapitre douzième

Ta vie est l'œuvre de ta pensée

Le bonheur de l'homme et sa quiétude, ainsi que son malheur et son désarroi, découlent uniquement de lui-même. C'est lui qui empreint sa vie d'une couleur euphorique ou sinistre, pareil en cela au récipient qui revêt de sa propre teinte le liquide qu'il contient. Ainsi, « celui qui accepte aura satisfaction, et celui qui se mécontente n'aura que déception ».[67]

Le Prophète (ﷺ), ayant rendu visite à un bédouin qui se tordait de fièvre, lui dit qu'il s'agissait certainement d'une purge, question de le consoler et l'encourager. Et l'autre de répondre :

« - Non, c'est une fièvre déchaînée qui assaille ce vieillard pour le conduire à la tombe.

- Qu'il en soit ainsi », rétorqua le Prophète (ﷺ) »[68], signifiant par-là qu'il était question d'une appréciation subjective : si tu veux, tu y verras une purge et tu l'admettras ; autrement, tu y verras ta perte et tu en seras contrarié.

A ce titre, le jugement que l'on porte sur un même acte varie sensiblement selon notre état d'âme. Considérons ces deux versets relatifs aux caractères des gens : « *Tel, parmi*

67 At-Tirmidhî.

68 Al-Bukhârî.

les Bédouins, prend pour une amende ce dont il fait largesses ; et il attend pour vous le mauvais tour. – Qu'il soit pour eux, le mauvais tour ! Et Dieu entend, Il sait. » (9, 98) ; « *Tel autre, parmi les Bédouins, croit en Dieu et au Jour dernier, et prend ce dont il fait largesses comme autant de moyens de se rapprocher de Dieu et d'obtenir des invocations du Messager. Quoi ! N'est-ce pas pour eux un moyen de s'en rapprocher, vraiment ?* » (9, 99).

Les uns et les autres s'acquittent du paiement des sommes dues. Mais alors que les premiers, contrariés, y voient une amende pénible et exécrable, une astreinte qui les fait jurer contre les percepteurs, les seconds les considèrent comme une aumône, une générosité qui, chère à leur âme, leur ouvre la perspective heureuse d'invoquer les bienfaits de Dieu.

En vérité, toutes les affaires de notre vie ne sauraient transcender ce cadre. La valeur des actes, voire la valeur de leur auteur, entretient un rapport intime avec les idées et les sentiments profonds qui prévalent dans l'esprit et l'âme. Citons encore Dale Carnegie : « Ce sont nos idées, dit-il, qui nous façonnent. Nos tendances mentales constituent le facteur majeur qui préside à notre destinée. Voilà pourquoi Emson disait : « Dis-moi ce qui se passe dans l'esprit de l'homme et je te dirai qui il est. »

En effet, l'homme peut-il être autre chose que ce que ses idées laissent comprendre ? Je crois fermement que le problème majeur auquel nous nous heurtons est celui de savoir choisir les solutions les plus sensées, les plus judicieuses. Résolu ce problème, toutes nos autres difficultés trouveront aussitôt leur solution, l'une après l'autre. Selon

l'empereur romain Marcus Aurelius, « notre vie est l'œuvre de nos idées ».

Gagnés par des pensées euphoriques, nous serions heureux. Hantés par des idées noires et sinistres, nous nous verrions en proie au malheur et à l'angoisse. De même, sujets à l'obsession de la maladie, nul doute que nous ne tarderons guère à nous sentir souffrants...

Nul ne peut dénier l'effet considérable du moral sur les humains, individus et groupes.

Lorsqu'une armée fait montre de vaillance et de prouesse, que ses combattants manifestent énergie et endurance, c'est que, bien au-delà d'une logistique efficace, ils sont animés d'une foi inébranlable et d'une capacité de sacrifice à toute épreuve... Avec un comportement noble et des qualités morales éminentes, on s'assure en effet des résultats bien plus avantageux qu'avec n'importe quel autre moyen.

Ainsi, l'homme nanti d'une ferme confiance en lui-même progresse sur les sentiers de la vie sans se laisser handicaper par une quelconque invalidité ou par des circonstances défavorables. Au contraire, de telles entraves peuvent faire figure de catalyseur et susciter chez lui zèle et détermination. D'après un poète :

Si je ne suis pas de haute stature,
Mes qualités feront l'affaire !
Au milieu des colosses,
Ma science m'honorera
Et leur fera dire :
Voici un grand homme !

A vrai dire, tout complexe d'infériorité peut se révéler utile et profitable pour peu qu'il incite l'individu à œuvrer pour l'accomplissement personnel, et à aspirer à la gloire. Condamnable, il l'est vraiment s'il met l'individu sur la voie de l'hypocrisie, de la vanité et de la tromperie, expédients par lesquels on cherche à dissimuler ses tares !

Des états d'âme épanouis et vivaces muent la pénurie en profusion, multiplient l'homme seul en nation. Sous leurs auspices se décident et se profilent bel et bien – en qualité comme en quantité – le devenir de chacun, le cours de sa vie. L'âme demeure, au gré des pensées et des sentiments qui l'agitent, l'élément moteur qui oriente le comportement.

De fait, l'homme qui se hisse dans les cieux aperçoit la surface de la terre jalonnée de formes et de volumes désormais différents, son champ de vision étant plus vaste. Il en va de même de l'être qui évolue dans le sens d'une élévation morale et culturelle : ses idées, ses émotions changent de façon substantielle, autant que le jugement qu'il porte sur bien des gens et des choses.

C'est que l'être humain diffère sensiblement selon les stades de la vie, selon qu'il est enfant ou adulte, adolescent ou vieux.

A cet égard, avec de la volonté, nous pouvons faire de nous-mêmes des modèles vraiment édifiants. Pour ce faire, force est de rénover nos idées et nos sensations, de quoi nous muer peut-être en d'autres êtres, à l'image d'une terre aride qui se transforme en paradis éblouissant à la faveur des fertilisants et de l'eau dont on l'aura alimentée.

Dans les affaires de la vie autant qu'en matière de foi, « l'âme » seule, et point autre chose que « l'âme », constitue le fond et la substance de l'acte, le domaine majeur de l'expérience.

Dale Carnegie relate l'histoire d'un jeune homme qui, accablé par la souffrance, décide de quitter son pays pour recouvrer la santé à travers tourisme et évasion dans des contrées lointaines. Le père, connaisseur de la nature du mal qui minait son fils, à savoir un tempérament malade, un état d'âme en proie au fantasme et au délire, lui écrivit la lettre suivante : « Ô mon fils, tu es à présent à quelques mille cinq cents milles du foyer familial ; pourtant, tu ne peux sentir une quelconque différence, un quelconque changement dans ton état, n'est-ce pas ? C'est que tu as emmené avec toi, à travers cette longue distance, l'unique motif de ta souffrance : ton âme. Nulle défaillance ne touche ton corps ou ton cerveau ; aucune des expériences que tu as vécues n'a pu te conduire à ce malheur insondable. La vraie cause est à rechercher dans l'aberration mentale qui a régi tes comportements. Car la manière d'être de chacun est à l'image de sa manière de penser. Une fois que tu auras assimilé cette idée, ne tarde pas, ô mon fils, à rentrer au bercail, car alors, tu seras complètement rétabli. »

Et le jeune homme de réagir : « Ce sermon m'a révolté à tel degré que je résolus de ne plus remettre les pieds au foyer paternel. Or, cette nuit-là, alors que je déambulais au hasard dans les rues, je passai devant une église et j'y pénétrai. On célébrait la prière. Le prêche, qui précisément m'avait attiré dans ce lieu, s'intitulait : « Celui qui parvient à dompter son âme est plus grand que le conquérant même

d'une ville. »

A la faveur de cette visite éphémère d'un sanctuaire de Dieu, et de l'audition de ce discours porteur des mêmes idées, quoique formulées autrement, que prônait la missive de mon père, on dirait qu'une éponge vînt effacer d'un seul coup tout le désarroi qui dominait mon esprit. Ce ne fut qu'alors que je parvins à réfléchir à ma vie de façon sereine et posée. Je fus étonné de découvrir ma vraie nature. Je réalisais enfin que j'avais à cœur de changer la face du monde, alors que la chose qui nécessitait d'être reconsidérée avec la plus grande urgence, c'était bien ma manière de penser, mon attitude mentale... bref, mon âme. »

Or, ces propos de Dale Carnegie trouvent leur écho dans notre ouvrage intitulé : La morale du musulman (*khuluq al-Muslim*), dans lequel nous avions mis en exergue cette grande vérité : « L'Islam, tout comme les autres religions célestes, articule sa réforme générale sur le perfectionnement de l'âme humaine avant tout. A cet égard, tous les efforts sont orientés vers celle-ci ; il s'agit d'en explorer le fond, de lui inculquer les préceptes de la foi jusqu'à ce qu'ils en fassent partie intégrante. »

Si les enseignements des Prophètes se sont pérennisés, s'ils ont gagné des millions de cœurs, c'est qu'ils ont fait de « l'âme humaine » leur centre d'intérêt, leur objet de prédilection. En effet, les Messagers de Dieu, loin de confiner leurs enseignements à des futilités que la mouvance de la vie ne tarde pas à éclipser, à des teintes que les jours ternissent aussitôt, ont plutôt associé leurs instructions à l'essence même de l'âme, à ce qu'elle a de plus intime, de sorte que ces préceptes devinrent une force qui domine les

préoccupations de la nature humaine, un pouvoir qui en régit les penchants...

Peut-être les diverses religions traitent-elles de la société et de ses conditions, de l'exercice du pouvoir et des types de gouvernement, apportant de ce fait des remèdes susceptibles d'enrayer les maux afférents à ces différents secteurs. Elles demeurent toutefois fidèles à leur nature, attachées à concevoir l'âme vertueuse comme l'origine et l'objet de toute réforme, et la probité morale comme la garantie de la pérennité de toute civilisation... Or, cela n'implique point une quelconque sous-estimation de l'œuvre entreprise par les hommes engagés dans l'édification de la société et de l'Etat. Il s'agit plutôt d'une valorisation du rôle joué par le perfectionnement moral, lequel permet à l'âme de protéger la vie autant que de procurer le bonheur.

Sujette au mal et au déséquilibre, l'âme serait à même de semer la zizanie dans les régimes les mieux assis, de s'y insinuer perfidement à des fins malhonnêtes. En revanche, une âme noble s'emploie, face aux situations les plus critiques, aux orages les plus impétueux, à redresser les torts, à œuvrer pour le bien, faisant ainsi émerger, du tréfonds de son être, sa grandeur et sa magnanimité.

De fait, le juge intègre use de sa probité et de son sens de l'équité pour combler les lacunes de la loi. Au contraire, un juge malhonnête risque de rendre tendancieux des textes francs et justes. Il en est de même de l'âme humaine lorsqu'elle affronte les variables de la vie : tendances, courants, idées, désirs, intérêts.

Voilà pourquoi le perfectionnement moral constitue le

pilier majeur qui permet au bien de prévaloir dans cette vie. Les âmes étant portées à la dépravation, tout horizon serait désespérément sombre, et l'anarchie sévirait dans l'existence présente et future des humains. C'est dans ce sens que Dieu affirme : « *En vérité, Dieu ne change rien, en un peuple, tant qu'il n'a rien changé en lui-même. Et lorsque Dieu veut du mal à un peuple, alors, pas de détournement possible : il n'a, hors de Lui, aucun patron.* » (13, 11). Il dit ailleurs, justifiant la déchéance et le dépérissement des peuples pervers : « *Comme, de même, les gens de Pharaon et ceux qui avant eux avaient mécru aux signes de Dieu. Puis, Dieu les saisit, pour leurs péchés. Oui, Dieu est détenteur de force, fort en poursuite. C'est que Dieu, vraiment, n'en est pas à changer un bienfait fait à un peuple, tant qu'ils ne changent pas ce qu'ils ont en eux-mêmes* » (8, 52-53).

En revanche, Dieu nous montre le lien intime qui unit la pureté de l'âme et celle de l'existence, la beauté du cœur et celle de la vie ; aussi souligne-Il que Sa bénédiction absolue entoure les croyants, qu'elle enveloppe de quiétude, ainsi que les dévots, les vertueux et les bienfaisants, leur prodiguant grâce et bienveillance : « *Si les habitants de ces cités-là avaient cru et qu'ils se fussent comportés en piété, Nous aurions certes ouvert sur eux des plénitudes du ciel et de la terre.* » (7, 96).

Du même coup, Dieu rappelle la débandade, le déshonneur et l'opprobre qui furent le lot d'un groupe d'arrogants « *qui sortirent de leurs demeures avec jactance et ostentation devant les gens, et qui détournaient du sentier de Dieu.* » (8, 47).

Puis, une fois le châtiment infligé, Dieu leur ouvrit les

portes de l'espoir et les perspectives d'un avenir plus digne, mais dont la dignité demeure tributaire de leur attitude : de leur disponibilité à changer de caractère, à passer de la jactance, l'arrogance et la hauteur à la modestie, la philanthropie et l'équité : « *Ô prophète, dis à ceux des captifs qui sont entre vos mains : « Si Dieu décèle un bien dans vos cœurs, Il vous donnera mieux que ce qui vous a été pris, et vous pardonnera. Oui, Dieu est pardonneur, miséricordieux.* » (8, 70).

Dans ce sens, l'éducation musulmane des commencements s'employa à étudier à fond les âmes et leurs états, les cœurs et leurs mouvements. Ce faisant, il s'agissait de faire émerger la félicité suprême de l'intérieur, non de l'extérieur, de l'être humain, d'amener celui-ci à escompter bonheur, bien-être et agrément à partir de ses seules ressources personnelles et de son fonds individuel.

Si, après une pratique spirituelle intense, tout empreinte de dévouement, de désintéressement et de confiance, les étoiles d'une telle béatitude se manifestent, rien ne saurait les éclipser. Loin s'en faut.

Parvenus à un rang aussi éminent, les initiés ne peuvent s'empêcher de dire : « Si les rois venaient à apprendre l'extase que nous vivons, ils nous combattraient pour s'en emparer. »

Néanmoins, ces exercices spirituels – autant que les fins visées à travers leur observance – se sont vu entachés d'immodération et d'anarchie, ce qui entraîna des suites bien néfastes. Car les premiers mystiques de l'Islam, s'étant cantonnés dans leurs vues, tendirent à exagérer les résultats

personnels obtenus, et, en cherchant à concevoir les vérités du monde naturel et de la vie à l'aune de ces résultats, s'égarèrent et dévoyèrent avec eux autrui.

Or, la différence qui sépare le mysticisme musulman et celui des Américains se manifeste dans cette histoire rapportée par Dale Carnegie, et qui met en scène Marie Becker Aydie, artisane de ce qu'il appelle « science chrétienne ». Cette femme, à qui le destin n'a réservé que souffrance, indigence et famine, devait perdre son époux peu après leur mariage. Ayant convolé mariage en secondes noces, elle fut délaissée pour une autre, par un époux qui, quelque temps plus tard, sera trouvé mort dans un logis misérable. Elle avait un seul enfant ; mais sous le poids de la gêne et la maladie, elle se vit contrainte de l'abandonner lorsqu'il atteignit les quatre ans. Puis elle perdit tout trace de ce fils, qu'elle ne vit plus durant trente et un ans.

Sans cesse alitée, cette créature fut attirée par l'idée de « la thérapie par la force de l'esprit ». Or, le tournant qui allait marquer sa vie à jamais fut le jour où, en déambulant dans les rues de la ville de Lyn, elle glissa et tomba sur le bord du trottoir couvert de verglas. Elle resta longtemps sans conscience. Cette chute entraîna une grave blessure à la colonne vertébrale, si grave que les médecins pronostiquèrent un décès imminent ou une paralysie à vie.

Alitée, elle eut l'idée de feuilleter la Bible ; la Providence lui inspira, selon ses propres dires, de lire ce passage du Livre de Matthieu : « Et voilà qu'un paralytique lui (à Jésus (ﷺ)) fut montré, étendu sur un lit. Jésus (ﷺ) lui dit alors : « Lève-toi, prends ton lit et rentre chez toi. Chose dite, chose faite. »

Marie Becker affirme : « Ces propos m'ont insufflé une énergie, une foi et un élan intérieur tels qu'aussitôt, je quittai le lit et me mis à marcher dans la chambre ! » Grâce à une telle expérience, cette créature invalide parvint à guérir, voire à procurer la guérison aux autres. Selon Carnegie, ce fut cette expérience qui habilita Marie Becker à s'ériger en prédicatrice d'une religion nouvelle, la seule religion, peut-être, qui soit prônée par une femme !

Pour notre part, cette histoire singulière nous paraît crédible ; mieux, également crédibles nous semblent les prodiges que la presse attribue aux derviches hindous. C'est que, mues par la ferveur de l'ambition, les impulsions de l'âme peuvent faire des miracles.

Ceux qui haussent les épaules d'un air railleur doivent cependant savoir que le fait d'ajouter foi à de tels récits ne tient en rien à la croyance ou l'incroyance. Tout au plus s'agit-il pour nous de souligner que ces événements doivent être circonscrits au cadre purement individuel, que nul ne doit en faire une règle générale.

Les Américains, chez qui cette histoire se produisit, n'outrepassèrent point ces frontières ; ils ne cherchèrent nullement à la transposer aux laboratoires nucléaires, aux usines et autres chantiers de production.

En revanche, dans nos pays, c'est le contraire qui a prévalu depuis des siècles, ces prodiges s'étant transformés en fléau largement répandu dans nos villes et nos campagnes. Il n'est guère de jour qui passe sans que des fables de ce genre ne viennent investir de quelque nouveau prodige tel homme de vertu ou tel individu débauché, ou d'un quelconque

charisme un saint ou un coquin.

Et le champ du mythe s'élargit outre mesure : il s'étendit à toutes les sphères de l'activité : commerce, industrie, science, recherche. Mieux, on le vit faire irruption dans les domaines mêmes de la guerre et la politique. Le khédive Ismaël, ayant essuyé bien des déceptions lors de sa campagne militaire en Abyssinie, ordonna aux savants de l'Azhar de se réunir régulièrement dans son palais pour la lecture du Traité authentique d'Al-Bukhârî ! C'est comme si la lecture de l'ensemble de la Sunna ou du Coran était à elle seule susceptible d'empêcher la déroute de troupes vulnérables en raison d'une piètre tactique ou d'une logistique déficiente !

Le cas d'une femme qui – aux dires des Américains – aurait recouvré la santé pour avoir lu quelques lignes de l'Evangile selon Matthieu ne doit point déboucher sur un verbiage qui met en cause les lois divines régissant l'univers, comme on le voit sous nos cieux, lorsque de telles manifestations spirituelles surnaturelles, au caractère particulier et limité, se transforment en une atteinte aux vérités de la vie et de l'univers !

C'est que, dans les domaines purement spéculatifs, les vues et les jugements peuvent varier de manière considérable.

Les forces de chacun sont susceptibles d'augmenter ou de diminuer selon que ses dispositions morales sont favorables ou défavorables. Quant aux lois implacables de la matière, elles ne sauraient se manifester au gré des tendances et des fantaisies.

C'est à ce niveau que deviennent intelligibles ces propos

de James Allen[69] : « Laisse un homme changer l'orientation de ses idées. Il sera frappé de voir l'ampleur et la rapidité de la transformation intervenue dans divers aspects de son existence. C'est en nous-mêmes que réside la Providence qui décide de nos destinées ; bien plus, elle n'est autre que nous-mêmes. »

Tout acte accompli par l'être humain est la conséquence immédiate de ce qui se passe dans son esprit. Si, sous l'impulsion de sa pensée, il se met sur pied, s'active et se montre productif, il en est de même lorsqu'il cède à la maladie ou recouvre la santé.

69 James Allen (1864-1912) est un écrivain et philosophe britannique connu pour sa poésie humaniste. Il est considéré comme un pionnier du mouvement d'entraide. Il est l'auteur de moult ouvrages importants dans le domaine de la croissance personnelle.

Chapitre treizième

Le tribut élevé du châtiment

Conforté par le sentiment de l'importance de sa personne, de l'ampleur de son pouvoir et de l'invulnérabilité de son honneur vis-à-vis des calomnies et des mauvaises langues, conscient également de la faiblesse de ses adversaires, de leur incapacité à lui porter préjudice, ou bien de sa propre aptitude à les vaincre, l'homme tend tout naturellement à maintenir son sang-froid, à retarder sa colère s'il vient à être froissé ou offensé !

En règle générale, l'être humain se transforme et se courrouce lorsqu'il se sent brutalisé, attaqué dans ses retranchements, comme une ville dont s'empare un ennemi conquérant...

En revanche, avec la tranquillité que procure la certitude que son ennemi, quoi qu'il fasse pour le jeter hors de ses gonds, ne parviendra point à le froisser, l'homme s'en tient à encaisser les coups sans se départir de sa sérénité, de sa mine souriante ou moqueuse !

Citons deux exemples pour illustrer cette vérité, exemples complémentaires et également probants l'un pour l'autre. Le premier a été cité par Dale Carnegie : « Nous avions campé une nuit au milieu d'un bois touffu quand, soudain, nous vîmes le terrible monstre de la forêt : l'ours noir.

Celui-ci se faufila, parmi les ombres jetées par les lueurs de notre campement, et on le vit aussitôt dévorer des restes de nourriture laissés, semble-t-il, par le serveur de quelque hôtel situé dans les parages. A ce moment même, le major Mantrel, aventurier impénitent, se tenait sur son cheval et nous racontait les histoires les plus bizarres sur les ours.

« L'ours noir, disait-il, peut venir à bout de n'importe quel autre animal vivant dans les forêts occidentales, hormis le taureau, éventuellement. » Cependant, je constatai, cette nuit-là, qu'un animal aussi minuscule que chétif, avait osé sortir de son gîte et faire face à l'ours sans la moindre trace d'effroi. Mieux, il partagea le repas du grand colosse. C'était une mangouste. De toute évidence, l'ours n'ignorait point qu'un seul coup de sa robuste patte pouvait anéantir le petit mammifère. Pourquoi donc a-t-il renoncé à le faire ? Parce qu'il a appris par l'expérience que le fait de s'attirer l'animosité de ce petit être serait une agression dont lui seul ferait les frais. Aussi était-il plus bénéfique à son honneur et son orgueil de l'ignorer. J'ai retenu cette leçon à mon tour. Autrefois, je ne cessais d'importuner des gens humbles du calibre de cette mangouste. La triste expérience m'a désormais appris que le ressentiment et l'hostilité de tels êtres ne sauraient être profitables. »

Ces propos écrits par Dale Carnegie dans son livre « Comment dominer le stress et les soucis » corroborent ce que nous avions avancé dans "La morale du musulman", où nous avions affirmé : « Si les traits de caractère intrinsèques à la personnalité sont pour beaucoup dans la détermination du tempérament de chacun quant à sa fougue ou sa sérénité, son impulsivité ou sa retenue, sa pureté ou

son impureté, il n'en demeure pas moins qu'il existe un lien incontestable entre la confiance de l'individu en lui-même et sa disposition à tolérer les autres, à passer outre à leurs méprises.

L'homme doté d'une véritable grandeur d'âme est celui qui, à mesure qu'il s'élève dans le firmament de la perfection, montre plus de propension à l'indulgence et la longanimité, invoque sans cesse des prétextes aux erreurs d'autrui. Et s'il lui arrivait d'essuyer une quelconque offense de la part d'un sot, il se contenterait de le considérer depuis sa hauteur, avec condescendance, tel un philosophe qui regarde jouer des enfants sur la route, encore qu'ils osent lui jeter des pierres.

Que de fois on a vu des gens céder à une colère aveugle pour avoir été vexés ! Mortifiés dans leur amour-propre, ils considèrent que leur humiliation ne saurait être lavée autrement que par le sang. Or, un homme protégé par des remparts de vertus personnelles sentira-t-il une telle douleur avec la même intensité ? Non, parce que les affronts se retournent comme un boomerang.

Cette idée est l'explication même de la longanimité du Prophète Hûd (عليه السلام), lorsqu'il reçoit la réponse de son peuple qu'il avait exhorté à se convertir au monothéisme ; ces gens lui rétorquèrent alors : « *Certes, nous te voyons en pleine sottise, vraiment ; et certes nous te pensons du nombre des menteurs. Il dit : « Ô mon peuple, il n'y a point de sottise en moi ; mais je suis un Messager de la part du Seigneur des mondes. Je vous communique les messages de mon Seigneur, et je suis pour vous un conseiller sincère, sûr.* » (7, 66-68).

Ainsi, les insultes de ces ineptes ne pouvaient altérer la magnanimité de Hûd (عليه السلام) étant donné l'abîme qui sépare un élu de Dieu, un détenteur de la plus haute expression du bien et la vertu, et un groupe d'idiots, adorateurs de pierres, qu'ils tiennent pour des idoles susceptibles d'être bienfaisantes ou malfaisantes. Le grand maître daigneraît-il s'embarrasser des niaiseries d'un tel troupeau ? »

Voici des exemples d'hommes intègres et valeureux que nul affront, nulle bêtise venue des ennemis ne sauraient perturber. Ils sont pareils en cela à l'océan dont les profondeurs engloutissent les petites pierres :

L'immensité de l'océan
Peut-elle s'apercevoir
Si y est jetée une pierre anodine
De la main d'un innocent gamin ?

On rapporte qu'un homme insulta Al-Ahnaf Ibn Qays[70] alors qu'ils marchaient tous deux. Arrivé près de sa demeure, Al-Ahnaf fit halte et dit à son interlocuteur : « Monsieur, si tu as quelque chose à ajouter, dis-le sur le champ. Je crains que les gamins du quartier t'entendent et te fassent

70 De noble extraction, Al-Ahnaf Ibn Qays (mort en l'an 67 de l'hégire) s'est converti à l'islam du vivant du Prophète (ﷺ) mais ne l'a jamais vu. On raconte que lorsque le représentant du Prophète (ﷺ) vint les inviter à l'islam, les gens de son peuple refusèrent de prendre quelque décision que ce soit avant de connaître l'opinion d'Al-Ahnaf. Ayant écouté l'émissaire du Prophète (ﷺ), celui-ci adhéra au Message de l'islam et les siens l'imitèrent. Al-Ahnaf était notamment un modèle de patience et de scrupule. Un homme dit, un jour, à al-Ahnaf ibn Qays : "Tu es un homme trop âgé, or le jeûne pourrait t'affaiblir !" Et celui-ci de répondre : "Je l'accomplis en vue d'un long périple ! Il est plus aisé de patienter dans l'obéissance à Dieu que d'endurer Son châtiment. »

du mal. »

Un individu s'adressa un jour à Abû Dharr Al-Ghifârî en ces termes : « C'est toi que Mu'âwiya a banni de la Syrie ? Si tu étais bon, il ne t'aurait point exilé. » Et l'autre de répliquer : « Cher ami, j'affronte une épreuve difficultueuse ; si j'arrive à m'en sortir, tes propos ne m'affecteront point ; mais si j'échoue, je serai alors pire que ce que tu dis ! »

Dans le même sens, un homme dit à Abû Bakr : « Par Dieu ! Je vais te faire des insultes qui t'accompagneront à la tombe même !

- C'est toi qu'elles accompagneront, pas moi ! » rétorqua Abû Bakr. »

Un autre individu menaça 'Amr Ibn Al-'Âṣ :

« Par Dieu ! Je m'occuperai de toi ! lui lança-t-il.

- Tu auras alors fort à faire, répliqua 'Amr.

- Serais-tu en train de me menacer ?! Je jure que si tu me lances une injure, je t'en décocherai une dizaine !

- Quant à moi, je jure que si tu m'assène dix insultes, je ne t'en assènerai aucune. »

Injurié par un homme, Ash-Sha'bî[71] lui répondit ainsi : « Si tu dis la vérité, puisse Dieu me pardonner. Mais si tu mens, que Dieu te pardonne à toi. »

De même, Abû Dharr rétorqua en ces termes à un individu qui l'avait outragé :

---

71 'Âmir Ibn Sharâḥîl Ash-Sha'bî (16 ou 21 de l'hégire/100 ou 103 de l'hégire) est un juriste et un traditionniste de la génération des *Tâbi'în* (compagnons des Compagnons).

« Eh monsieur ! N'exagère pas dans tes invectives ! Il faut laisser une marge à la réconciliation. A celui qui désobéit à Dieu en nous portant atteinte, notre récompense est d'obéir à Dieu en lui pardonnant. »

Le Messie passa un jour devant un groupe de juifs. Ils se mirent à lui asséner des méchancetés. Or lui, il leur dit du bien. On lui fit remarquer qu'il disait des gentillesses là où les autres proféraient des outrages. Il se contenta de répondre qu'on ne dépense que ce qu'on possède.

« Qu'est-ce que la magnanimité ? » demanda-t-on à Qays Ibn 'Âsim.

- C'est de renouer les liens avec ceux qui les ont dénoués, de donner à ceux qui t'ont privé, et de pardonner à ceux qui t'ont traité de manière injuste. »

Selon une sagesse ancestrale, il n'est rien de plus beau à associer au savoir que la magnanimité, et au pouvoir que le pardon.

Al-Hasan dit à ce titre : « Le croyant est indulgent : il se comporte avec sagesse quoiqu'on le traite avec scélératesse. » Et de lire le verset suivant : « *Et lorsque les ignorants s'adressent à eux, ils disent : « paix » !* » (25, 63)

A cet égard, Yazîd Ibn Abî Habîb[72] affirme : « Ma colère,

72 Yazîd Ibn Abî Habîb (53-128 de l'hégire) est une des figures les plus marquantes de l'Egypte du IIe/VIIIe siècle ; il est considéré à juste titre comme le grand maître de l'Ecole égyptienne que ses disciples constituèrent, grâce à son enseignement surtout. Parmi ces derniers on compte en particulier Al-Layt Ibn Sa'd et Ibn Lahî'a. Il est le premier qui fit valoir la science en Egypte, ainsi que les questions concernant ce qui est permis et ce qui est défendu, alors

c'est dans mon soulier que je la mets ; si j'entends des choses désagréables, je l'emporte et je m'en vais. »

'Alî Ibn Abî Ṭâlib déclare pour sa part : « Quiconque parle gentiment mérite qu'on l'aime. De plus, en faisant preuve d'indulgence à l'égard d'un impudent, vous gagnerez à votre cause bien des partisans. »

Un homme fit entendre des propos déplaisants à 'Umar Ibn 'Abd Al-'Azîz ; celui-ci lui répondit : « N'aie cure ! tu as seulement voulu que Satan me provoque, qu'il éveille en moi la vanité de l'autorité que je détiens, de sorte que je t'inflige aujourd'hui le châtiment que tu m'infligeras le jour du jugement ! Va-t-en si tu veux. »

La colère est donc un venin qui traverse l'âme entière, pareil à une décharge électrique qui secoue le corps, qui risque de provoquer un tressaillement et un désarroi inouïs. La tension du courant, en augmentant, peut aller jusqu'à donner la mort.

De là on voit Dale Carnegie préconiser l'indulgence avec les ennemis ; c'est là une attitude apaisante, un bienfait qui soulage l'âme de l'individu avant d'apporter aux autres paix et bien-être. A ce propos, il fait mention d'un tract fort intéressant distribué par la police de quelque ville américaine ; on y lit : « Si des gens cherchent à te faire du mal, chasse leur souvenir et ne songe point à la revanche.

---

qu'avant cela on avait l'habitude de parler au sujet de l'inspiration du désir (*targhîb*), des batailles et des troubles. Il est grandement apprécié par tous comme digne de confiance et solide dans ses traditions. Voir 'Abd Allâh Ibn Lahî'a, juge et grand maître de l'école égyptienne. Editions Otto Harrassowitz, 1986.

Car en ruminant ta vengeance, tu nuiras à toi-même bien davantage qu'à eux !..»

Et Carnegie se demande comment la tentative de représailles peut te nuire. Réponse : elle peut s'avérer fatale pour ta santé. A ce titre, on lit dans la revue Life : « Le trait majeur qui caractérise les malades souffrant d'hypertension est qu'ils sont hyperémotifs et trop irascibles. » Et d'ajouter : « Une de mes connaissances ayant senti des maux de cœur, les médecins lui recommandèrent de ne point céder aux courroux, quelles que soient les circonstances. En effet, un seul accès de colère peut creuser la tombe d'un cardiaque ! »

Soucieux de préserver les humains contre les méfaits de la colère tant sur le plan physique que psychologique, le Prophète (ﷺ) affirme : « Il est trois qualités majeures par lesquelles l'homme s'assure, s'il les possède, la protection, la clémence et l'amour de Dieu : être reconnaissant, savoir pardonner quand on est puissant, et savoir maîtriser sa colère. »[73]

On rapporte aussi, à ce sujet, cet autre *hadîth* : « A l'homme qui contient sa colère, Dieu lui épargnera Son supplice. A celui qui retient sa langue de la médisance, Dieu couvrira ses défauts. »[74]

D'après Ibn 'Umar, le Prophète (ﷺ) a dit : « Il n'est rien de plus digne de la récompense de Dieu qu'un accès de colère qu'un serviteur parvient à dompter pour l'amour de

73 Al-Hâkim.

74 At-Tabarânî.

Dieu. »[75]

Il est évident que l'individu, une fois gagné par le courroux, perd la conscience et se trouve sous l'emprise de Satan. Le désarroi régnant dans son cœur jette également le trouble dans sa raison ; si bien qu'il ne parvient plus à assimiler conseils et enseignements, lors même qu'ils relèveraient de la parole de Dieu ou de la sagesse du Prophète (ﷺ).

On lit dans le *Sahîh* d'Al-Bukhârî : « Deux hommes se sont injuriés devant le Prophète (ﷺ) ; l'un d'eux était dans un tel état d'exaspération que le Prophète (ﷺ), à voir son visage rouge et sa mine défaite, ne put s'empêcher de dire : « Je connais une parole qu'il lui suffit de prononcer pour se débarrasser de cet état d'irritation : « Je cherche refuge auprès de Dieu contre Satan le lapidé. » Un compagnon qui entendit ces propos alla auprès de l'homme furieux :

« Sais-tu ce qu'a dit le Prophète (ﷺ) ? Lui demanda-t-il.

- Non, répondit l'autre.

Et le bon compagnon lui fit part de l'apaisante invocation du Prophète (ﷺ) : « Je cherche refuge auprès de Dieu contre Satan le lapidé.»

- Penses-tu que je sois un fou ? » protesta l'autre.

Ainsi aveuglé par la colère, l'homme alla jusqu'à ignorer le conseil du Prophète (ﷺ).

La nécessité d'implorer la protection divine trouve sa justification dans le redoutable impact de la colère sur les âmes, qu'elle rend fort disposées à perpétrer les crimes les

75 Ibn Mâjah.

plus affreux. Et ce n'est que trop tard, une fois revenu de son aveuglement, que l'homme se repent de ses actes...

Selon Dale Carnegie, en exhortant les hommes à « aimer leurs ennemis », le Messie ne cherchait pas seulement à améliorer leurs conduites morales, il visait également à préserver leur santé physique, tout comme le prouvent les principes de la médecine moderne.

Et en conseillant à chacun de prodiguer son pardon aussi généreusement que possible, « plus de soixante-dix fois », il nous apprenait à éviter bien des ennuis de cœur, d'estomac, etc.

L'histoire du pardon des méprises à plus de soixante-dix reprises figure dans L'Evangile selon Matthieu ainsi que dans les différentes biographies du Prophète Muhammad (ﷺ). D'après 'Abd Allâh Ibn 'Umar, un homme vint s'enquérir auprès du Prophète (ﷺ) :

- Ô Prophète de Dieu, dans quelle mesure dois-je pardonner à mon valet ?
- Soixante-dix fois par jour, répondit le Prophète(ﷺ).[76]

On lit dans une autre version qu'un homme vint lui dire : « Mon valet a une conduite qui laisse à désirer ; dois-je le frapper ? » « Tu lui accorderas ton pardon soixante-dix fois chaque jour et nuit. » lui répondit le Prophète (ﷺ).

Quant à l'amour des détracteurs, il consiste vraisemblablement à user d'indulgence, à effacer de son cœur toute rancœur à leur égard. Car ruminer outre mesure leurs méfaits antérieurs ne saurait apporter que davantage de res-

76 At-Tirmidhî.

sentiment et d'amertume...

Ce qui est tout bonnement impensable, c'est que l'on puisse éprouver les mêmes sentiments envers les bienveillants et les méchants, les gentils et les scélérats.

L'être humain est naturellement porté à reconnaître les bienfaits des bienfaisants, à louer les mérites des glorieux, ainsi qu'à désirer la fréquentation des uns et des autres. Parallèlement, répugnant aux ignominies des coquins, à la bassesse des perfides, il déteste les approcher ou évoquer leurs agissements. Comment peut-il donc les aimer ?

Le fils d'Adam se montra naturel dans ses sentiments, conséquent avec lui-même, avec la logique et l'équité, lorsqu'il abhorra son frère, qui voulait le tuer, et chercha à lui faire infliger le châtiment mérité ; aussi dit-il : « *Ce que je veux, moi, c'est que tu prennes sur toi mon péché et le tien, et que tu deviennes un des hôtes du Feu ; car telle est la rétribution des iniques !* » (5, 29).

Il n'en demeure pas moins que le croyant est doté d'un grand cœur. Or, un cœur pareil ne saurait être un vivier où se déploieraient les racines de l'animosité. Loin s'en faut. S'agissant d'une âme aussi noble, tout ressentiment reste un élément extrinsèque, un élément dont le spectre, à peine ébauché, ne tarde guère à s'anéantir.

Par ailleurs, le croyant, soucieux au premier chef de son futur dans la vie dernière, doit consacrer une part de son existence terrestre à s'y préparer !

Or, vaquer aux disputes et aux querelles ne peut être que l'occupation des désœuvrés et des natures revêches et

acariâtres.

Telle était la conduite des Arabes avant l'avènement de l'Islam, jusqu'à l'instant où le Coran vint les éclairer : « *Vous les croyants ! Entrez à plein dans la Soumission ; et ne suivez point les pas du Diable. Oui, il est pour vous un ennemi déclaré.* » (2, 208).

De la sorte, il parvint à les unir autour de la vérité, à faire de celle-ci leur préoccupation majeure, au lieu que les uns s'occupent des autres.

Néanmoins, cet « obscurantisme » préislamique (*jâhiliyya*) a ressurgi parmi nos concitoyens, s'étendant à grande échelle dans la foule désœuvrée. Litiges, règlements de comptes, querelles sans fin...C'est qu'ils vivent dépourvus d'une mission qui donne un sens à leur existence... !

Si différents que soient leurs idiomes et leurs couleurs, les natures supérieures et les sommités ont bien des traits en commun. L'éminence et l'excellence semblent être inhérentes à leur caractère depuis l'enfance, puis vont croissant avec l'entrée dans l'âge adulte. De tels privilèges sont un don que Dieu octroie selon Sa volonté à ces êtres afin qu'ils œuvrent pour le bien, qu'ils s'emploient à la réalisation d'une entreprise grandiose.

De fait, les personnages nantis de facultés sublimes, d'aptitudes morales et intellectuelles éminentes, représentent un pilier solide pour leurs nations, ainsi qu'un gage de succès pour les responsabilités qu'ils assument.

Conscient de cette vérité, le Prophète (ﷺ) a prié Dieu, à un moment où l'Islam se voyait encore balbutiant, impuis-

sant, étranger, de renforcer sa prédication par le soutien de l'un des deux 'Umar : 'Umar Ibn Al-Khattâb ou 'Amr Ibn Hishâm. Le premier fut le bienheureux qui jouit de cette faveur divine.

Lorsque la tribu des 'Abd Al-Qays se rendit à Médine, son chef, Al-Ashajj, reçut du Prophète (ﷺ) l'éloge suivant : « Il y a en toi deux vertus que Dieu et Son Messager apprécient : la magnanimité et la retenue. »[77]

On rapporte que cet homme demanda au Prophète (ﷺ) : « S'agit-il de vertus innées, de caractères dont Dieu m'a pourvu, ou bien de qualités acquises ? » « Plutôt de vertus innées, don de Dieu. » L'homme fut ravi de se voir entouré d'une telle sollicitude. C'est que son âme, du fond même des ténèbres préislamiques, rayonnait déjà de qualités fort chères à Dieu Le Très-Haut.

A ce titre, en lisant les quelques fragments de la biographie d'Abraham Lincoln relatés par Dale Carnegie, l'on s'aperçoit de cette excellence dont le Créateur empreint certaines âmes, de sorte qu'elles illuminent leur époque et répandent grandeur et noblesse dans leur entourage. Ce grand chef, au demeurant, ne fut point à l'abri des machinations ourdies par des êtres inférieurs. Pire encore, de toute l'histoire de l'Amérique, affirme Carnegie, nul enfant du pays ne rencontra plus de perfidie, de méchanceté et d'animosité que ne souffrit Lincoln.

Malgré les agissements dont il était la cible, « il ne songea nullement à mesurer les gens à l'aune de son amour ou sa haine à leur égard. » S'il arrivait à quelqu'un de lui nuire,

77 Al-Bukhârî.

et que cet individu fût le mieux indiqué pour occuper un poste, Lincoln n'hésitait pas à l'investir de cette fonction, comme s'il eût été question d'honorer un véritable ami.

Dans ce sens, il aurait été impensable qu'il pût destituer un homme pour avoir été son adversaire, ou simplement parce que cet individu lui inspirait une quelconque aversion. En réalité, ce grand chef n'a point échappé aux actes perfides et nocifs d'individus auxquels il n'en confia pas moins, plus tard, les plus hautes dignités. Il estimait – selon [William] Herndon, son biographe – que nul ne doit être loué ou critiqué pour la tâche qu'il accomplit, étant donné que nous sommes tous conditionnés par maints facteurs : circonstances, arrêts du destin, milieu où nous évoluons, ainsi que par l'instruction reçue, les habitudes contractées et des traits héréditaires indissociables de la personnalité de chacun.

Selon toute vraisemblance, une telle opinion est porteuse d'une grande part de vérité : à supposer que nous ayons hérité, sur les plans physique, mental et affectif, de caractères identiques à ceux de nos ennemis, nous serions probablement une réplique exacte de leur personnalité.

Clarence Ward aimait à dire : « Au lieu d'exécrer nos ennemis, nous devrions avoir de la compassion pour eux ; et remercier Dieu le Très-Haut de nous avoir différenciés d'eux... Et au lieu de leur imputer toutes sortes de maux, mieux vaut implorer pour eux soutien, pardon et miséricorde. »

Pareils propos, qui ont apporté maturité et pondération à bien des âmes nobles, nous rappellent l'attitude

d'un grand docte du droit musulman : le gouvernement de l'époque ayant tenté par tous les moyens de le faire adhérer à quelque opinion religieuse douteuse, cet érudit s'est nonobstant obstiné à refuser cette position erronée. L'autorité s'avisa de le convaincre par la coercition, lui infligeant tortures, supplices, prison. En vain. L'homme endura stoïquement cette épreuve, se maintint dans son refus de vendre sa foi, réfractaire qu'il était à l'idée de se plier aux désirs des hérétiques et des tyrans. Désespérés de pouvoir venir à bout de cette conviction inébranlable, et croyant sa mort imminente – tant il fut brutalisé –, ils le rendirent à son foyer.

Ibn Kathîr raconte que ce docte fut plus tard examiné par des médecins, qui se mirent en devoir de guérir sa chair meurtrie et ses nombreuses plaies ; or, après avoir recouvré la santé, il continua longtemps à souffrir de froid aux deux pouces...

Sais-tu quelle fut sa réaction après tout ce malheur ? Il disculpa tous ceux qui lui ont porté préjudice excepté les hérétiques. Ce faisant, il lisait ce verset coranique : « *Qu'ils pardonnent, et passent ! N'aimez-vous pas que Dieu vous pardonne ?* » (24, 22). Et de poursuivre : « Que gagnerais-tu à causer le supplice à ton frère musulman ? alors que Dieu affirme : « *Mais quiconque pardonne et réforme, son salaire alors est à Dieu* » (42, 40).

Le Jour de la Résurrection, on entend une voix clamer : « Que se lèvent ceux dont la rémunération est assurée auprès de Dieu » ; seuls se lèveront ceux qui ont pardonné.

Dans ce sens, on rapporte également ce *hadîth* : « Lorsque

Dieu réunira les créatures, une voix interpellera les gens de vertu. Se lèveront alors quelques fidèles, certes peu nombreux, qui se précipiteront vers le Paradis. » Les anges les accueilleront en demandant : « Quel fut votre mérite ? » « A toute oppression, répondront-ils, nous opposions patience ; à toute agression, nous opposions indulgence. » « Entrez au Paradis, leur dira-t-on ; il n'est pas meilleure récompense pour les bienfaisants. »

Il s'agit là de véritables manifestations de longanimité et de mansuétude. Où qu'ils soient, l'histoire salue leurs auteurs, véritables parangons de grandeur et de noblesse. Qu'ils sont rares nonobstant le grand nombre des hommes !

Chapitre quatorzième

Ne point attendre de remerciement

Les grâces dont Dieu nous gratifie sont là, marquant leur présence notoire, avec toute respiration, avec toute palpitation de nos cœurs. Cependant, rares sont les cas où nous daignons avoir un regard vers cette grâce enveloppante, où nous nous sentons les obligés du Très-Haut, du Très-Généreux. Nous pensons, en effet, à l'image de quelques bambins choyés, que tout dans l'univers est sciemment préconçu pour nous servir, nous obéir et satisfaire nos moindres désirs. Et que, puisque nous le voulons, tout doit se plier à notre volonté. Certes, la vie nous souriant, nous éprouvons parfois un certain sentiment de gratitude. Mais, à y voir de près, combien d'entre nous ont-ils caressé un tel sentiment – somme toute en deçà de l'idéal requis, car coupé de Dieu et fruit de notre méconnaissance de Sa grâce ? – Pas plus d'une minorité insignifiante. Il faut le dire !

Quant à la majorité, inconsciente qu'elle est des bienfaisances divines ambiantes, elle se complaît à vivre dans l'opulence, sans se sentir aucunement redevable envers Celui qui l'a comblée de ces dons.

Dieu, entendant mettre les gens au fait de ses biens ambiants et des multiples traces témoignant autant de Son pouvoir que de Sa clémence a dit : « *Dieu, c'est Lui qui vous*

a assigné la nuit pour que vous vous y reposiez et le jour pour voir. Certes oui, Dieu est plein de grâce pour les gens, mais la plupart des gens ne sont pas reconnaissants. Voilà votre Seigneur, créateur de toute chose. Point de Dieu que Lui. Comme vous voilà mis à l'envers ! Ainsi se mettent à l'envers ceux qui nient les signes de Dieu. C'est Dieu qui vous a assigné la terre comme demeure stable, et le ciel comme toit, et vous a donné forme – et quelle belle forme Il vous a donnée ! – et Il vous a nourris d'excellentes choses. Voilà Dieu, votre Seigneur. Béni soit donc Dieu, Seigneur des mondes » (40, 61-65). Cependant, avons-nous, de ce fait, agi en conséquence ?

Il nous pèse, semble-t-il, de nous montrer reconnaissant envers quiconque nous comble de son bien. En effet, autant nos richesses s'amoncellent, autant notre gratitude prend le dessus. Pire, nombreux sont ceux qui puisent dans les grâces divines, comme s'ils ne faisaient par-là que récupérer quelque bien qui leur aurait été auparavant injustement usurpé. D'où ce refus de reconnaître toute gratitude qui les rendrait redevables envers qui que ce soit.

Comment, dans un tel climat d'ingratitude, la faveur peut-elle fructifier, et la reconnaissance s'exprimer ? Pourquoi donc s'étonner si des gens, ayant bénéficié de tes biens, te tournent littéralement le dos, sans même un regard compensant tes gestes bienfaisants. Te sens-tu offusqué par une attitude de ce genre ? Ne sais-tu donc pas que ces gens se sont comportés de la sorte même avec leur Seigneur et le tien, qui les a cités en ces termes : « *Peu de Mes serviteurs sont enclins à la gratitude* » (34, 13). Si tu sauves la vie à quelqu'un, t'attends-tu qu'il t'en remercie ? C'est ton droit.

Mais, que dirais-tu de ce juge et ancien avocat, Samuel Leibowitz, qui, lui, a sauvé de la chaise électrique soixante-dix-huit personnes ? Sais-tu combien parmi elles lui en ont su gré ? Personne !

C'est là un exemple parmi tant d'autres que Dale Carnegie rapporte pour mettre en évidence le sentiment d'ingratitude faisant rage dans notre société. Jésus (عليه السلام) a guéri en une seule journée dix paralytiques, combien d'entre eux l'en ont remercié ? Un seul, les autres sont bel et bien partis sans un mot ! Charles Schwab m'a raconté qu'il a une fois tiré d'affaire un banquier qui risquait la prison pour avoir perdu dans des opérations de bourse des sommes d'argent volées à la banque. Le Banquier, en guise de remerciements, marmonna quelques mots incompréhensibles, pour se lancer, par la suite, en une attaque virulente contre la personne de son bienfaiteur. Et comme pour faire écho à ce verset coranique : « *Certes oui, l'homme est ingrat envers son Seigneur* » (100, 6), Dale Carnegie reprend : l'ingratitude est naturelle comme les mauvaises herbes. La gratitude est comme la rose. Elle a besoin, pour s'épanouir, d'être nourrie, cultivée et préservée. » Et de conclure que la nature humaine est éternellement immuable, il vaut donc mieux l'admettre telle qu'elle est, qu'elle a toujours été ! Il serait, en effet, vain de regretter que la reconnaissance fasse défaut, laissant le champ libre à l'ingratitude pour qu'elle règne en maître. Ceci étant, il est naturel que la gratitude ne soit plus considérée comme un devoir envers les autres. On serait déçu de s'attendre, dans ce climat malsain, à ce que les gens se sentent redevables vis-à-vis de leurs bienfaiteurs. »

A vrai dire, nous ne saurions souscrire aveuglément à une telle prise de position. En effet, il n'y a pas plus rébarbatif qu'une âme desséchée qui, méconnaissant la reconnaissance, se laisse engloutir par le sentiment aride de l'ingratitude. Force est donc de prévenir les gens contre une telle attitude, en leur apprenant à estimer à leur juste valeur les bienfaits qui leur sont dispensés.

L'Islam incite l'homme à ne pas passer sous silence le fait qu'il a bénéficié d'un quelconque bienfait. Il devrait, bien au contraire, louer les mérites de son bienfaiteur et le récompenser de quelque manière que ce soit. Et à défaut d'une récompense adéquate, à la mesure du don reçu, les bons propos tiendraient lieu de reconnaissance. Car, de par Ses largesses, Dieu rétribue les bienfaiteurs, de sorte que nos âmes puissent s'imprégner du sentiment serein de la gratitude, compensant ainsi ce que nos bourses n'ont pu satisfaire.

Le Messager de Dieu (ﷺ) dit : « Récompensez quiconque vous a rendu service. Si vous en êtes incapables, priez pour lui. Dieu est Reconnaissant et Il aime les reconnaissants ».[78]

Il dit également : « Quiconque reçoit un don doit, en contrepartie, s'il en est capable, payer son bienfaiteur, sinon, les compliments feraient office de reconnaissance. Par contre, ceux qui taisent leur gratitude nient les bienfaits de Dieu ».[79]

On retrouve la même vérité reprise dans d'autres *ḥadîth* :

78 At-Ṭabarânî.

79 At-Tirmidhî.

« De tous les gens, ce sont ceux qui sont les plus reconnaissants envers leurs bienfaiteurs, qui sont les plus reconnaissants envers Dieu »[80] ; « Quiconque n'éprouve pas de la gratitude à l'égard des gens, ne peut en éprouver à l'égard de Dieu» ; « Ceux qui ne remercient pas pour les grands actes de générosité, ne peuvent, a fortiori, remercier pour un humble bienfait, et tout un chacun qui ne remercie point les gens, ne peut remercier Dieu. En célébrant à haute voix les grâces de Dieu, on manifeste ainsi sa reconnaissance, mais en mettant en sourdine Ses bienfaits, on fait preuve d'infidélité envers Lui. Vivre en communauté est source de miséricorde, alors que l'isolement ne saurait générer que souffrances et tourments. »[81]

L'allusion à la communauté, dans ce contexte, est loin d'être une chose fortuite. En effet, les liens entre les membres d'une communauté sont d'autant plus indéfectibles, que la gratitude y est communément reconnue. L'ingratitude ne saurait donc générer que dispersion et émiettement. Cependant, l'Islam, tout en préconisant la reconnaissance affichée, exhorte les bienfaiteurs à agir avec désintéressement, si ce n'est pour gagner la bénédiction de Dieu. Dès lors toute action mue par quelque mauvaise intention, est, selon l'Islam, catégoriquement rejetée, et encore moins rétribuée. Par contre, ne sont agréées, et hautement célébrées que les bonnes actions inspirées par la valeur du bien en soi, où le bienfaiteur n'agit qu'en serviteur soumis aux recommandations de Dieu, ne sollicitant que Sa bénédiction et Son pardon.

---

80 Ahmad.

81 'Abd Allâh Ibn Ahmad.

En subordonnant les actes humains au sentiment de désintéressement sincère, l'Islam entend affranchir les cœurs des intérêts futiles, afin qu'ils tendent vers la perfection absolue, en cherchant à faire le bien pour lui-même, mus par de nobles desseins, qui sont l'attachement au bien en soi et le désir ardent de lui donner corps, abstraction faite de tout compliment exprimé par les autres, et de toute éventuelle notoriété.

C'est cette grandeur désintéressée qui confère aux bonnes actions leur vrai sens. En effet, elle est l'idéal suprême auquel tend toute âme noble. On rapporte qu'un homme nargua 'Abd Allâh Ibn 'Abbâs qui pour toute réponse lui dit : « tu m'insultes alors que je possède trois vertus : quand j'entends parler d'un quelconque gouverneur réputé pour sa justice, j'éprouve de l'estime envers lui, et il se peut même que je n'aie jamais recours à lui dans quelque affaire qui me concerne ; chaque fois qu'on me dit qu'il pleut sur l'une des régions musulmanes, je m'en réjouis, même si, n'ayant là-bas ni chameaux ni troupeaux, je sais que cette pluie ne me profiterait guère ; et quand je lis quelque verset coranique, je caresse l'espoir que tous les musulmans puissent en tirer ce que j'en ai appris. » Que voyons-nous ? Un homme désirant ardemment que la justice, le bien et la science soient monnaie courante, tout heureux de voir les gens en cueillir les fruits, même s'il n'en tirait aucun profit ! C'est cet attachement à la perfection absolue et au bien désintéressé que l'Islam exige de nous, chaque fois que nous dispensons quelque bienfait.

Faisons le bien par amour du bien, et pour recueillir la rétribution de Dieu. Ne comptons surtout pas sur les

éloges ou l'estime de quiconque. Soyons à l'image de ces gens vertueux que Dieu qualifie en ces termes : « *Ceux qui accomplissent le vœu pieux et redoutent un Jour dont le mal plane et nourrissent de nourriture, pour l'amour de Dieu, le pauvre, l'orphelin et le prisonnier, « rien d'autre, c'est pour le visage de Dieu que nous vous nourrissons : nous ne voulons de vous ni récompense, ni gratitude* ». » (76, 8-9).

Est-ce un rude labeur que d'œuvrer pour la seule raison de mériter la rétribution divine ? Il est malheureux de constater que la plupart des gens sont mus, dans leurs entreprises, par quelque profit ! Rares sont ceux, en revanche, dont les actes sont détachés de tout intérêt éventuel, qui agissent avec désintéressement total. Écoutons, à titre d'exemple, ce poète[82] :

Quand j'ai vu nos femmes,
Perdues au milieu d'une terre aride
Jonchée de pierrailles,
Et Lamîs qui, au milieu d'elles,
Se détachait, telle la pleine lune !
Avec toutes ses beautés dévoilées,
Face à ce danger imminent !
Je ne vis d'autre issue
Que de combattre
Le chef lui-même !

Pourquoi une telle démonstration de bravoure ?

Pour s'attirer les bonnes grâces de Lamîs, la belle, et de ses semblables ! Ce poète ne fait pas exception à cette

82 Il s'agit de 'Amr Ibn Ma'd Yakrib (mort en l'an 21 de l'hégire).

nature commune à beaucoup de mortels !

Un autre poète reconnaît avoir sauvé la vie à un homme qu'il ne tenait cependant pas en estime. Il a été tenté de l'abandonner à son sort tragique, mais il s'est ravisé, craignant que les gens ne disent du mal de lui :

J'ai pensé aux reproches
Dont je pâtirai un jour
De mes compagnons,
Qui sans doute finiront
Par m'imputer le tort.

Or, s'écarter du mal par crainte d'éventuels blâmes ne participe nullement du bien en soi, en témoignent ces moments de solitude, où l'homme est livré à lui-même, seul face à sa conscience. Que ne ferait-il pas alors, personne n'étant là pour lui reprocher ses actes ?

Ceux qui font la course aux éloges, visant l'effet ne se soucieront alors point de perpétrer les grands péchés. Aussi l'Islam met-il l'accent sur les intentions présidant aux actes, sur la sincérité en vertu de laquelle toute action devrait viser exclusivement la bénédiction divine. On trouve dans le *ḥadîth* la confirmation de cette vision désintéressée : « Dieu, le Très-Haut dit : « Je suis le meilleur associé qui soit, quiconque choisit de s'adjoindre un autre associé, en fait mon associé. Ô gens, faites que vos actes soient désintéressés, car Dieu n'admet que ceux qui Lui sont exclusivement voués ; ne dites pas que tel ou tel acte est dédié à la fois à Dieu et à vos parents, il est à vos parents, Dieu ne l'admettrait pas ; ne dites pas que tel ou tel acte est effectué et pour l'amour de Dieu et pour l'amour de telle personne. Il profite à cette

personne certes, mais Dieu ne saurait l'accepter ».[83]

Ce sont là des propos on ne peut plus judicieux. En effet, en prétendant agir à la fois pour l'amour de Dieu et pour faire plaisir à quelqu'un, il est fort probable que vous ne cherchiez qu'à vous attirer les bonnes grâces de cette personne. Que reste-il donc dans ce cas à Dieu ? Rien ! Et même s'il Lui restait quelques bribes, Il rejetterait ce don, car Il ne donne Sa bénédiction qu'aux bienfaits désintéressés entrepris pour Son amour. Partant, par nos actes et sentiments, nous devons tendre vers Dieu, faisant fi des éloges, de l'admiration, de la notoriété, de la parade et de la gratitude. L'expérience des hommes me pousse à dire qu'il faudrait œuvrer pour l'amour de Dieu, pour mériter Sa rétribution, sans s'attendre aux remerciements des autres. Bien au contraire, il ne faudrait pas s'étonner si d'aucuns ayant bénéficié de nos bienfaits se mettent à nous fuir, font montre d'hostilité envers nous et cherchent à nous nuire. Écoutons ce poème qui s'applique parfaitement à cette catégorie de gens :

S'ils entendent parler
D'une tare qui m'est imputée,
Rayonnants et ravis
Ils s'empressent de la colporter.
Ils taisent en revanche,
A dessein mes avantages,
Arrogants envers moi,
Mesquins devant leurs ennemis,
Quels défauts ! Quelle infamie !

83 Al-Bayhaqî.

J'ai même l'impression que cette hostilité irréductible a toujours existé, qu'elle ne cessera jamais d'exister, entre les gens de mérite et les ignobles ; les gens de talent et les médiocres ; les bienfaiteurs et ceux qui n'ont à leur actif aucun acte charitable, et enfin entre nos obligés et ceux qui refusent d'admettre le fait que nous soyons aussi bien placés pour leur dispenser, à flots, nos bienfaits.

Le seul crime que nous ayons commis, celui-là même qui a semé la rancune dans leurs cœurs, est de leur avoir prêté assistance quand ils en avaient besoin, et de ne pas avoir, puisque nous en étions capables, lésiné sur les moyens de le faire.

Et de même que le seul crime que l'un des deux fils d'Adam, le bon, eût perpétré, réside dans le fait que Dieu bénît ses actions et rejetât celles de son frère, celui de Abû Bakr serait d'avoir pris en charge son parent Mistah, pour être récompensé par la suite de la meilleure façon qui soit : dès que les mauvaises langues avaient commencé à médire de 'Â'isha, il s'est bientôt joint à elles, au lieu de défendre l'honneur de son parent et bienfaiteur.

Il est une catégorie de gens qui sont ingrats par nature. Comment les guérir de ce mal incurable ? Je ne sais si la plupart des humains en sont atteints ? Ou bien il ne s'agit que d'une minorité qui, pourtant, réussit à envenimer la vie des autres, tels les petits grains de sel qui ont raison de la douceur aquatique !

En tout état de cause, de tous les temps l'homme ne cesse de se plaindre de ce mal. En effet, déjà du temps de la deuxième génération de l'Islam, Mâlik Ibn Anas déplorait

que l'ingratitude fît rage autour de lui. At-Tughrâ'î[84] exprimera, des centaines d'années après, la même désillusion :

Elle a tari, la fidélité,
Ou est-ce la perfidie
Qui déborde ?!
Et entre le dire et le faire,
Se creuse un écart
Plutôt un abîme
Immense, ahurissant !

Pour ma part, quand je regarde à droite et à gauche, méditant sur la récompense que j'ai reçue des gens, un sentiment d'amertume me submerge.

Le thème de l'Islam a constitué, dix-huit ans durant, l'axe pivot de mes écrits et discours. C'est là un fait que le groupe dont je faisais partie connaît parfaitement. Mes discours n'étaient point verbiage creux, ni mes écrits délire effréné. Tant s'en faut ! Je laissais, au contraire, libre cours à un sentiment de sincérité inébranlable, et à une pensée résolument en quête de la vérité, et prête à la proclamer haut et fort.

De par un style foncièrement authentique, je me suis ainsi longtemps distingué, expliquant les préceptes de l'Islam et dénonçant, en son nom, les exactions perpétrées sur les plans économique, social et politique.

Des troubles se sont déclenchés par la suite, au sein

84 Abû Ismâ'îl al-Husayn ibn 'Alî ibn Muhammad al-Isbahânî dit at-Tughrâ'î (453/513H/1061-1119), poète et très grand chimiste, né à Ispahan, nommé secrétaire officiel et ministre du sultan Mas'ûd Ibn Muhammad le seldjoukide.

dudit groupe, qui s'étaient soldés par mon éviction, acte que je considère, personnellement, dicté plutôt par des rancœurs personnelles, alors qu'il est, pour d'autres, on ne peut plus logique. Peu importe ! Tout le monde peut se tromper dans la conception de ses propres affaires ! Qui sait ? Mes adversaires avaient peut-être leurs raisons de me nuire, je veux dire, de se débarrasser de moi. Force est donc pour moi de me résigner, et de passer sur leur soi-disant trahison et injustice à mon égard. N'empêche qu'il existe bel et bien une tentative de porter atteinte à ma personne, voire de faire taire à jamais ma voix, à laquelle je dois, avec toutes mes forces, absolument faire face en mettant à nu toute l'ignominie qu'elle recèle. On essaye, en effet, de s'attaquer à mon œuvre littéraire en vue de s'en approprier les mérites, avec une effronterie sans pareil dans l'histoire des littératures et des prédications. Dussé-je pour ce faire m'attirer toute la haine du monde ! Que mes ouvrages soient spoliés pour être signés par un tiers ; qu'une horde de rancuniers se serrent les rangs pour me calomnier en me présentant comme un compilateur usurpant le travail d'autrui, ce sont là des agissements que je tiens à dénoncer haut et fort sans aucun répit indulgent :

Que d'étrangetés sans fin !
Que de remous incessants !
Mais, pourquoi ai-je cédé
A cette colère aveugle ?

Mais, pourquoi ai-je cédé à cette colère aveugle ? Finissons-en une fois pour toutes avec cette affaire ! Tournons définitivement la page ! « Que ne tires-tu enseignement de l'imam Ash-Shâfi'î, me suis-je dit. Sa renommée de savant

avéré, ne fit-elle pas le tour du monde, et pourtant il formula le souhait que sa science fût divulguée, anonyme, n'affichant aucune signature ? Supposons qu'un jour l'on oublie que je n'aie jamais existé, qu'à moi revienne le mérite de telle ou telle découverte, que je sois le plus rompu à telle ou telle science, cette omission m'affecterait d'autant moins que j'écrivais pour l'amour de Dieu. Mieux, cela m'inciterait à revoir mes intentions et à rectifier mes orientations. »

- Mais, m'a susurré cette voix intérieure, comment, après avoir ourdi de concert ton éviction, et t'avoir peint sous les couleurs d'un plagiaire, ces gens-là continuent d'écouter tes prêches et lire ton œuvre, pour s'en arroger à la fin le mérite, faisant de toi le compilateur par excellence ? »

- Tu fais plus cas des créatures que du Créateur, me suis-je reproché, en guise de conclusion. »

Enfin, je me suis résolu à tourner la page, priant Dieu pour qu'Il me pardonne, à moi et à ceux qui ont fait montre d'injustice et de dédain à mon égard.

Chapitre quinzième

Troquerais-tu tout ton avoir contre un million de dollars ?

Que de grâces à notre portée, même si nous n'en sommes pas conscients ! Est-ce peu de pouvoir quitter sa demeure, bougeant librement les deux mains, foulant la terre des deux pieds, respirant à pleins poumons l'air revigorant, scrutant l'horizon à perte de vue, s'abreuvant sur les rayons reluisants qui s'infléchissent, captant tout ce dont grouille le monde, de vie débordante et de créatures ?

Cette santé dont tu jouis en toute liberté, n'est point dédaignable ! Si tu n'as pas encore pris conscience de la santé dont tu as été comblé, de ta constitution saine et du bon fonctionnement de tes sens, il est grand temps que tu ouvres grands les yeux, pour déguster les délices de la vie qui t'es généreusement offerte et remercier Dieu – ton protecteur et bienfaiteur – pour tous ces biens qu'Il t'a prodigués.

Ne sais-tu donc pas que maintes personnes sont malheureusement dépourvues de ces grâces, et Dieu seul sait combien elles en pâtissent ?!

Paralytiques, clouées sur place, incapables de se mouvoir ; poitrinaires, sollicitant, en vain, une bouffée d'air pour insuffler la vie à leurs poumons tuberculeux, et n'exhalant

qu'un crachement de sang ; désespérées, meurtries par quelque mal incurable, qu'elles portent gravé dans leur mémoire ; mutilées, traînant, prostrées, leur invalidité ; ulcéreuses, souffrant mille morts avec toute bouchée qui déchire leurs entrailles affectées... Et d'autres cas qu'on ne saurait dénombrer !

Crois-tu que le destin, t'ayant épargné de tels maux, ne t'a pourvu, ce faisant, que d'un bien dérisoire, dont tu ne serais pas comptable devant Dieu ? Non, mille fois non ! Tant il est vrai qu'autant Dieu te gratifie de Ses biens, autant Il t'investit de responsabilités. Et c'est une erreur que de croire que ta seule fortune se réduit aux biens matériels que tu as pu accumuler. Loin s'en faut ! Ton vrai capital ce sont les capacités dont le destin t'a nanti, en l'occurrence l'intelligence, la force et la liberté. Toutes ces grâces divines, et ces authentiques éléments qui font ta fortune, la santé éclatante dont tu jouis et qui transparaît à travers tout ton être, constituent le don le plus précieux.

Il est fort étrange que la majorité des gens fassent fi de cette fortune, dont ils sont, pourtant, seuls à disposer, sans rival, ni concurrent ! Un tel dédain doit être dénoncé en tant que signe révélateur d'ingratitude. Dale Carnegie demande indigné : Serais-tu capable de vendre tes yeux au prix d'un million de dollars ? Et combien accepterais-tu contre tes pieds, tes organes de l'ouïe... contre tes enfants, ta famille ?

Un simple compte te ferait ainsi apprécier ta fortune incommensurable, qui correspond à la somme de tes capacités, que tout l'or des Rockefeller et Ford ne saurait compenser.

Malheureusement, les gens sont loin d'apprécier à sa juste valeur cette fortune ! Schopenhauer n'a-t-il pas regretté que : « nous nous soucions moins de ce que nous avons, que de ce qui nous manque ? »

« Un verre d'eau à la main, le calife abbasside, Hârûn Ar-Rashîd, raconte-t-on, demanda à Ibn As-sammâk de l'exhorter.

- Commandeur des croyants, s'exécuta-t-il, si je te privais de cette gorgée, serais-tu prêt à sacrifier ton règne pour la récupérer ?
- Oui, reconnut le calife.
- Et si je t'empêchais encore de t'en débarrasser par l'urine évacuée, serais-tu prêt à sacrifier ton règne pour te soulager ?
- Oui, convint le calife.

Et Ibn As-sammâk de prononcer ce verdict péremptoire : « Que vaut donc un règne qu'on n'hésiterait pas à sacrifier contre une gorgée d'eau ou une sécrétion urinaire ? »

Si ce prédicateur, exemples concrets à l'appui, voulait démontrer au calife que son règne, aussi grandiose fût-il, vaut moins qu'une grâce naturellement offerte à l'homme, toi et moi, nous tirons un autre enseignement de cette anecdote : Nous disposons, moi et toi, sans peine, tout naturellement, des grâces pour lesquelles les rois sont prêts à sacrifier leur règne !

Reconnaissons-nous lesdites grâces, estimons-nous-les à leur juste valeur, remercions-nous le Bienfaiteur ?

Habitués qu'ils sont à cette santé enveloppante, la

plupart des gens n'en saisissent la valeur et la grandeur, qu'une fois atteints de quelque malaise ou maladie grave. En effet, l'habitude pourrait aboutir au dédain. Or, Dieu rétribue Ses serviteurs à l'aune de toutes les grâces dont Il les a comblés, qu'ils en fassent ou non fi. L'Envoyé de Dieu (ﷺ) dit à ce propos : « Par Celui qui tient mon âme entre Ses Mains, chaque fois qu'un homme, ayant à son actif un acte vertueux, si grandiose, que même les monts ne sauraient en supporter le poids, se présente, le jour de la Résurrection, devant Dieu, une simple grâce divine risque aussitôt d'éclipser ladite bonne action, si ce n'est la clémence dont Dieu comble Ses serviteurs. »[85]

Cela dit, les gens jouissant des bienfaits divins sont censés redoubler d'efforts et s'employer encore plus à rendre grâce à Dieu, en contrepartie de tous les biens qui leur ont été prodigués.

L'Islam considère la vie elle-même comme une grâce. Aussi nous demande-t-il de remercier Dieu pour l'âme et l'affect dont Il nous a pourvus ; pour le jour et la nuit qu'il a mis à notre disposition et pour les biens épars entre ciel et terre dont Il nous a rendu maîtres. Cette vie parfaitement idéale est un hommage qui nous est spécifiquement adressé. Il nous incombe donc de le célébrer comme il se doit, en nous montrant redevables envers Dieu qui a créé la vie : « *Comment pouvez-vous renier Dieu alors que vous étiez morts et qu'Il vous a donné la vie. Ensuite Il vous fera mourir, puis Il vous ressuscitera et vous serez ramenés à Lui.* » (2, 28).

85 Al-Mundhirî.

Dieu nous a également dotés de nos cinq sens, afin que nous puissions nous accorder avec l'univers, aller à la recherche de ses richesses, et apprécier, de par nos capacités physiologiques et morales, la beauté et la force qui en émanent. Si bien que, submergés par tant de biens ambiants, tout notre corps frémit de reconnaissance envers notre Créateur et Bienfaiteur : « *Et Dieu vous a fait sortir des ventres de votre mère, sans que vous sachiez rien ; et vous a assigné ouïe, yeux et cœurs. Peut-être serez-vous reconnaissants !* » (16, 78).

Il se peut que l'homme ne soit pas conscient de toute l'étendue de ce vaste espace où il puise les biens dont il jouit, mais pour peu qu'il regarde tout près de lui, vers sa table à manger, il verra affluer, au fil des jours, des aliments des quatre coins du monde : du blé venant de la Russie, de la viande importée d'Afrique, des fruits arrivés de l'Europe, un thé sentant l'Asie, et d'autres matières provenant de l'Amérique. Que l'homme daigne s'arrêter encore un peu, pour voir comment la terre et le ciel se sont accordés à le servir et lui faciliter la vie. Il saisira alors à fond ces versets coraniques : « *Gens ! Adorez votre seigneur, qui vous a créés vous et ceux qui vous ont précédés, peut-être serez-vous pieux ! Celui-là qui vous a fait la terre comme un lit et le ciel comme un toit ; et qui du ciel a fait descendre de l'eau ; puis par elle il a fait sortir des fruits, votre portion. Ne donnez donc pas de rivaux à Dieu, alors que vous savez* » (2, 21-22).

Les tourments pesant sur notre vie tiennent, en fait, davantage de l'anarchie dans laquelle nous nous complaisons à vivre, et de nos caprices et comportements débridés, que de la vie elle-même. Imaginons, pour s'en convaincre, trois

frères qui, quoique ayant hérité d'une vaste maison susceptible d'abriter pas moins de trois cents personnes, s'en disputent cependant la propriété exclusive. Chacun d'eux se montrant prêt, pour arriver à ses fins, à chasser les deux autres, et même à leur coller une quelconque accusation les menant droit derrière les barreaux. Comment expliquer un tel affrontement fratricide ? Oserait-on prétendre que la maison n'est pas assez grande pour les accueillir tous les trois ? Ou peut-être est-ce le père qui aurait, d'une façon ou d'une autre, manqué à son devoir vis-à-vis de ses trois enfants ? La faute n'est-elle pas, plutôt, celle de ces frères associés, à ces partenaires aux prises les uns avec les autres ?

Il en est de même quant à la vie ici-bas. Notre condition ne s'est dégradée et entachée de laideur, que parce que nous nous y laissons entraîner au gré de nos folies, foulant aux pieds les lois et recommandations divines :

Par ta vie, aucun pays n'est inhospitalier envers ses propres habitants,
Ce sont les mœurs des hommes qui les poussent à rejeter leurs semblables.[86]

Il suffit, pour voir notre vie changer de fond en comble, de se guider selon les repères dont Dieu a jalonné notre existence pour nous éclairer, de prendre conscience des biens inappréciables dont Il nous a comblés. Cependant, faisant fi de la grâce de la vie et de la santé dont nous jouissons, nous sommes incapables d'en cueillir les fruits. A quoi bon regretter que les petits rêves qu'on a

86 On doit ce vers à 'Amr Ibn Al-Ahtam As-Sa'dî, poète ayant vécu une partie de sa vie dans la *jâhiliyya* et qui s'est converti jeune à l'islam, en l'an 9 de l'hégire.

tant caressés, ne se soient point réalisés, alors que, même si nous les avions atteints, nous les aurions, comme il est de notre coutume, sous-estimés ? Dale Carnegie présente à ce propos le cas d'un homme qui, en dépit de multiples déboires s'acharnant contre lui, a su tirer de la vie un enseignement fort édifiant, de telle sorte que son histoire s'est achevée avec bonheur. Écoutons cette même personne raconter sa propre aventure : « Deux ans avant le jour « J », je tenais un magasin dans la ville de Webb. Mes affaires allaient de mal en pis, ce qui accéléra fatalement ma faillite. Criblé de dettes, je dus souffrir le martyr pour rembourser mes créanciers. J'avais, une semaine avant cette rencontre qui allait bouleverser ma vie, mis fin à mes activités d'épicier. Le jour « J », l'âme vide, en proie à un désespoir aveugle, je me dirigeais vers une banque pour solliciter un prêt susceptible de couvrir mes frais de voyage, quand je l'aperçus. Mutilé des deux jambes, il voulait traverser la route. Une planche munie de petites roues lui servait de chaise roulante. A chaque main, il tenait un petit morceau de bois sur lequel il s'appuyait pour faire avancer son petit carrosse. Il s'arrêta de l'autre côté de la route tout près de moi, et s'efforça de se hisser par-dessus le trottoir. C'est alors que nos regards s'entrecroisèrent.

- Bonjour, monsieur ! me dit-il avec un sourire gracieux. Belle journée n'est-ce pas ?

Je restais interdit à regarder cet homme. Que je suis fortuné ! Je dispose de mes deux jambes, et je peux marcher ! J'avais honte de m'être lamenté de la sorte sur ma propre condition. « Si cet homme, me disais-je, peut, en dépit de

ses jambes amputées, se sentir heureux, je devrais d'autant plus exulter de bonheur que je ne souffre d'aucune invalidité. » Je pensais n'emprunter que cent dollars, j'en demandai deux cents, stimulé que j'étais par cette confiance subite qui me submergea. J'envisageais de confier au banquier que je me rendais à Kansas City pour essayer de trouver un emploi, je lui affirmai que je m'y rendais pour en trouver un ! J'ai effectivement réussi à avoir les deux, et la somme demandée et le travail ! »

Qu'elle est précieuse cette santé que nous respirons de tout notre être ! Qu'elles sont inestimables ces capacités dont Dieu nous a pourvus ! Qu'ils sont exquis, ces fruits que nous cueillons, pour peu qu'on sache en bénéficier !

L'Islam entend attirer notre attention sur la valeur inestimable des grâces ambiantes et sur la nécessité d'en tirer profit.

Voici une histoire grâce à laquelle le Prophète (ﷺ) cherche à nous initier à la grandeur des bienfaits dont la plupart jouissent sans s'en rendre compte : Jâbir rapporte : « L'Envoyé de Dieu (ﷺ) est sorti à notre rencontre pour nous dire « Avant de me quitter, l'ange Gabriel m'a dit : « Par Celui qui t'a envoyé avec la vérité, il est un serviteur de Dieu qui, vivant au sommet d'une montagne de trente lieux sur trente de superficie, et située en pleine mer, entourée de chaque côté par quatre milles lieux aquatiques, adorait Dieu cinq cents ans durant. Dieu fit jaillir pour sa boisson, au pied de la montagne, une toute petite source, dont le volume ne dépassait point le petit doigt. Et Il planta pour lui un grenadier qui produit chaque nuit une grenade. Le jour, il adorait Dieu, et le soir il descendait le mont pour

faire ses ablutions et cueillir la grenade quotidienne, avant de reprendre ses prières. Ce fidèle serviteur adressa à Dieu le vœu de mourir et ressusciter le jour de la Rétribution en prosternation, et de préserver sa dépouille des insectes et de la décomposition. Dieu répondit favorablement à sa requête. En effet, nous pouvons, dans nos diverses allers et venues, de la terre au ciel et vice versa, apercevoir cet homme prosterné tel qu'il a rendu l'âme. Et il est écrit que le jour de la Résurrection ce serviteur sera conduit devant Dieu.

- Faites entrer Mon serviteur au Paradis grâce à Ma miséricorde ! ordonnera Dieu.

- Mais, répliquera l'homme en question, ce sont mes bonnes actions qui me font mériter le Paradis !

- Faites une simple comparaison entre les grâces dont J'ai gratifié Mon serviteur et toutes ses actions vertueuses affichées. Les cinq cent années passées à adorer Dieu seront vite éclipsées par la seule grâce de la vue, et il restera redevable envers Dieu de toutes les autres grâces dont son corps est le réceptacle.

- Mettez-le en Enfer ! ordonnera alors Dieu.

Aussitôt dit, aussitôt fait !

- Mon Seigneur, suppliera cet homme, fais-moi entrer au Paradis grâce à Ta miséricorde.

- Ramenez-le, ordonnera Dieu.

- Ô, serviteur ! Qui t'a créé du néant ?

- Toi, Seigneur !

- Qui t'a donné la force de M'adorer cinq cents ans durant ?

- Toi, Seigneur !

- Qui t'a fait habiter un mont en plein mer et fait jaillir

pour ton breuvage l'eau douce du cœur même de l'eau salée, et pour ta nourriture, t'a fourni chaque nuit une grenade, alors qu'elle ne pousse qu'une fois par an ?

- Toi, Seigneur !

- Tout cela grâce à Ma miséricorde. Et c'est grâce à elle que Je te fais entrer au Paradis. Qu'il y soit introduit ! Ô Mon serviteur, quel bon serviteur tu as été !

C'est ainsi que cet homme a pu jouir du Paradis. Et l'ange Gabriel de conclure : « ô Muhammad ! Tout procède de la miséricorde de Dieu ».[87]

Il y a dans ce *hadîth* une exaltation des grâces dont la plupart des gens ont la bonne fortune de disposer, il n'y a pas lieu d'y déceler une quelconque atteinte à la notion de justice, ou une remise en cause des critères sur lesquels s'effectue la Rétribution dans l'au-delà.

Certains esprits tordus interprètent à leur guise l'expression « tout dépend de la miséricorde de Dieu », qui clôt ce *hadîth*, pour faire croire que le Jugement dernier n'est qu'un acte aléatoire, et, partant, que ce ne sont point les actions des hommes qui les font mériter le Paradis ou le feu de l'Enfer, mais c'est Dieu, Lui seul, qui dispose à Son gré du sort ultime des hommes.

Ainsi, certains privilégiés, bien qu'ayant, de leur vécu, désobéi aux ordres divins, couleront-ils des jours heureux dans l'Eden, alors que d'autres, les infortunés, seront livrés aux flammes de l'enfer, en dépit de leur fidélité avérée à Dieu !

87 Al-Mundhirî.

Répandues parmi les générations au cours de plusieurs siècles, de telles balivernes égarèrent leur esprit, les découragèrent d'entreprendre quoi que ce soit et finirent par les éloigner encore plus de Dieu et de Sa religion.

Comment peut-on croire qu'un homme puisse aller au Paradis sans que ses actions ne le fassent mériter cette fortune, Dieu ne dit-il pas : « *Pour eux une demeure de paix auprès de leur Seigneur. Et Il est leur protecteur compte tenu de leurs actions passées.* » (6, 127) ; « *Voilà le Paradis que Nous ferons hériter celui de Nos serviteurs qui reste pieux.* » (19, 63) ; « *Et voilà le Paradis qu'on vous fait hériter pour ce que vous œuvriez.* » (43, 72).

On ne peut gagner la miséricorde et la bénédiction de Dieu par la désobéissance ; ce sont, au contraire, les bonnes actions qui nous en rapprochent, or la prise de conscience quant à la grandeur des grâces que Dieu nous a prodiguées à flots vient à la tête de ces bonnes actions. Car, si Dieu nous demandait un jour de Lui rendre des comptes sur ces grâces pour L'en payer de retour, nous en serions littéralement incapables.

Chapitre seizième

Tu es unique

Je l'admirais, ses propos et ses recommandations me fascinaient ! Je lui enviais la magie du verbe et l'influence qu'il exerçait sur les autres. Pourtant, je n'ai jamais cherché à lui emboîter le pas, et même si je l'eusse voulu, ma nature eût toujours pris le dessus.

Mes traits psychologiques me servent de rails, si bien que dès que je m'en écarte, aussitôt je me ravise.

Nombre de mes amis cherchaient à s'attirer les bonnes grâces de cet homme en le contrefaisant dans ses moindres actes, dont cette habitude que deux décennies dans l'enseignement lui avaient inculquée, celle de répéter sans cesse à ses élèves du primaire l'expression « c'est vrai » et de leur tapoter le bras comme signe d'affection. Chose étrange, ses émules, dans leur engouement à se tailler une place de leader, ressassaient la même expression et répétaient le même geste, n'hésitant pas à apprendre par cœur ses discours et ses articles.

Ce vulgaire anéantissement de soi ne me disait rien de bon, et m'a même paru lourd de conséquences aussi bien pour notre professeur que pour ses imitateurs. Car, comment, dans un tel climat d'affectation, aussi réussie soit-elle, les valeurs de la sincérité, du dévouement, de la

création, de la critique mutuelle, et de la vérité peuvent-elles avoir le dessus ?

Pourquoi les hommes ne donnent-ils pas libre cours à leur personnalité pour qu'elle se développe au gré de la nature première créée par Dieu, telles les plantes poussant selon les lois naturelles, les sapins ne se muant jamais en vignes, ni les fruits contrefaisant la saveur et la couleur des autres espèces.

Il est facile pour l'imitateur de s'effacer devant ses modèles, mais au prix de sa personnalité propre ! Formulent-ils un avis, qu'il s'empresse aussitôt d'y adhérer. Demandent-ils conseil, qu'il modèle, à dessein, son point de vue sur leurs attentes.

J'ai fait un jour remarquer à certains de ces émules que les Compagnons du Prophète (ﷺ) n'adoptaient pas une telle attitude effacée à son égard, pour modèle suprême des créatures qu'il soit.

En effet, quand le Prophète (ﷺ) consulta ses Compagnons à propos des prisonniers de la bataille de Badr, tout un chacun exprima librement son point de vue, selon ses propres convictions. Abû Bakr, magnanime qu'il était, penchait pour le pardon. En revanche, 'Umar, fidèle à sa réputation d'homme intransigeant, optait pour la sévérité. Et le Prophète (ﷺ) de commenter la position de ses deux Compagnons, en comparant le premier au Prophète Abraham (عليه السلام) qui dit aux gens de son peuple :

« *Quiconque me suit, donc, alors il est des miens. Quant à celui qui me désobéit... Tu es Pardonneur, vraiment miséricordieux !* » (14, 36), et le Second au Prophète Noé (عليه السلام) qui

supplia Dieu en ces termes : « *Seigneur ! Ne laisse sur terre pas un habitant d'entre les mécréants ! Si tu en laisses, oui, ils égareront Tes serviteurs, et n'engendreront que du libertin, du trop ingrat.* » (71, 26-27).

Il est évident que les deux Compagnons du Prophète (ﷺ) se souciaient en premier lieu d'établir la justice, en ne s'en remettant qu'à leur jugement personnel et à leur propre manière d'aborder les diverses questions.

L'Islam, c'est cette attitude autant désintéressée que libre de toute hypocrisie obséquieuse. Il est en effet la nature première dont Dieu a initialement pourvu les gens. Et ce sont ces mœurs intègres et cette moralité noble et pure qui ont su attirer autour du Prophète (ﷺ) des personnes parmi lesquelles s'est même trouvé quelqu'un pour oser demander au Prophète (ﷺ) de changer, pour des raisons stratégiques, de position sur le champ de bataille. S'étant rendu compte du bien-fondé d'un tel conseil, le Prophète (ﷺ) n'a point hésité à procéder audit changement. Que nos leaders et nos présidents ne tirent-ils enseignement d'une telle réalité ? Tant s'en faut ! Autant ils privilégient ceux qui s'effacent devant eux, pour insuffisants voire incompétents qu'ils soient, autant ils relèguent à l'ombre ceux qui vont au bout de leur pensée, même si leurs exploits et nobles missions, dont ils s'acquittent avec bonheur, les placent aux premiers rangs. Et c'est là où le bât blesse !

Staline a congédié un haut fonctionnaire, pour la seule raison que, chaque fois qu'il lui demandait son avis sur quelque affaire, cet homme cherchait à rentrer dans ses bonnes grâces, au lieu de lui porter conseil.

Comment peut-on se fier à un fonctionnaire de cette trempe ?

Mais si, en Russie, une telle personne a été irrévocablement congédiée, il eût coulé jusqu'à sa mort des jours heureux dans un pays d'Orient !

La singerie, l'effacement de soi et l'imitation des gens de mérite sont autant de défauts particulièrement blâmables en matière religieuse où la probité et la droiture sont les deux conditions *sine qua non* de la piété. Toute simulation ne fait donc que précipiter l'homme dans la déchéance !

J'ai eu, il y a quelques années, l'occasion d'entendre à la faculté de Droit, un jeune homme – qui devait par la suite travailler dans le journalisme – prononcer un discours devant une assistance nombreuse, sur quelque chose comme l'unité de l'existence (*waḥdat al-wujûd*) ou l'anéantissement en Dieu, ou sur je ne sais plus quoi parmi ces sujets délicats à propos desquels les soufis n'ont pu, en dépit d'innombrables essais composés et de rudes expériences endurées, mettre au point une conception compatible avec les préceptes de l'Islam.

Pour décrire son état, ce jeune orateur a repris à son compte un vers d'un poète soufi, où il s'adresse à Dieu en ces termes :

« *Si ma pensée effleurait un autre que Toi,*
C'est que j'aurais sombré dans l'apostasie ! »

C'est là un jugement qui manque d'à propos, et que, même émanant de grands maîtres en matière de prédication, d'adoration pieuse et d'endurance, nous ne saurons

admettre qu'avec réticence.

Comment l'admettre donc de la bouche d'un jeune homme qui n'a pas éprouvé de telles tribulations ? Loin s'en faut !

Je me revois en classe, quand j'avais à apprendre avec les autres élèves, des extraits de chefs d'œuvre en poésie et en prose, pour les réciter par la suite à haute voix. Un de mes camarades, réputé par sa belle diction, a pu apprendre par cœur le fameux discours de Târiq Ibn Ziyâd, où il exhortait ses soldats à attaquer les visigoths. A l'entendre, nous avions l'impression que les navires en flamme étaient effectivement derrière nous, que l'armée espagnole nous faisait face, et que le champ de bataille s'était déplacé en plein cœur de notre école.

Et si cet élève s'était pris pour Târiq Ibn Ziyâd lui-même ?

Les pires mascarades qu'on puisse imaginer sont celles dont le théâtre est la religion elle-même. En témoignent ces jeunes hommes qui, bien qu'ayant encore besoin de franchir de multiples étapes d'initiation et de purification, s'arrogent le droit de s'identifier à l'image de grandeur que recèle ce vers grandiose déjà cité du poète soufi Ibn Al-Fârid[88] :

« *Si ma pensée effleurait un autre que Toi,*
C'est que j'aurais sombré dans l'apostasie ! »

A force d'imiter les gens de mérite, ces prétentieux

88 'Umar Ibn al-Fârid ou Ibn al-Fârid (576/632-1181/1235) est un des plus grands poètes mystiques du soufisme au XIIème siècle. Sa poésie, entièrement d'inspiration soufie, exprime l'amour de Dieu.

finissent par se croire à leur hauteur. Pire. Des ignorants manquant de perspicacité commettent la même méprise en prenant leurs allégations pour argent comptant. Or, l'affectation, les comportements contre nature embrouillent la vie en y semant la confusion.

Tout le monde connaît d'ailleurs l'histoire de ce corbeau qui, voulant se démarquer des oiseaux et emprunter la marche de la colombe, n'a pu exaucer son désir, ni revenir à son état initial d'oiseau volatile.

En effet, quoi qu'il entreprenne, l'homme trouverait toutes les peines du monde à prendre la personnalité d'un d'autre ! Dale Carnegie raconte, à ce propos, qu'il a un jour demandé au chef du personnel de la Société Soconi Facom quelle est la plus grave erreur que commettent d'habitude ceux qui se présentent à cette société pour solliciter du travail. « Leur grande erreur, a-t-il répondu, c'est leur manque de spontanéité. En effet, au lieu de révéler ouvertement leurs points de vue, ils essaient de choisir les réponses auxquelles, leur semble-t-il, s'attend leur interlocuteur.

Un tel stratagème ne leur réussit que rarement, les gens étant capables de débusquer ceux qui donnent une image erronée d'eux-mêmes, comme ils reconnaîtraient la fausse monnaie.

Pour sa part, le psychologue William James constate que « comparés à notre potentiel, nous ne sommes qu'à demi éveillés. Car, nous ne tirons profit que d'une infime partie de nos ressources physiques et mentales. L'être humain vit en deçà de ses capacités. Il possède des trésors de talents qu'il n'exploite pas. »

Et Carnegie de faire remarquer : « Tu es une personne unique au monde. Depuis sa création, la terre n'a jamais accueilli quelqu'un qui te ressemble parfaitement, ni elle n'accueillera, dans les temps à venir, une personne exactement comme toi ! Ta génétique est une combinaison de vingt-quatre chromosomes fournis d'une manière paritaire par tes deux parents. Et ce sont ces mêmes chromosomes qui t'ont conféré tes caractères distinctifs. »

Dans son ouvrage intitulé « Toi et la Génétique », Amran Shinfield souligne que « tout chromosome renferme des centaines de gènes, dont un seul peut radicalement changer la vie d'un homme. En effet, la rigueur avec laquelle nous sommes conçus, suscite à la fois crainte et admiration. Mieux, même après la copulation, la probabilité que ce soit toi et non un autre qui naisse, est de 1 sur 300 milliards. Autrement dit, si tu avais eu 300 milliards de frères et sœurs, ils auraient été foncièrement différents de toi. » Et d'ajouter : tu es unique au monde, Tu dois t'en réjouir ! Cherche plutôt à multiplier les dons et les caractères dont la nature t'a initialement pourvu. »

Pour Emerson : « il y aura un temps où tout un chacun se rendra compte que l'envie résulte de l'ignorance et que la singerie est un anéantissement de soi. Force est donc pour l'homme de s'accommoder de sa nature, telle que Dieu l'a voulue. Il devrait en outre savoir que la terre qui lui assure sa nourriture, pour débordante de richesses qu'elle soit, ne lui céderait rien, s'il n'en prenait pas soin. Tout comme la force que Dieu lui a insufflée, unique et impénétrable, elle ne saurait être percée à jour si elle n'est pas éprouvée par l'expérience. »

S'inspirant de ces fondements scientifiques, que nous venons de citer et expliquer, la revue *Minbar al-Islâm* (Tribune de l'Islam), commente ce verset coranique : « *Il y a pour chacun une direction vers quoi tourner son visage. Concourez donc aux œuvres bonnes. Où que vous soyez, Dieu vous rassemblera tous. Dieu est capable de tout, vraiment !* » (2, 148). Il serait utile de rapporter ici l'explication que la revue a fournie de ce verset, car elle résume, à notre sens, parfaitement et sans maniérisme, les propos de Dale Carnegie, en même temps qu'elle s'en inspire. En voici le texte : Ce verset fut révélé dans un contexte bien précis, celui des paroles mentionnant le changement de la direction canonique de la prière, la *Qibla*, de Jérusalem à la Ka'ba. Force était donc pour les exégètes de prendre note du lien existant entre ce verset et le thème de la *Qibla*, afin de dégager les différents recoupements entre ces paroles et ledit verset. Écoutons-les :

- Direction désigne dans ce contexte la *Qibla*. Partant, tous ceux qui professent quelque confession ou doctrine ont leur propre *Qibla* vers laquelle ils se tournent pour prier, qu'ils soient polythéistes ou gens du Livre ;

- Ce verset s'adresse exclusivement à ces derniers (chrétiens, musulmans et juifs), qui ont respectivement leur propre *Qibla* ;

- Il est destiné aux seuls musulmans qui, selon le lieu de leur résidence (nord, sud, ouest ou est), s'orientent, pour prier, vers la partie respective de la Ka'ba.

La différence des caractères psychologiques

Ce verset est susceptible d'une autre explication : tout

un chacun adhère à une doctrine compatible avec son caractère et ses penchants naturels. Par « doctrine » on ne devrait pas entendre le sens strict du mot, en vertu duquel chaque personne s'attache à des principes bien déterminés en matière politique, économique, philosophique ou autre, mais il est plutôt question ici de ce vaste cercle englobant toutes les catégories de gens, qu'elles souscrivent ou non à une doctrine spécifique.

Physiquement et psychologiquement, les gens sont loin d'être des sosies parfaitement semblables les uns aux autres. En effet, ils se différencient entre eux de par leur apparence extérieure (taille, force, santé), et les traits du visage (nez, bouche, front..). C'est dire combien leurs corps ne se ressemblent en rien.

Qui plus est, cette différence est inscrite dans les infimes parties de leur organisme, dans les empreintes digitales foncièrement dissemblables d'une personne à l'autre. A cette différence physique inimitable et étonnante, révélatrice de la Puissance incommensurable du Créateur, correspond une autre dissemblance, celle de la psychologie, du caractère, de la pensée, des instincts et de l'affect. Tout un chacun jouit donc d'une constitution physique et d'une entité psychologique propres à lui.

La différence des penchants

On le sait, la constitution physique n'est que le récipient ou l'enveloppe recelant les caractéristiques morales, et ce sont les facteurs internes (tempérament, instincts, affect, pensée...) qui président au corps et règlent ses différents mouvements, en lui dictant sa ligne de conduite. Il est en

effet le canal grâce auquel toute cette vie intérieure s'exprime. Ainsi, toutes les activités du corps, tant simples que complexes (énonciation verbale tant orale qu'écrite, ou sémiologique, marche, opérations commerciales, communication, entre autres), ne font que répondre à des stimulus internes. Partant, la vraie nature de l'homme ne réside point dans son corps, somme toute assujetti aux directives internes, mais dans son tempérament englobant dans un tout cohérent ou une entité psychologique, le caractère, les instincts et l'affect qui, ensemble, lui confèrent sa personnalité propre différente de toute autre personnalité.

Notre comportement n'étant que le lot qui nous échoit de notre caractère, de nos penchants, de nos instincts et de notre mentalité, il s'ensuit que tout un chacun se démarque des autres de par sa propre fortune et ses orientations dans la vie.

Ce sont là les significations possibles, parmi tant d'autres, auxquelles se prête ce verset coranique où il est dit qu'il y a « *pour chacun une direction vers quoi tourner son visage* », c'est-à-dire, comme l'a bien signalé l'imam Al-Qurṭubî dans son ouvrage d'exégèse coranique, *Al-Jâmi' fî Aḥkâm al-Qur'ân* (Traité exhaustif des lois coraniques), tout un chacun dispose de sa propre orientation, son propre itinéraire.

Le respect de la spécificité de l'homme

Cette expression coranique montre, d'autre part, que Dieu, le Très-Haut, ne cherche pas seulement à constater un fait, mais aussi et surtout à stipuler le caractère permanent et impératif d'une loi nécessaire pour le bien de l'indi-

vidu et de la société :

1- Chaque personne jouit d'une personnalité propre. Et il lui incombe de choisir : emprunter la voie que Dieu a tracée pour elle, en tant qu'entité indépendante, en préservant jalousement son indépendance tout en la consolidant, pour vivre librement loin de tout assujettissement, à l'écoute de son propre tempérament ; ou bien enfreindre les lois divines et altérer sa nature en cherchant à tout prix à s'attirer les bonnes grâces de ses supérieurs et des grandes personnalités, et en forçant son apparence pour contrefaire les gens de réputation. Or, corrompre la création de Dieu demeure le souci majeur du Satan depuis qu'il a juré devant Dieu, le Très-Haut : « *Très certainement je leur commanderai, et très certainement ils altéreront la création de Dieu.* » (4, 119).

2- Dieu veut ainsi reconnaître à toute personne le droit d'emprunter délibérément une voie qu'elle considère à même d'assurer son bien et celui de sa collectivité, c'est-à-dire le droit de vivre librement au sein d'une société saine et coopérative. L'orientation choisie devrait évidemment émaner du cœur et de la conscience. En effet, Dieu dit : « *vers quoi tourner son visage* », pour signifier que tout un chacun suit à bon escient une ligne de conduite, mûrement réfléchie. Toute contrainte imposée contre nature forcerait l'homme à agir à son corps défendant et embrouillerait le bon fonctionnement de ses divers facteurs psychologiques. Ce serait là encore une tentative d'altérer la création de Dieu.

3- Dieu cherche également à asseoir la liberté d'opinion en tant que droit inaliénable. En effet, tout un chacun

conçoit la vie sous un angle donné, sans que personne n'ait la possibilité de prévoir si la justice et le bien l'attendront au bout du chemin. Que de sagesses enfouies, révélées pourtant à des personnes inconnues, que d'illustres doctes n'ont pu saisir, à partir de l'optique où ils se sont placés. Partant, plus nous envisageons la vie sous ses divers angles, plus nos chances d'opter pour la bonne voie augmentent. Peut-être s'agit-il là d'un processus mental entamé de concert, capable de ranimer au profit de l'individu et de la collectivité tous les biens moraux et matériels que renferme l'univers. Aussi Dieu nous a-t-Il créés avec cette disparité de pensée, et cette optique particulière à partir de laquelle chacun de nous conçoit la vie. Cependant, jouir de la liberté de pensée ne signifie nullement être libre de mettre ou non en œuvre ses facultés mentales. Tant s'en faut ! Il nous incombe de traduire en acte toutes les capacités dont Dieu nous a pourvus. Ce sera là notre façon de Lui exprimer notre gratitude. Toute abdication, tout renoncement seront perçus comme un signe d'ingratitude et de reniement de Ses grâces. Outre qu'une telle attitude résignée est porteuse de frustrations et de malheur.

Car, que vaut l'homme si sa raison est vouée à l'inertie ? Et que vaut une nation si des millions et des millions de ses membres ne se soucient point de mesurer les faits à l'aune de la raison afin d'y prospecter toutes les potentialités du bien.

A toi d'imaginer toutes les occasions que cette nation manquerait et tous les préjudices qu'elle aurait à subir, si on mettait un terme à la recherche de la justice et du bien. En définitive, la liberté d'opinion est certes un droit natu-

rel, mais qui prend le statut d'une obligation, d'un message à communiquer.

Qui plus est, la liberté de pensée, le plus sûr garant de la justice, prémunit contre les abus des gouvernants. En effet, les tyrans n'exercent leur mainmise que sur les esprits croupissant dans la banalité, l'oisiveté et l'idiotie. Ils osent même s'arroger le droit de contraindre les libres penseurs à s'aligner, à leur corps défendant, sur leurs positions. Longtemps avant nous, le Pharaon d'Egypte prit conscience de cette réalité, si bien qu'il décida d'interdire la liberté de pensée : « *Je ne vous fais voir que ce que je vois. Je ne vous guide cependant qu'au sentier de droiture.* » (40, 29). Pharaon traduisait en ces termes sa volonté d'empêcher toute opinion libre, de sorte qu'il ne soit plus permis à personne d'embrasser un point de vue autre que le sien. Il est évident que cet acte participe d'une machination satanique visant à corrompre les talents et à altérer la création de Dieu.

Le risque de dérapages et de discorde

Qu'adviendrait-il, si chacun était libre de sa pensée, de ses penchants, de sa personnalité et de son orientation dans la vie ? Cette liberté ne dégénérerait-elle pas en confusion, discorde et hostilités ? Ne serait-elle pas source de sordidité, de caprices et d'infatuation érigées en lois absolues ?

Si la nature de l'homme ne s'était développée qu'à partir du bien pur, qui n'est entaché d'aucune prédisposition au mal, aucun dérapage ne serait à craindre. Mais puisque l'homme réunit en sa nature des éléments contradictoires, vilenie terrestre et secret divin transcendantal, la liberté inconditionnelle ouvrirait tout grande la porte devant les

forces du mal. Les esprits médiocres, et les débauchés y trouveraient leur compte. L'entraide en pâtirait, et les ignominies se propageraient. Aussi, serait-il difficile de mettre au point, pour la nation, un projet unanimement approuvé, à même de préserver son unité et ses intérêts.

Garantir le bien-être et l'unité

Dans un esprit d'anticipation, le verset coranique suivant énonce les conditions *sine qua non* censées prémunir contre le mal éventuel lié à ces principes, et garantir en même temps le bien susceptible d'en découler : « *Concourez donc aux œuvres bonnes. Où que vous soyez, Dieu vous rassemblera tous. Dieu est capable de tout, vraiment !* » (2, 148).

Puisque toute personne opte pour une orientation propre, il devrait y avoir une quelconque visée guidant ses pas, présidant à sa démarche. On ne saurait imaginer quelqu'un errer sans but. Seuls les lunatiques et les idiots se laissent entraîner au gré de leur humeur dérangée !

Notre nature première, aussi bien que les philosophies dignes de ce nom, les religions, nous enseignent que le bien est incontestablement la seule fin à poursuivre. Le Très-Haut ne nous enjoint-Il pas de concourir aux œuvres bonnes (2, 148), c'est-à-dire, d'ériger le bien en fin ultime de toutes nos actions ?

Qui dit objectifs nettement tracés, dit unité de la nation. Et si c'est le bien qui guide nos pas, le bien-être sera indubitablement au rendez-vous !

Chapitre dix-septième

Faire du citron aigre un breuvage exquis

La patience, telle que définie par nos savants, est la résignation devant les désagréments. Certes, c'est là une bonne définition, pour peu que l'on comprenne par-là le fait de faire face, avec fermeté et pondération, aux épreuves et aux tribulations fâcheuses. Mais si l'on entend par abstinence résignée le sentiment persistant que la réalité est amère, maléfique et nocive, on finirait par céder à un sentiment odieux de détresse et d'apathie.

Il se peut même que, tiraillée entre les déboires essuyés et les espoirs caressés, la patience ne puisse plus tenir, comme c'est le cas pour ce poète :

Dans ma solitude, je m'adresse ce reproche :
Malheur à toi, que signifient tant d'endurance et de patience ?

C'est là l'aboutissement fatal d'un sentiment de douleur crue, où l'on se démène sans issue, sans une lueur perceptible au bout du chemin, sans consolation aucune !

L'Islam cherche à muer notre patience en satisfaction ; mais seulement là où cela ne tire pas à conséquence. Car, on ne peut tirer plaisir d'un tel déplacement par le biais de la contrainte, de l'obligation coercitive. Bien au contraire,

ce passage de la patience vers la satisfaction requiert tact et délicatesse, voire une sorte d'auto-séduction. Sinon, à quoi bon afficher la satisfaction, alors que la répulsion et l'ennui nous consument de l'intérieur ?

L'Islam nous demande tout d'abord de nuancer nos sentiments vis-à-vis des événements qui nous affectent.

Qui sait ? A quelque chose malheur est bon ! Toutes les difficultés endurées sont peut-être une porte donnant sur un bien inconnu. Pour peu que l'on sache les affronter, on saurait les surmonter vers des lendemains qui chantent : « *Il se peut que vous ayez de l'aversion pour une chose qui cependant vous est un bien. Et il se peut que vous aimiez une chose qui cependant vous est mauvaise. Et Dieu sait et vous ne savez pas.* » (2, 216).

La majorité d'entre nous ne cesse de se plaindre de ses conditions de vie, aggravant par-là encore plus sa misère et sa peine, alors que les souffrances sont le terroir où se cultive la personnalité au vrai sens du mot.

Le génie des hommes illustres ne se révèle que dans la difficulté et l'effort.

Dale Carnegie constate à ce propos que « plus on examine de près l'œuvre grandiose élaborée par certains virtuoses, plus on est convaincu que leurs exploits ne sont motivés que par le sentiment d'infériorité. En effet, il est fort probable que Milton[89] n'eût pas rédigé sa belle poésie,

89 John Milton (1608-1674) est considéré comme l'un des géants de la poésie anglaise. Il est célèbre pour être, en particulier, l'auteur de plusieurs poèmes épiques dont Le Paradis perdu.

s'il n'eût pas été aveugle, de même que Beethoven n'aurait pas composé sa musique sublime s'il n'avait pas été sourd. »

Ces handicapés ne se sont pas répandus en lamentations, ni ne se sont complus à s'apitoyer sur leur sort. Tant s'en faut ! Ils se sont résignés, mais pour permettre à leur talent de muer leur handicap en motivation, et les épines entravant leur marche en fleurs écloses. C'est sur ces assises que la grandeur, selon Carnegie, prend appui, ou si l'on veut, que le citron amer se mue en breuvage juteux. On retrouve la même idée chez Emerson dans son ouvrage "La Capacité de Faire" : « D'où tirons-nous l'idée que la vie paisible sans troubles ni tracas est source de bonheur. Bien au contraire, ceux qui se complaisent à s'apitoyer sur leur sort continueront toujours à le faire, fussent-ils entourés de toute l'opulence du monde ! En effet, l'Histoire montre que l'on peut retrouver la grandeur et le bonheur dans tous les milieux, qu'ils soient sains ou infects, ou même dans certains milieux où les deux valeurs s'entremêlent ! »

Dans tous ces milieux sont nés des gens qui ne tournent pas le dos à la responsabilité. Il n'est pas, au demeurant, donné à tout le monde de transformer le mauvais lot dévolu par le sort, en une heureuse fortune profitable. En effet, parce que le bonheur manque à leur vie, ou pour parler plus exactement, ne répond pas à leurs attentes, les grognons et les pleurnicheurs sont d'autant plus incapables de semer le bonheur dans leur vie. Par contre, les gens de volonté, refusant que la vie les emprisonne dans quelque espace étriqué, vont de l'avant en créant des horizons à explorer infinis. De même que le corps sécrète des substances données, afin de lutter contre les microbes, ces gens-là élaborent des

concepts spécifiques qui font corps avec les divers revers et situations, pour conférer à la vie une teneur et une forme nouvelles.

Ecoutons Ibn Taymiya exprimer son dédain vis-à-vis de ses détracteurs : « Mon emprisonnement est solitude et méditation ; mon exil, voyages ; et ma mise à mort, martyre ! »

Est-t-il cruauté, que les dictateurs peuvent concevoir, plus terrible que ces malheurs ? Mais ces atrocités deviennent chez une si grande âme source de grâces, qu'elle accueille avec le sourire !

On retrouve, sous la plume de Dale Carnegie, la même volonté ferme chez une femme qui accompagna son mari affecté dans un désert isolé. N'en pouvant plus en raison de l'ennui qui la consumait, elle décida de quitter son mari pour rejoindre sa famille. Mais, a-t-elle raconté, j'ai reçu une lettre de mon père, qui contenait deux vers, pas plus, que je vais citer parce qu'elles ont radicalement changé mon existence :

Derrière les barreaux de leur même prison,
Un homme voit la boue, l'autre un vaste horizon

Et cette femme de conclure : « J'ai lu et relu ces mots. J'ai eu honte de mon attitude. C'est ainsi que j'ai décidé de contempler l'horizon. »

Depuis longtemps déjà, on savait que les gens se distinguent les uns des autres de par leur capacité à tirer profit et enseignement des épreuves et des malheurs. William Bolitho constate à ce propos : « L'essentiel dans la vie n'est

pas de tirer profit de ses gains, n'importe qui peut le faire. Ce qui compte vraiment c'est de profiter des pertes que l'on subit. Pour cela, il faut de l'intelligence, et c'est là où réside la différence entre l'homme avisé et le médiocre. » Rien n'est plus vrai, en témoignent ces exemples où la perte a été changée en acquis. Loin de se retirer de la vie pour pleurer sa mauvaise fortune, 'Abd Allâh Ibn 'Abbâs, ayant perdu définitivement la vue, se plia au sort qui lui fut imparti, pour compenser ensuite par tout ce qui pût alléger sa peine :

Si de lumière Dieu me prive,
Mon flambeau, dans la nuit,
C'est ma langue,
C'est l'ouïe.
Et ce n'est pas tout :
Un cœur ardent
Un esprit clairvoyant,
Et telle une épée
Un verbe tranchant !
Voilà d'autres atouts.

Bashshâr Ibn Burd[90], quant à lui, n'hésite pas à attaquer de front ses adversaires :

Mes ennemis raillent ma cécité,
Ce sont eux les handicapés.
Car est-ce une honte
Que d'être dit aveugle ?
La cécité n'est point problème

90 Bashshâr Ibn Burd (né en 96H/714 ou 715 et mort en 168H/785 ou 786) est un poète arabe d'origine persane. Aveugle de naissance et laid de visage, il était connu pour sa poésie libertine. Il fut condamné pour *zandaqa* et mis à mort sous le calife abbasside Al-Mahdî.

Quand on est à même
De discerner vertu et piété ;
Elle est à mes yeux
Rétribution de Dieu,
Provision de bien et capital,
Autant que soutien contre le mal,
J'ai besoin, ô combien,
De ces bienfaits divins.

Nul doute qu'un tel optimisme, une telle capacité à reprendre sa vie, et à passer outre les écueils, vaut mieux que les sentiments d'abattement et de défaite.

Quelle différence entre les propos de Ibn 'Abbâs et Bashshâr d'une part, et ceux prononcés par Sâlih Ibn 'Abd al-Quddûs[91] lorsqu'il perdit la vue !

Adieu la vie !
Que peut en attendre
Un vieillard qui dans l'ombre
Végète et sombre ?
De fait il est mort,
Quand, paraît-il,
Il vit et respire encore.
Trompeuse illusion.
Nourrissant de faux espoirs.
Le médecin promet la guérison.

91 Né à la fin du 1er siècle de l'hégire, sa poésie contient essentiellement des sentences, des proverbes et des conseils. Il recommandait la sobriété, la maîtrise de soi et un comportement vertueux et ascétique. Il fut appelé *hakîm ash-Shu'arâ'* : le sage parmi les poètes. Soupçonné de *zandaqa* il fut mis à mort sous le règne du calife abbasside al-Mahdî.

Qui hormis Dieu pour me guérir ?
Quand le trépas atteint
Telle partie du corps,
Force est d'en pleurer les sœurs,
Vu l'intime lien
Entre éléments voisins.
Tout espoir demeure vain.

Certes, nous compatissons aux meurtrissures de ce cœur, mais il vaut mieux pour cet homme qu'il reprenne sa vie, fraye son chemin et redouble de productivité en mobilisant, à l'instar des deux autres poètes, ses autres capacités.

Chapitre dix-huitième

Entre altruisme et égoïsme

Etant un instinct inhérent à la nature humaine, l'égoïsme devrait être reconnu comme tel, mais pour être canalisé et orienté dans la bonne direction.

Cet instinct n'est pas, comme on serait enclin à le croire, un mal en soi : la civilisation humaine en dépend avant tout. Outre que la fameuse loi psychanalytique de la libido axée sur la recherche du plaisir et de l'intérêt d'une part, et sur le rejet des dommages et de la douleur d'autre part, explique la continuité et le progrès de la vie. L'essor permanent de la science, ainsi que les découvertes qui ont changé la face du monde, seraient tributaires de cet instinct.

Si l'amour de soi fait partie de la nature humaine ici-bas, il a son mot à dire quant à l'au-delà, pour gagner la bénédiction divine, éviter l'enfer et accéder au paradis.

Adorer Dieu pour gagner le Paradis, et par crainte de l'Enfer, n'est pas, comme d'aucuns prétendent, une action vile. Loin s'en faut. C'est là un noble comportement. Ne te laisse pas, à ce propos, tromper par les transes et les divagations des mystiques : « *Dis : « Oui, je crains, si je désobéis à Dieu, le châtiment d'un énorme jour »* » (39, 13).

Pourtant, cet instinct devient nocif, dès lors qu'il verse

dans le pathologique, et prend des dimensions démesurées, entraînant la souffrance de celui qui l'éprouve et des gens qui en subissent les fâcheuses conséquences : injustice et despotisme. L'amour de soi, ayant outrepassé les limites, sépare l'homme de son entourage et le confine dans un monde à lui seul. Il continue ainsi à se glorifier en dédaignant les autres. Imbu de lui-même, il tisse autour de sa personne une solide coquille faite d'infatuation et de rapacité. Ainsi, le moi grandit encore et encore, jusqu'à prendre des dimensions démesurées, pathologiques, d'où cette déclaration effrontée : « je suis votre Seigneur suprême ! »

Aimer sa propre personne et vivre cantonné dans les filaments engendrés par cet amour, fussent-ils de la soie, mène fatalement à l'asphyxie.

C'est là une asphyxie morale n'épargnant personne, même pas ceux qui ont atteint le faîte de la gloire et du pouvoir. En effet, le Moi a toujours été le symptôme d'une déficience morale et d'une conduite dépravée.

Pire, dans toutes les sociétés, les égoïstes constituent un fléau dévastateur engloutissant intérêts et vertus, et une secte que les individus et les groupes essayent, au prix de leur personne, de satisfaire.

Il convient de nous étendre ici sur un point, celui de l'énonciation du mot « moi », lequel peut parfois traduire la capacité qu'on a d'assumer de lourdes responsabilités, ou bien le désir d'affirmer une réalité indéniable. Le moi, dans ces cas, penche plus vers l'altruisme que vers l'égoïsme, voire, il n'a ici aucun lien avec les significations étriquées qu'on lui connaît, comme on peut le constater dans ce ver-

set coranique : « *Dis : « voici mon sentier : j'appelle à Dieu. Claire vue à moi et à ceux qui me suivent »* » (12, 108), et dans ce *hadîth* : « C'est moi le Prophète, n'en doutez pas. C'est moi le fils de 'Abd Al-Muttalib. »

Le Moi constitue ici un cri retentissant au service de la vérité, l'ébauche d'une volonté d'agir pour consolider la foi, un engagement à remplir son devoir, aussi pénible soit-il, et le vif sentiment que c'est l'individu lui-même qui doit s'acquitter des tâches qui lui incombent. On retrouve le vocable « moi » dans un autre *hadîth* : « De vous tous, c'est moi qui crains et connais le plus Dieu. »

Le Moi n'est pas, dans ce contexte, l'expression de quelque suffisance ou arrogance. Tant s'en faut ! Il détermine la source dont on tire le modèle à suivre.

Il y a une différence énorme entre le moi que l'on prononce quand la cupidité est en jeu, quand il s'agit de gain, et celui énoncé quand il s'agit de porter secours.

A vrai dire, on devrait traiter le problème de l'égoïsme depuis l'enfance, pour que les enfants apprennent à se regarder et à regarder les autres sans suffisance ni dédain.

Nous avons montré dans nos autres ouvrages que l'Islam a institué la fraternité globale en tant que système juste, en vertu duquel les droits et les devoirs sont préservés, et l'affection est exprimée de telle manière à hisser l'homme vers la grandeur, pour pouvoir concilier ses aspirations avec ses devoirs envers les autres.

Les propos rapportés par l'auteur de *Qût Al-Qulûb*[92]

92 Abû Tâlib Al-Makkî vécut et enseigna à La Meque, Basra et Baghdâd

(Nourriture des cœurs), constituent peut-être les propos les plus judicieux concernant le concept de la fraternité : « Ton ami, c'est celui auquel tu rends service tout en sachant qu'il n'en profiterait pas pour te léser ; c'est celui qui te vient en aide, si besoin est, partage ta propension au bien, reconnaît tes mérites, essaye de t'écarter du mal ; c'est celui qui se montre généreux envers toi, prévient tes besoins, te console, te croit, et en cas de brouille entre vous, s'aligne plutôt sur ta position. Ton ami est celui qui te conseille, minimise tes défauts, et t'accepte tel que tu es. Tu lui dois en revanche mansuétude, indulgence et compréhension. »

Essayant d'éradiquer l'égoïsme et de promouvoir l'altruisme, Dale Carnegie rapporte à cette fin un grand nombre d'histoires instructives, avant de conclure : « Je pense que beaucoup d'entre vous qui lisent ce chapitre vont se dire : « Tout ce bavardage sur l'intérêt qu'on devrait porter aux autres, n'est qu'un discours moraliste, un prêche de curé ! Avec moi ça ne prend pas, j'ai l'intention de saisir tout ce qui passe à portée de la main, quant aux autres, ils peuvent aller au diable ! »

Evidemment, chacun est libre de ses pensées. Mais, en croyant avoir raison, n'insinues-tu pas ce faisant que tous les prophètes et les philosophes se sont de tout temps fourvoyés.

Quoi qu'il en soit, si tu insistes à faire la sourde oreille

où il mourut en 386 de l'hégire. Il est l'un des premiers auteurs soufis à avoir fait une synthèse des savoirs religieux et spirituels nécessaires à l'éducation et au développement spirituels et intellectuels du *murîd* (l'aspirant). Al-Ghazālī reproduit dans son *Iḥyâ' 'ulûm ad-Dîn* des pages entières de son *Qût al-Qulûb*.

aux enseignements des réformateurs et des prophètes, je t'invite à écouter les conseils prodigués par deux athées. Commençons par le professeur Hussman de Cambridge. Dans une conférence qu'il a donnée en 1939 dans cette même université, il a reconnu que : « De toutes les vérités jamais prononcées par une personne, celle que le Messie exprima – qu'il tient évidemment de son Créateur – serait la plus pertinente : « quiconque s'attache exclusivement à sa vie personnelle, est condamné à la perdre ; en revanche, celui qui se sacrifie pour moi, gagnera la sienne. »

Certes, nombre de prédicateurs ont avancé les mêmes propos, mais Hussman, lui, n'est pas un prêcheur. Loin s'en faut ! C'est un homme athée et pessimiste, qui a maintes fois pensé au suicide. Cependant, il a pu comprendre que quiconque ne pense qu'à lui-même, ne gagnera pratiquement rien dans la vie ; en revanche, les altruistes, ceux qui se sacrifient pour aider les autres, auront de beaux jours devant eux.

Si les propos de Hussman n'ont pas de poids pour toi, regardons du côté du plus grand athée que les Etats Unis aient jamais connu au vingtième siècle, Théodore Dreiser.[93] Cet homme s'est moqué des religions qu'il qualifie de légendes, de fruit de l'imagination. « La vie, prétend-il, est une histoire qui n'a aucun sens, racontée par un idiot. » Pourtant, il a reconnu que « Si l'homme voulait trouver un peu de joie dans la vie, il devrait contribuer à procurer de la joie aux autres. Car, son épanouissement est tributaire de

93 Theodore Herman Albert Dreiser (1871-1945) est un écrivain naturaliste à qui l'on doit plusieurs romains et essais dans lesquels il s'employa à dénoncer notamment les injustices sociales.

celui des autres comme le leur dépend du sien. »

Il est regrettable que les prédicateurs soient aussi mal vus, si bien que les réformateurs se trouvent contraints de recourir aux propos de quelques athées avérés, pour appuyer les leurs, et convaincre les autres de la pertinence de leurs recommandations ! Dans quel but ? Pour que les gens sachent qu'il ne s'agit pas là d'un subterfuge visant à gagner coûte que coûte la rétribution divine dans l'au-delà, ni d'un stratagème employé pour amener les gens à obéir aux ordres de Dieu ! Loin de là. Il est question d'une vérité scientifique que croyants et incroyants doivent respecter.

Aimons donc les autres, déployons tous nos efforts pour les rendre heureux ! C'est là le meilleur moyen pour garantir notre tranquillité et notre bonheur. La prédication, quant à elle, n'y est pour rien.

On sait que l'égoïsme est une tare, dont pâtit tout le monde y compris l'égoïste lui-même, et que les enseignements divins sont à même de nous en préserver, et de regrouper les êtres humains dans des communautés où les maîtres mots sont l'entraide, la coopération et la compassion. Écoutons ces directives, leur grandeur saurait nous dispenser des propos des petits ou grands athées.

Le musulman idéal est un membre utile dans sa communauté. Puisant son rayonnement dans la lumière divine, il ne saurait faire que le bien dans ses diverses actions, aidant les autres et jugulant les embûches. Cœur rempli d'amour, propos amicaux et conciliants, et main tendue vers les autres, pour donner, discrètement, sans apprêt : tel est son credo dans la vie.

C'est là où réside la vraie nature de l'Islam, et la tâche dont tout musulman doit s'acquitter de son vivant. Le Prophète Muhammad (ﷺ) dit à ce propos : « Tout musulman doit donner l'aumône. On lui demanda alors : Ô Messager de Dieu ! et s'il en est incapable ? » « Qu'il travaille de ses mains, répondit-il, il en bénéficiera lui-même, et sera à même de faire l'aumône ». « Et s'il en est incapable ? » « Qu'il prête assistance aux déshérités, souligna-t-il ». « Et s'il en est incapable ? » « Qu'il fasse le bien et s'écarte du mal, cela lui tiendra lieu d'aumône, conclut le Prophète (ﷺ) ». »[94]

Cette tradition prophétique classe les gens suivant leurs ressources et capacités. Ainsi, un homme doté de la force physique contribue à accroître les richesses du pays, à promouvoir son essor. Ses activités rejoignent celles de ses semblables, pour coopérer de concert pour le bien et la piété, loin de toute hostilité maléfique. Son entreprise lui bénéficiera lui-même, tout en lui permettant de s'acquitter de sa contribution envers la société, évoquée par le *hadîth* supra en ces termes : « Tout musulman doit donner l'aumône. » Mais celui qui est incapable de remplir une tâche aussi édifiante et monumentale, pourra venir en aide aux autres, et soutenir ceux qui sont effectivement à l'œuvre.

Incapable donc de prêter main forte par sa capacité physique, il appuie les efforts des autres, c'est ce qui ressort de ce propos prophétique : « Qu'il prête assistance aux déshérités. »

Il est possible que le musulman ne soit capable ni de

94 Al-Bukhârî.

l'un, ni de l'autre, il est censé alors faire le bien et s'écarter du mal, cela lui servirait de planche de salut, conformément à la dernière partie dudit *hadîth* : « Qu'il fasse le bien et s'écarte du mal, cela lui tiendra lieu d'aumône ».

Ce sont là les signes révélateurs de la bonne conduite tels que le Prophète (ﷺ) les a mis en exergue. C'est dire que le vrai croyant incarne le bien. Probe et intègre, objet de confiance et pour ses amis et pour ses adversaires, de par sa noblesse et sa grandeur d'âme, il reste le point de mire vers lequel toutes les sollicitudes affluent. Car, il n'est pire personne pour Dieu, que celui qui est imperméable au bien, et enclin au mal.

Le croyant, par contre, sera toujours, grâce aux liens indéfectibles le rattachant à Dieu, le Très-Haut, le Très-Exalté, à l'abri de cette malheureuse destinée. Mieux, la tâche qu'il a à remplir dans la vie, le préserve contre la corruption, et fait de lui un membre investi de la confiance d'autrui, et entièrement voué au service de l'intérêt général.

En guise d'illustration, le Prophète Muhammad (ﷺ) compare le croyant au palmier, dont toutes les parties sont utiles. C'est comme si, en tout cas, le croyant ne pouvait être qu'utile, aussi divers que soient sa contribution et les effets qui en découlent. Cela pourrait expliquer ce verset coranique : « *N'as-tu pas vu comment Dieu propose la parabole d'une bonne parole ? Elle est semblable à un arbre sain dont la racine est solide et la ramure se dresse dans le ciel. Il donne ses fruits à tout moment avec la permission de son Seigneur.* » (14, 24-25).

En effet, ce verset met en évidence la vraie nature du

croyant et les divers effets de sa croyance inébranlable sur sa conduite. Son cœur devient alors une source intarissable de bienfaisance et de générosité, et sa vie une série continue d'actes promouvant le bien, les valeurs suprêmes et la vertu.

La communauté croyante doit être le reflet des valeurs que les enseignements de l'Islam ont toujours cultivées : la révérence du Bien et le rejet du Mal. Objet d'admiration et de convoitise, l'image de notre communauté se détachera de ce fait par sa notoriété. Car, les gens ne se laissent pas tromper par les propos mielleux, ils sont plutôt attirés par les hauts faits.

On raconte qu'un musulman fut capturé par les associateurs de La Mecque et enfermé pour être exécuté. Un petit enfant réussit à se faufiler dans la foule et vint se blottir dans son giron. Le prisonnier portait une lame avec laquelle il désépaississait ses cheveux. Inquiète, la mère, chercha son petit, et l'aperçut assis dans le giron du prisonnier. Voyant la lame, elle s'imagina, effrayée, que son enfant courait un danger. Elle accourut pour le reprendre, mais le prisonnier, d'un regard doux et tendre la rassura : « As-tu cru que ton fils courait un danger ? Je ne pourrais jamais lui faire du mal ».[95]

Voici l'image parfaite du vrai musulman !

L'on raconte également que « Quand l'Envoyé de Dieu (ﷺ) eut dit : « Toute personne doit chaque jour faire l'aumône », Abû Dharr lui demanda : « Ô Messager de Dieu, comment puis-je donner l'aumône, alors que je n'ai pas

95 Al-Bukhârî.

d'argent ? » « Il y a maintes façons, lui répondit-il, de donner l'aumône : en énonçant ces formules, Dieu est Grand, Exalté soit Dieu, louange à Dieu, il n'est de dieu si ce n'est Dieu, que Dieu me pardonne ; en recommandant le Bien et en désapprouvant le Mal ; en débarrassant la voie publique des saletés et obstacles qui la jonchent ; en guidant l'aveugle ; en t'évertuant à faire comprendre par les gestes les sourds-muets ; en aidant une personne à retrouver un objet ou à satisfaire un besoin, si tu le peux, et en soutenant fermement les faibles, autant de modalités pour se donner l'aumône soi-même ! ».[96]

Méditons ce vaste champ d'action où l'activité de l'individu peut se déployer, prêtant assistance et soulageant les peines !

En effet, Dieu charge toute personne respirant la santé de maints devoirs, de sorte que chaque partie de son corps soit un potentiel au service des démunis et des êtres souffrants. Rien d'étonnant à cela. Car, la santé est un précieux capital. Or, la plupart en profitent mal et en font fi.

La responsabilité qui incombe au musulman envers son entourage, somme toute, restreint, étant aussi vitale, qu'en est-il de celle dont devrait s'acquitter toute la communauté musulmane vis-à-vis des autres nations ? Remplir notre devoir vis-à-vis d'elles, et dont Dieu nous a chargé, constitue sur ce plan la condition sine qua non de la réussite ici-bas et dans l'au-delà. L'Envoyé de Dieu (ﷺ) dit à ce propos : « Les bienfaits que l'on fait aux autres prémunissent contre les mauvaises destinées ; l'aumône apaise la colère de Dieu ;

96 Ahmad.

les gens du bien ou du mal ici-bas continueront de l'être dans l'au-delà, et les premiers à accéder au Paradis sont les gens du bien. »

Par ailleurs, tout comme il est des symptômes montrant que le corps est bel et bien vivant (température donnée, battement du cœur, émotions..), il est des signes qui témoignent de la présence de la foi dans le cœur, en tant que stimulateur incitant l'homme à remplir ses devoirs et à se montrer prédisposé à s'acquitter de ceux dont il sera chargé. L'Envoyé de Dieu (ﷺ) nous fournit un moyen infaillible de déceler la présence de la foi : « Si après avoir fait le bien tu ressens de la satisfaction, et si par contre tu éprouves des remords après un méfait que tu auras commis, c'est que tu es un croyant. »[97] En effet, le fait de se réjouir pour quelque bienfait que tu accomplis, et d'avoir le cœur serré en raison de quelque mauvaise action que tu commets, prouve l'existence d'une idée donnée qui préside à tes actes, de critères propres qui te permettent de pencher pour certains comportements et de rejeter d'autres. Par contre, l'homme adonné aux vices, indifférent aux conséquences de ses actes, n'a pas de conscience ; or, celui qui n'en a pas, est plutôt un cadavre, insensible qu'il est aux remontrances, encore moins aux petits scrupules.

Selon l'Islam, le bien est censé être profondément ancré dans le cœur du croyant, telles les diverses couches de la terre fertile, plus les racines s'y enfoncent, plus elles y rencontrent eau et engrais. Partant, le croyant fait le bien par amour, en continuité de ces éléments déjà implantés solidement au tréfonds de son être. Les autres,

97 Ahmad, Al-Hâkim et At-Tabarânî.

les prétentieux, ceux qui font le bien par intérêt, ont le cœur comme une pierre. La poussière et la terre peuvent, certes, venir s'amonceler sur sa surface extérieure, mais aucune graine, aucune culture ne pourront y pousser ! On retrouve dans ce verset un bel exemple des vantards et des vrais bienfaiteurs : « *Vous les croyants ! N'annulez pas vos aumônes par un rappel ou un tort, comme qui dépense son bien par ostentation devant les gens et ne croit en Dieu ni au Jour dernier. Car il en est de celui-là comme d'un rocher recouvert de poussière : qu'une averse l'atteigne, elle le laisse dénudé. Ces hommes n'ont de prise sur rien de ce qu'ils ont gagné. Et Dieu ne guide pas le peuple mécréant. Et ceux qui dépensent leurs biens cherchant l'agrément de Dieu, de pair avec leur affermissement, il en est d'eux comme d'un jardin sur un coteau ; qu'une averse l'atteigne, et il double ses fruits ; quand ce n'est pas l'averse qui l'atteint, c'est la rosée. Et Dieu observe ce que vous faites* » (2, 264-265).

Comme la pluie vient heurter le marbre révélant au grand jour sa vraie nature, la Rétribution suprême frappe de plein fouet les cœurs desséchés par le mal, ôtant sur son passage les ornements qui les font ressembler à une terre fertile prête à donner !

En revanche, de par toute la bénédiction qu'ils recèlent, ainsi que leur prédisposition au bien, les grands cœurs font que la Rétribution suprême revête à leur rencontre les dimensions d'une averse revigorante insufflant vie et vigueur !

Faisons donc le bien par amour, loin de toute ostentation et de toute futilité qui ne nous incitent à agir que pour gagner un quelconque allié, ou pour tirer quelque avantage !

L'égoïsme étant un sentiment profondément enraciné dans les esprits, une entreprise de cette envergure exige un exercice de longue haleine, afin que nous puissions débarrasser nos actes des souillures qui les avilissent. Qui plus est, la quête du profit immédiat, quel qu'il soit et quelque aspect spécieux qu'il présente, est une pratique fort répandue chez les gens.

Un simple examen attentif du comportement humain met à nu, en dépit de toute tentative captieuse, ce sentiment d'égoïsme poussé à outrance présidant à nombre d'actions. Les troubles sociaux dont nous pâtissons participent essentiellement de cette attitude maladive. En effet, le manque de coopération, l'indifférence affichée aux affaires de la communauté, l'intérêt minime accordée au pays, à la nation dont nous faisons partie, et la légèreté avec laquelle nous nous acquittons des devoirs qui nous incombent, sont autant de signes trahissant le manque de foi et la prééminence de l'hypocrisie. L'image que ce verset coranique présente des musulmans qui se sont retirés de la bataille d'Uhud montre à quel point l'égoïsme s'insinue subrepticement dans les âmes : « *Tandis qu'une autre partie s'affligeait à se soucier d'elle-même ; ceux-ci pensaient de Dieu l'invraisemblable, – la pensée d'ignorance ! – et disaient : « Que nous reste-t-il dans cette affaire ? » -Dis : « L'affaire tout entière est à Dieu »* » (3, 154).

Voilà des gens imbus d'eux-mêmes, ne reconnaissant aucun autre point de vue que le leur. Pire, les autres doivent s'aligner sur leur opinion, sinon c'est l'indignation et la rancœur. Il en est parmi eux qui règlent leur position sur le profit à en tirer. Une fois comblés, c'est l'effusion ardente,

sinon, c'est l'animosité criarde, et la critique intéressée : « *Il en est parmi eux qui te blâment au sujet des aumônes : s'il leur en est donné, donc, les voilà contents ; et s'il ne leur en est pas donné, voilà qu'ils se fâchent* » (9, 58).

A l'avenant, nombre de gens vivent au jour le jour au rythme de leurs petits intérêts. Eprouvent-ils quelque besoin, ils s'en inquiètent infiniment, s'acharnent à le combler, redoublant d'efforts pour réaliser ce qui – au moins selon leur dire – leur est dû, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur but. Mais même rassasiés, ils en rajoutent. Par contre, sont-ils chargés de quelque devoir, ils ne s'en soucient point, et ne daignent s'en acquitter qu'à leur corps défendant, mais pour le remplir de la pire façon qui soit !

Nous sommes là devant un cas flagrant d'égoïsme vorace, dévastateur, dont on retrouve un bel exemple dans ce verset : « *Malheur aux fraudeurs qui, lorsqu'ils reçoivent, exigent que les gens fassent mesure pleine, et lorsque eux-mêmes leur mesurent ou pèsent, trichent ! Ne pensent-ils pas qu'ils seront ressuscités en un jour énorme, jour où les gens se mettront debout devant le Seigneur des mondes ?* » (83, 1-6). Cet égoïsme qui consiste à ne pas croire fermement en la Rétribution finale, et à frauder sur le poids des denrées, se manifeste sur d'autres plans encore plus graves. Le Coran cite à ce propos l'exemple d'une catégorie de gens qui acclament un jugement pour peu qu'il leur profite, et rejettent un autre seulement parce qu'il est à leur désavantage, sans se soucier le moins du monde des principes de justice ou d'intérêt général : « *Et quand on les appelle vers Dieu et Son messager, pour que celui-ci juge parmi eux, voilà que quelques-uns d'entre eux s'esquivent. Or, s'ils avaient*

le droit pour eux, ils viendraient à lui en confiance. Y a-t-il une maladie dans leurs cœurs ? Ou doutent-ils ? » (24, 50).

Ce genre de personnes porte un énorme préjudice à la société islamique. En effet, tout un chacun qui ne se soucie que de son intérêt particulier, tournant le dos à ceux de la communauté, constitue un handicap pour son pays. Comme ce fonctionnaire qui, absorbé qu'il est dans le décompte des rémunérations et des promotions, néglige totalement ses devoirs. Or, on ne bâtit pas les sociétés ou les nations avec de telles personnes. Bien au contraire, la société prospère, se construit grâce à des gens qui s'acquittent des devoirs dont Dieu et la communauté les ont chargés. Et le jour où chacun remplira pleinement son devoir, tout le monde en cueillera les fruits, et en recevra le lot qui lui échoit sans hargne ni récrimination.

Parallèlement, quand les égoïstes se saisissent de la religion avec leur esprit étriqué, ils en déforment les textes en les manipulant au gré de leur vision : à eux les récompenses, mais sans travail méritoire, et aux autres les sanctions qui doivent impérativement les épargner ! Les égocentriques ont, en effet, leur façon propre de tronquer les textes religieux selon leur bon plaisir. L'un d'entre eux m'a demandé un jour : « N'allons-nous pas, nous les musulmans, entrer au Paradis comme l'Envoyé de Dieu (ﷺ) nous l'a d'ailleurs promis dans ce *ḥadîth* : « Quiconque dit : « Pas de divinité si ce n'est Dieu », gagnera le paradis ? ».[98]

Je l'ai regardé en essayant de supputer toute la distance séparant ses actes d'avec ses espoirs de salut, et je me suis

98 Al-Bukhârî.

rendu compte de l'énorme gouffre existant entre les deux, qui traduit la manière intéressée dont mon interlocuteur conçoit l'Islam. Il n'en retient, en effet, que les éléments qui profitent à sa fainéantise. Son cas rappelle celui d'un mendiant qui ne se souvient que de ce verset coranique, qu'il se plaisait à réciter pour demander l'aumône : « *Quiconque viendra avec le bien, à lui alors dix fois autant* » (6, 160). « Tu ne connais de la tradition prophétique que ce *hadîth* ? » me suis-je étonné. Le Prophète (ﷺ) a également affirmé que : « Le calomniateur n'entrera pas au paradis ? »[99] ; « Celui qui renie ses liens parentaux n'entrera pas au paradis »[100] ; « Celui qui recèle dans son cœur un tant soit peu d'arrogance n'entrera pas au paradis »[101] ; « Il n'est pas des nôtres celui qui nous trompe »[102] ; « Il n'est pas des nôtres celui qui, pour montrer son affliction, se frappe le visage, s'inflige des blessures, et invoque les pratiques païennes »[103] ; « Il n'est pas des nôtres celui qui dresse une femme contre son mari »[104] ; « Il n'est pas des nôtres quiconque ne respecte pas celui qui est plus âgé que lui, ne prend pas en pitié celui qui est petit, et n'estime pas à leur juste valeur nos savants ».[105]

« N'as-tu pas, ai-je repris, omis toutes ces traditions prophétiques, seulement parce qu'elles te rappellent les de-

99 Al-Bukhârî.
100 Al-Bukhârî.
101 At-Tirmidhî.
102 Muslim.
103 At-Tirmidhî.
104 Al-Mundhirî.
105 At-Tirmidhî.

voirs qui t'incombent, et évoqué que ce que tu penses être ton dû, à savoir le paradis, que tu cherches à obtenir sans en payer le prix ? !

Cette catégorie de gens ne sont pas assez conscients de leurs défauts. Dès que tu les obliges à se regarder en face, à reconnaître quelque faute qu'ils ont commise, ils s'imaginent pouvoir expier tous leurs méfaits par une excuse banale jetée à la hâte, ou par quelque bonne action dérisoire. Quand les gens doués d'intelligence ont invoqué Dieu pour qu'Il leur pardonne leurs péchés, Il leur a répondu entre autres : « *Ceux qui se sont expatriés, qui ont été expulsés de leurs demeures, qui ont été persécutés dans Mon sentier, qui ont combattu, qui ont été tués, très certainement Je tiendrai pour expiées leurs malfaisances, et les ferai entrer dans les Jardins sous lesquels coulent les ruisseaux* » (3, 195). Les insensés, par contre, ce sont ceux qui s'imaginent que leurs grands péchés disparaissent d'eux-mêmes, sans polissage, ni purification, lesquels s'opèrent au prix de grands efforts et de rudes exercices.

Parmi les innombrables ouvrages de référence en matière religieuse que j'ai consultés, il en est qui rendent l'absolution totale des péchés tributaire d'un acte apparemment très facile : par exemple, les péchés qui s'effacent avec les gouttes d'eau des ablutions. Ne te laisse pas méprendre par une simple interprétation de ces faits. Dieu n'associe Son inestimable rétribution à un rite telles les ablutions, que si cette pratique est sous-tendue par une foi profonde, un dévouement sincère, et une croyance ferme en le Jugement dernier, valeurs qui, ensemble, prouvent que l'on est prêt à se sacrifier corps et âme pour la cause de Dieu.

La religion est en effet un mariage heureux entre droits et devoirs. La vie ici-bas est également un assortiment de droits et de devoirs. Et tout contrat, qui mérite son nom, liant deux partenaires, comporte les droits et les devoirs respectifs.

Accomplis donc ton devoir ! Essaye d'en sentir le poids qui pèse sur ta personne ! Ne cherche surtout pas à t'y dérober ! Tes devoirs accomplis, à toi tes droits ! Tu peux même les revendiquer, personne ne t'en fera grief. Mais de là à se lancer dans la vie en brandissant, sans contrepartie, sans travail méritoire, cette devise : « A moi, encore et encore ! », c'est un malheur ! Une telle attitude ne garantit pas le bonheur ici-bas, ni ne prépare pour l'au-delà !

Chapitre dix-neuvième

Pureté des intentions et des apparences

A quoi bon vivre en camouflant ses propres défauts et en maquillant les apparences ? Une telle attitude trompeuse, dût-elle obtenir gain de cause et susciter de fausses appréciations, ne saurait accréditer le fond hideux du mensonge.

Aussi l'Islam a-t-il fait fi des extérieurs d'apparat, car, que vaut un paraître doucereux s'il dissimule un être répulsif ? !

Les Arabes ont toujours exalté la beauté inhérente à la vérité dévoilée sans fard, qu'aucune façade – qui n'est pas à la hauteur d'une telle beauté – ne devrait flétrir. Écoutons ce poète[106] affirmer à ce propos :

Si l'homme maintient immaculés
Sa conscience et son honneur,
Tout habit qu'il portera
Sera beauté et splendeur.

Par contre, ils n'ont jamais cessé de stigmatiser la beauté extérieure jurant avec l'ignominie et la bassesse intérieures, d'où ces deux vers :

Sur les traits de Mayy,
Se dessine une grâce captivante,

106 Il s'agit d'As-Samaw'al Ibn 'Âdiyâ, poète arabe juif de la *Jâhiliyya*, mort en 560 de l'ère chrétienne, dont la loyauté est proverbiale.

Mais, sous le charmant paraître,
Se cache la vilenie prête
A dévoiler sa face abjecte.
Ne voit-on pas que l'eau,
Fût-elle limpide,
Bien souvent rebute
Par son goût insipide ?[107]

On l'a dit, l'Islam ne fait aucun cas de cette propension chez l'homme à se faire valoir, si cette entreprise n'est pas sous-tendue par la bonté, la probité, la générosité de l'âme, et une conscience faisant office de flambeau guidant l'homme vers la bonne voie.

La vraie beauté est un travail de polissage, de purification, d'élévation, de préservation contre les tentations du Mal, qui s'opère au tréfonds de l'âme, pour la ramener à la vie, telle la brise soufflant en pleine canicule, ou la chaleur d'un petit rayon transperçant le froid hivernal.

Arrivée à ce stade, l'âme, inexpugnable, est sûre d'être définitivement à l'abri des tentations.

L'homme réagit aux stimulateurs du Bien comme du Mal qui l'incitent de l'extérieur, tel un récepteur captant les différentes fréquences, pour émettre selon la manière dont sont régulés ses mécanismes...

Il en est de même pour l'être humain. Homme de bien, il baignera dans une atmosphère de probité, fermée aux

107 On doit ces vers à Dhû Ar-Rumma « Celui à la cordelette », poète arabe de l'époque omeyyade, né probablement vers 77H/696 et mort relativement jeune en 117H/735. Son vrai nom est Ghaylân Ibn 'Uqba.

vibrations du vice et du péché. Ce verset coranique décrit, d'ailleurs, l'incapacité de Satan à exercer sa mainmise sur cette catégorie de personnes : « *Il n'a, en vérité, aucune autorité sur ceux qui croient et placent confiance en leur Seigneur. Rien d'autre : il a autorité sur ceux qui le prennent pour patron, sur ceux aussi qui donnent à Dieu des associés* » (26, 99-100).

Dans le cas contraire, l'homme répond favorablement aux stimulus criminels qui s'acharnent à le séduire, l'entraînant vers une fin tragique. Dieu, le Très-haut, le Très-Exalté, dit à ce propos : « *N'as-tu pas vu que Nous avons envoyé contre les négateurs des diables qui les excitent d'excitation ? Ne te hâte donc pas contre eux. Rien d'autre : Nous leur comptons le compte* » (19, 83-84).

Dieu a, en effet, demandé à Ses serviteurs de purifier leurs âmes de toute tricherie et souillure, et de se prémunir contre les artifices de Satan, en redoublant de vigilance, de sincérité et de dévouement envers Lui, le Très-Exalté. Il a même consacré tout un chapitre du Coran où Il préconise la nécessité de prévenir les tentations intérieures abjectes et les pensées maléfiques, tout en conservant à l'âme son rayonnement et sa pureté : « *Dis : « Je cherche protection auprès du Seigneur des hommes. Souverain des Hommes. Dieu des hommes. Contre le mal du mauvais conseilleur, le furtif, celui-là qui souffle le mauvais conseil dans la poitrine des hommes ; qu'il soit des djinns, ou des humains* » (114). Cette invocation montre comment le croyant cherche refuge auprès de Dieu, pour ne pas succomber à la tentation, et pour préserver son âme intacte, débarrassée de toute mauvaise intention.

Or, le fait d'invoquer Dieu doit aller de pair avec le travail, l'initiative.

Quand le cultivateur invoque Dieu pour conjurer la sécheresse, son acte n'a de sens que si cet homme implore le Ciel, tout en travaillant la terre, jusqu'à parachever son œuvre. Il en est de même pour l'élève qui fait appel à Dieu pour le préserver de l'échec. Il doit se dépenser sans compter pour mener à bien ses études.

Corrélativement, tout musulman qui invoque Dieu contre Satan le maudit, doit se prémunir lui-même contre toute tentation du Mal, en s'élevant à la hauteur du culte qu'il a à rendre à Dieu.

Mais de là à recourir à Lui, tout en lâchant la bride à ses passions, il y a loin ! Personne ne saurait duper Dieu, auquel rien n'échappe, par de tels stratagèmes !

Dans la vie intérieure, l'Islam est une beauté proscrivant la laideur, et un agencement bannissant le désordre.

La vraie gloire consiste en un état de sérénité et de confiance, qui ne laisse aucune chance aux manigances de Satan.

Ne vois-tu pas les tempêtes qui soufflent sur le désert, soulevant des nuages de poussière, et sur quelque masse d'eau, troublant sa face et perturbant sa quiétude, mais qui se déclarent vaincues devant les monts élevés ? !

Il en va de même pour l'homme. Désarmé devant les passions, il constitue une proie facile pour les tentations, qui l'emportent dans un dédale de désarroi et d'embrouille-

ment. Mais le jour où il optera pour la fermeté, où la foi lui dictera son mode de vie, les manœuvres sataniques seront incapables de l'ébranler.

Or, on ne réforme pas son âme en désavouant les défauts, ni en les camouflant ! Et on ne réussit pas à la rendre plus belle en exhibant une parure attrayante, qui cache un fond de vices et d'ignominies. La beauté requise est celle où l'être et le paraître dénotent, tous les deux, probité et droiture : « *Et laissez le dehors et le dedans du péché. Oui, ceux qui s'acquièrent le péché seront payés de ce qu'ils auront gagné* » (6, 120).

Cependant, la personnalité idéale ne s'acquiert pas tout d'un coup, ou par hasard. Elle est le fruit d'un effort continu, d'une stratégie bien établie, et d'un suivi méticuleux.

Les grandes capacités résident en puissance dans l'âme, telles la beauté et la douceur dans les boutons des plantes. Et tout comme la chaleur, l'eau et les divers soins qui se complètent pour faire fructifier ces petites racines, le milieu sain et la bonne éducation contribuent de concert à l'épanouissement des grandes capacités, et à leur maturation.

Combien de fois l'on a vu des fruits se faner ou la récolte diminuer par manque de soins ! Et combien de fois on a vu des générations entières dégénérer, ravagées qu'elles étaient par les maux, à cause de la négligence des éducateurs et leur abstinence à créer les conditions favorables pour la bonne éducation des enfants.

Par ailleurs, Dieu n'octroie science et sagesse qu'à celui qui érige la bienfaisance en devise dans la vie, qui reste résolu à ne pas céder aux passions, et qui emprunte la bonne

voie, insensible aux tentations du Mal. C'est ce qui ressort de ce verset coranique : « *Et quand il eut atteint ses pleines forces. Nous lui accordâmes sagesse et science. Et ainsi payons-Nous les bienfaisants* » (12, 22). De même que Dieu comble, donc, Joseph de Ses bienfaits, pour sa vertu, son intégrité et sa probité, Il gratifie de grâces ceux qui lui emboîtent le pas.

Les premiers éducateurs parmi les savants musulmans se sont employés corps et âme à guider les âmes vers la bonne voie, en les purifiant des pulsions maléfiques qui les précipitent dans l'ignominie de la bassesse. On doit leur reconnaître ce bon sens d'une subtilité sans pareil, qui a fait leur honneur !

Ainsi ont-ils toujours prôné l'élévation de l'âme, et la résistance à la déchéance, en rappelant à l'homme qu'il est à même, de par sa nature première, de réussir cette entreprise ascendante.

Il ressort de la littérature qu'ils nous ont léguée en la matière, que la religiosité n'est que perspicacité, noblesse affective, dignité immaculée, et élévation loin des futilités.

Ils ont mis au point, en matière éthique, des procédés d'éducation psychologique, qui comptent parmi les meilleurs codes de la morale qui soient. Ces procédés sont susceptibles d'affranchir des filets de Satan, ceux que les passions ont mis aux fers, pour peu que ces derniers acceptent de :

1- s'armer d'une volonté de fer ;

2- avaler une gorgée, même amère, de patience devant

toute tentation ;

3- faire preuve d'une fermeté d'âme exhortant à boire cette gorgée, car qu'est-ce que le courage si ce n'est la détermination à affronter ce moment de séduction avec abstinence ? Le bonheur ne s'acquiert d'ailleurs que par la patience ;

4- réaliser les heureuses conséquences qui résultent de cette attitude ferme, dont son effet salutaire ;

5- réaliser que les souffrances que leur font subir les passions dépassent de loin le plaisir qu'ils vont en tirer ;

6- préserver leur image devant Dieu et Ses serviteurs. C'est là le capital le plus précieux éclipsant de loin tous les plaisirs qu'ils éprouveraient en succombant à leurs passions ;

7- préférer la probité aux délices du péché ;

8- éprouver la joie d'avoir vaincu leur ennemi – la tentation –, de l'avoir évincé en l'obligeant à rentrer bredouille traînant sa déception ;

9- croire qu'ils ne sont pas nés pour céder à leurs passions, mais pour remplir des tâches on ne peut plus nobles, ce qui passe impérativement par la résistance à ces mêmes passions ;

10- ne pas admettre que les animaux puissent être meilleurs qu'eux. Car, si ces derniers sont capables, de par une prédisposition innée, de distinguer l'utile et le nuisible, l'homme a été – a fortiori – doté de la raison à cette fin !

11- méditer les conséquences fâcheuses des passions : toutes les occasions ratées, tous les péchés commis, tous les plaisirs manqués, les gloires, les dignités et les réputations foulées aux pieds, en raison de quelque passion éphémère. La passion est vraiment aveugle !

12- peser le pour et le contre avant de céder aux passions ;

13- se mettre à la place des autres pour estimer les effets potentiels de tels actes sur leur personne ;

14- mesurer ces passions pressantes à l'aune de la raison, et de la religion, pour conclure à leur inanité ;

15- refuser par dignité l'humiliation qui naît de la sujétion aux passions. Car, quiconque lâche les brides à ses désirs, est voué à l'abaissement, malgré les grands airs d'arrogance affichée !

16- établir une comparaison entre le désir escompté d'une part, et la bonne foi, l'honneur préservé, l'argent dûment gagné, et la bonne renommée, d'autre part. Incomparables qu'ils sont, il serait déraisonnable de troquer ces derniers contre un plaisir éphémère !

17- refuser pour soi le triste sort d'être à la merci de son ennemi : les passions. Car, pour Satan, l'homme qui cède par faiblesse à ses désirs, est une proie facile, qu'il se complaît à manipuler et entraîner au gré de ses machinations. Par contre, devant tout homme intègre, il s'avoue vaincu d'avance pour n'entreprendre contre lui que de petites provocations sans conséquence ;

18- savoir que passions et dégradation sont synonymes.

Sous l'effet des passions, la science dégénère, effectivement, en innovations blâmables, pour faire des savants des gens partiaux ; l'ascétisme en hypocrisie et en hérésie, et le culte en une pratique réprouvée. Et si les passions s'insinuent en matière juridictionnelle ou politique, elles corrompent tout sur leur passage : justice, jugements, nominations, et destitutions entre autres.

19- savoir que ce sont les passions qui rendent l'homme vulnérable devant Satan qui, résolu qu'il est à corrompre l'âme et les actes, reste à l'affût jusqu'à ce que les passions lui ouvrent la voie toute grande ;

20- se rappeler que la résistance aux passions génère vigueur du corps et du verbe ; que dompter ses passions est l'expression la plus noble de la grandeur d'âme ; que raison et passions luttent perpétuellement à qui l'emportera, pour supplanter l'autre et avoir la mainmise sur l'homme, et que Dieu assimile la faute aux passions, et la correction de l'acte à l'insoumission à ces mêmes passions ;

21- savoir que les passions entraînent vers de folles divagations, alors que l'abstinence est une sorte de régime. Et que le mal risque d'emporter quiconque sombre dans le délire, en faisant fi de ce régime. Qui plus est, un corps soumis aux passions est inexorablement condamné aux fers. Et quiconque réussit à s'affranchir de cette sujétion, intègre de droit le rang des gens de vertu.

Chapitre vingtième

Entre foi et athéisme

J'ai rencontré un jour un groupe de jeunes athées – personnes dont le nombre, hélas, va grandissant de nos jours, tout comme prolifèrent les mauvaises herbes sur une terre abandonnée. Ayant engagé une discussion avec certains d'entre eux, question de pénétrer les raisons secrètes de leur parti pris, je suis resté sur ma faim, l'idée qu'ils se font de Dieu étant d'une pauvreté, d'une carence si déplorables, pareille en cela à la notion qu'aurait un bâtard de son père : non seulement il ne le connaît pas mais, en outre, il se montre injuste à son égard.

L'idée que la majorité d'entre eux se fait de Dieu manque d'authenticité et traduit une arrogance idiote. A leur dire, science et croyance sont diamétralement opposées. Partant, pour avoir droit de cité en matière culturelle, force est de jeter l'anathème sur la religion.

En dépit de leurs études, somme toute élémentaires, dans le domaine des sciences matérielles, ils n'hésitent pas à prendre les allures de ces illustres savants qui ont découvert l'atome. Et les voilà qui font leur la conception que ces derniers épousaient sur la vie et son Créateur, non telle qu'elle est, mais telle qu'on la leur a rapportée. L'ignorance et la singerie les font donc embrasser des conceptions de

plus en plus inconsistantes !

J'en connais un qui n'a jamais foulé de son pied un observatoire astronomique, ni un laboratoire de Chimie, qui n'a jamais daigné salir ses mains dans une de ces expériences universelles qui font parler d'elles, et par-dessus le marché, est athée ! Car, c'est un savant, et les savants ne croient, par définition, qu'en la matière !

A ces néophytes pédants s'ajoute une bande de pseudo-instruits qui n'ont pas attendu de parachever leurs études pour prononcer, à la lumière de leurs connaissances – au demeurant très élémentaires – leur verdict péremptoire. Imaginons ce qu'il adviendrait de la justice si les juges décidaient de rendre leur jugement sans avoir auparavant permis aux accusés et à leurs avocats de mener à terme leurs plaidoiries !

Ces athées en ont fait de même ! Ils ont proclamé leur athéisme après de piètres études qui les ont pourvus, pour ainsi dire, d'un semblant de connaissance !

Il n'est pire négation que celle-ci, car elle dénonce une arrogance et une singerie poussées à outrance !

Francis Bacon[108] disait vrai lorsqu'il affirmait que : « un peu de philosophie fait basculer la raison dans l'athéisme, en revanche, des études poussées en philosophie, ramènent l'homme vers la religion. »

108 Francis Bacon est né le 22 janvier 1561 et est mort en 1626. En sus de sa carrière en droit et en politique, il a contribué à la science, à la philosophie, à l'histoire et à la littérature. Adversaire de la scolastique, il est le père de l'empirisme.

Dale Carnegie, lui, se rappelle « des jours où l'on ne faisait que parler de l'antagonisme entre science et religion. Aujourd'hui on ne soulève plus ce problème. »

Je dois signaler une vérité d'évidence qui peut échapper à nombre de personnes, à savoir qu'il y a une grande différence entre la croyance en Dieu telle qu'elle est professée par la majeure partie des grands penseurs, et l'appartenance à l'une des confessions connues, notamment en Occident.

En effet, la science, elle seule, a guidé des milliers de savants vers Dieu. Le bon sens a fait de même pour nombre de gouvernants et leaders. Or, tous ces gens illustres qui ont éprouvé le vif sentiment que ce monde dépend d'un Grand Seigneur qui préside à sa destinée, ne sont pas allés au-delà, et ont refusé de combler leur manque en puisant dans les religions qu'ils connaissent.

Leur attitude est assez compréhensible. Car, quelle voie emprunteraient-ils vers une connaissance plus ample de Dieu ? Juifs ou Chrétiens, ils ne décèleraient ni dans leurs églises, ni dans leurs Livres ce qui pourrait les inciter à en connaître plus en matière de sciences religieuses. Leur clairvoyance leur ayant révélé une partie de la grandeur de cette divinité créatrice de l'univers, pourquoi iraient-ils se perdre dans les dédales d'un faux problème insensé, celui par exemple, d'une divinité formée de trois hypostases : père, fils et Saint-Esprit ? ! Vaut mieux qu'ils s'arrêtent là où leur connaissance les a menés, pour asseoir leur mode de vie sur des expériences et des pensées fiables, loin des allégations des hommes de l'église.

Je me rappelle à ce propos l'histoire de ce prêtre chargé

d'administrer les derniers sacrements de pénitence au maréchal Grang dans la prison où les alliés l'avaient enfermé avant de l'exécuter. Notre homme entama en effet scrupuleusement son discours de consolation. Mais que peut bien trouver à dire un prêtre chrétien croyant en le sacrifice du Christ ? Toujours est-il que le prêtre se mit à parler, jusqu'à ce que Grang l'interrompît en ces termes : « Père, je crois en Dieu, et je pense que le Christ est un noble homme ! » Telle est la vraie profession du maréchal Grang ! Lui, ainsi que des milliers de gouvernants, de leaders, de savants et de grands hommes croient en Dieu. C'est juste ! Et croient que le Messie est un noble homme. C'est également juste.

Tout le reste, ils le rejettent, comme on répugnerait à quelque aliment répulsif ! Il suffit donc de s'en écarter, sans histoires, puisque personne ne nous oblige à l'avaler ! La plupart des savants et penseurs dans le monde chrétien adoptent cette position. Quant aux savants juifs, leur connaissance de Dieu s'accompagne d'un sentiment persistant que leur race est objet de persécution. Ils gardent certaines traces du monothéisme exempt de cette idée de trinité épousée par les Chrétiens. Par ailleurs, ces savants sont convaincus que les églises chrétiennes adorent un homme né d'une relation illégitime !

Toujours est-il que la croyance en Dieu, Créateur des cieux et de la terre, reste, comme elle l'a d'ailleurs toujours été, enracinée dans les cœurs, ainsi que la voix de la nature première, qui continue à marquer sa présence, en dépit de certaines adjonctions fallacieuses venant parfois l'éclipser ! Cette croyance est une partie de la vérité qui a atteint avec l'Islam son achèvement. Lors de ces moments d'illu-

mination, ces hommes secoués par de tels sentiments, se montrent, de ce fait, plus proches de l'Islam que de toute autre religion. N'empêche que Dieu leur reproche le fait de L'invoquer dans le besoin, et de Le méconnaître sitôt après : « *C'est Lui qui vous fait voyager par terre et par mer ; jusqu'au jour où vous vous trouvez sur des bateaux qui voguent avec ces gens-là par excellent vent ; et eux d'exulter ; quand un vent impétueux leur vient, et aussi leur viennent les vagues de toute part, et ils pensent qu'en vérité ils ont été encerclés, ils invoquent Dieu, purifiant, pour Lui, leur religion : « Si Tu nous sauves, nous saurons très certainement parmi les reconnaissants ! » Puis quand Il les sauve, les voilà qui, sur terre, se rebellent sans droit !* » (10, 22-23).

En fait, je me suis intéressé à plusieurs cas de savants et de penseurs occidentaux, assez pour savoir que leur foi n'est pas dédaignable, tant il est vrai que leur connaissance de Dieu est fortement différente de par la vision étriquée du judaïsme et les complications du christianisme. Elle est plutôt proche de la tolérance et de la simplicité de l'Islam. Cependant, tous ces hommes éminents haïssent aussi bien l'Islam que les musulmans.

Il ne faut pas trop leur en vouloir, dès lors que les musulmans donnent une fausse image des préceptes de l'Islam. Leur décadence flagrante, tous domaines confondus, décourage la plupart des gens à voir cette religion d'un bon œil.

Le message même que Muhammad (ﷺ) a communiqué aux gens, n'a pas été, d'un point de vue strictement scientifique, présenté de telle façon à découvrir l'essence de cette religion comme elle a été révélée par Dieu. Si cela avait été

le cas, il aurait obtenu une grande audience auprès de la fine fleur de la société, qui fonde sa foi sur la logique de la raison, en l'affranchissant du poids de la légende, et il aurait eu également gain de cause auprès du commun des hommes, assoiffés qu'ils sont à puiser, dans des sources fiables, directives et recommandations.

Or, et le Coran et la Sunna abondent en ces éléments instructifs.

Ces milliers de personnes en Occident, ayant quasiment coupé les attaches avec la religion et tourné le dos aux églises et synagogues, ne sont pas pour autant négateurs ni des gens éloignés de la nature première, du moment qu'ils continuent de se tourner vers Dieu à leur manière. Ils aimeraient disposer d'un moyen à même de consolider les liens qui les relient à Dieu.

Malheureusement, la clé pour pénétrer ce monde de désarroi ne coïncidait point avec la serrure, et la porte resta fermée. Si ces cœurs assoiffés tant de certitude que de quiétude avaient trouvé la clé appropriée, la porte close se serait ouverte comme par magie, pour leur permettre de puiser à flots dans la pure foi, jusqu'à satiété.

Devant la crise de « vérité » qui frappe de plein fouet leurs pays, ces hommes au grand cœur ne se sont pas pour autant résignés. Ils se sont mis en quête de Dieu Seul, pour se diriger vers Lui, Lui Seul. Car, les autres sont en définitive des humains comme eux, dussent-ils porter le nom de Jésus (عليه السلام) !

Ainsi une croyance relativement bien fondée a-t-elle vu le jour, loin des oracles, de leur liturgie, de leur fétichisme,

et de leurs idoles.

Ceux qui professent une telle croyance ne peuvent être taxés d'athéisme, même s'ils ne font aucun cas ni de la Thora, ni de l'Evangile, dès lors que ces deux Livres ne répondent pas à leurs grandes attentes intellectuelles comme psychologiques, ni du Coran puisqu'ils l'ignorent, ou tout au plus le connaissent mal.

Nous rejoignons ici Dale Carnegie lorsqu'il dit : « Quand j'ai rencontré Henry Ford peu avant sa mort, je m'attendais à voir un homme accablé, excédé par les efforts inouïs qu'il a dû déployer pour mettre sur pied une des plus grandes firmes commerciales au monde. Je me suis trouvé devant un homme remarquablement calme et serein, comme s'il incarnait, en dépit de ses soixante-dix-huit ans, le modèle même de la quiétude et de la sérénité. « As-tu éprouvé un jour quelque inquiétude ? » lui ai-je demandé. « Jamais, a-t-il répondu, parce que je crois que Dieu est capable, sans me consulter, de bien faire les choses. Aussi lui ai-je toujours cédé mes affaires pour qu'Il s'en occupe de par Sa sagesse. Pourquoi donc m'inquiéter ? »

Par quelle heureuse coïncidence qui fait recouper les grands esprits, Ford faisait-il ici écho à la logique résignée devant le destin qu'on retrouve déjà chez Ibn 'Aṭâ' Allâh As-Sakandarî[109] ? Il va sans dire que Ford n'a jamais entendu

109 Né à Alexandrie, vers le milieu du septième siècle de l'Hégire et est mort en l'an 709, Ibn 'Aṭâ' Allâh commença son parcours intellectuel et spirituel en s'adonnant à la jurisprudence où il excella au point de devenir une notoriété en la matière. Mais l'homme changea le jour où il rencontra le sheikh soufi Al-Mursî et l'écouta parler de la science ésotérique qu'il méconnaissait. Séduit par le soufisme, il se consacra

parler de ce soufi, ni encore moins pu s'inspirer de sa pensée, mais j'aimerais vous présenter un résumé succinct de ses propos en vous laissant le soin de repérer la grande ressemblance existant entre leur philosophie personnelle, et ce malgré la grande distance géographique et temporelle qui les sépare. Écoutons Ibn 'Aṭâ' Allâh As-Sakandarî inciter à la résignation et tracer la voie vers le dépouillement (*tajarrud*) :

-Primo : savoir que Dieu a a priori géré ton destin et fixé ton sort. Car, Il a été pour toi, avant que tu ne sois pour toi-même. Et tout comme Il a géré ton être avant que tu ne sois et sans que tu y assistes, Il gère de même ta vie après que tu as existé. Sois comme tu as été à Lui, pour qu'Il soit comme Il a été pour toi ;

-Secundo : savoir que ta gestion de ta propre personne repose sur une mésestimation de toi même ;

-Tertio : savoir que le destin est rétif à tes desseins. En effet, ce qui est déjoue la plupart du temps tes plans et n'obéit que rarement à tes calculs ;

-Quarto : savoir que c'est Dieu qui gère en maître Son royaume tout entier : mondes célestes et terrestres, ésotériques et exotériques. Et de même que tu Lui reconnais Sa gestion de Son trône, des cieux et de la terre, tu dois Lui soumettre la gestion de ton existence parmi ces mondes !

---

depuis à la pratique du soufisme sans pour autant abandonner les sciences légales, finissant par enseigner les deux à la fois. Ibn 'Aṭâ' Allâh composa nombre d'ouvrages dont le plus important est sans conteste Ses *Ḥikam*, opuscule qui continue jusqu'à aujourd'hui de faire l'objet de commentaires et d'être enseigné dans les écoles prestigieuses du monde musulman.

D'aucuns diraient, après avoir écouté ces conseils, que l'homme doit donc, en vue de parfaire sa foi, mettre entre parenthèses ses capacités, s'abstenir de toute initiative, et attendre que Dieu se charge de combler ses désirs ! Quelle erreur ! Là n'est pas la philosophie prônée par Ibn 'Aṭâ' Allâh As-Sakandarî, qu'on a vu appliquée par Ford !

En effet, le sentiment que nourrit l'homme de sa propre capacité à agir, est une nécessité. Et le fait d'aller de l'avant pour entreprendre est, lui, un droit. Aussi voit-on Ibn 'Aṭâ' Allâh As-Sakandarî se raviser après ses propos mentionnés supra pour affirmer que : « L'esprit d'entreprise n'exclut pas le recours à l'aide de Dieu. » Écoutons le Prophète (ﷺ) dire : « Si vous vous en remettiez à Dieu comme il sied, Il assurerait votre subsistance, comme Il le fait d'ailleurs avec les oiseaux : le matin ils quittent leur nid le ventre creux et le soir ils y retournent rassasiés ».[110]

Le Prophète (ﷺ) incite l'homme à s'en remettre à Dieu tout en cherchant à se frayer les voies vers les causes secondes. Mieux, il emploie des termes qui expriment cette activité émanant des sujets eux-mêmes : les oiseaux qui partent et reviennent.

C'est là le moyen qui assure leur subsistance.

Nous disons, de notre part, que l'Islam rejette catégoriquement toute tentative de porter atteinte au libre arbitre, et d'émousser l'énergie débordante dont l'homme a été pourvu pour se dépenser ici-bas sans compter, dans l'espoir de recueillir le fruit de ses efforts.

110 At-Tirmidhî.

Une simple comparaison montre, cependant, que le champ de notre activité, là où nous agissons de notre propre chef, est assez restreint par rapport à celui où prévalent la Puissance et la Volonté suprêmes. De surcroît, les moyens pour agir dans ce vaste champ, restent tributaires de larges domaines qui échappent, la plupart du temps, à notre volonté et notre capacité. Cessons donc de nous vanter ! N'essayons surtout pas de rivaliser, en soufflant, avec les tempêtes rugissantes !

Voilà toute la philosophie préconisée par les adeptes du dépouillement : aller de l'avant à la recherche des moyens d'agir et se fier à Dieu par la suite !

Pourtant, force est de nuancer ces propos. En effet, s'il est tout naturel de conseiller à un chauffeur qui risque sa vie en conduisant sa voiture à une vitesse folle, de ralentir, il serait cynique de donner le même conseil à un chômeur insouciant ou à un flâneur traînant ses pas.

Les Américains, entraînés qu'ils sont dans une course effrénée vers les futilités de la vie, sombrant dans le désespoir au moindre échec, et empressés d'afficher leur triomphalisme après chaque exploit, doivent tirer parti des propos avancés par Ibn ʻAṯâʻ Allâh As-Sakandarî et Ford, entre autres.

Quant aux gens de l'Orient islamique qui pèchent par leur nonchalance, ils ont besoin d'un discours autrement approprié à leur situation et plus efficace. En effet, les pays là-bas abritent deux catégories contradictoires de gens. Il y a d'une part, ceux qui doivent être exhortés à agir pour vivre, et d'autre part, ceux dont les élans doivent être bri-

dés.

Nous invitons ceux qui pleurent le passé, se débattent en vue de réaliser quelques prodiges, et luttent désespérément contre des espoirs fuyants, à méditer ces propos de William James : « Nous sommes liés à Dieu par des attaches indéfectibles. Il suffit que nous nous soumettions à Son commandement, pour que tous nos espoirs se réalisent. »

Les gens qui se sont livrés en aveugles au destin doivent, quant à eux, être sanctionnés pour qu'ils se décident à agir de leur propre chef.

Par ailleurs, il est des personnes qui reconnaissent à la foi sa valeur et s'emploient à la propager, non pas parce qu'elle est un devoir, mais parce que les effets qu'elle produit aussi bien sur les individus que sur les sociétés sont souhaitables. Ces gens-là n'hésitent pas à arguer que : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait en inventer un, dont on solliciterait la bénédiction et craindrait le châtiment. » La foi est donc, à leur dire, nécessaire sur le plan social, pour garantir la sûreté et dompter les masses. Peu leur importe le fond de cette foi, ou ses implications, du moment qu'elle remplit son rôle à court terme !

C'est là une conception absurde de la religion et une méconnaissance de sa réalité et de sa valeur ! Pire, c'est un mépris affiché vis-à-vis de la Vérité elle-même et du mérite de ses initiés.

Car, La reconnaissance de l'existence de Dieu doit se fonder sur des preuves concluantes, que la raison ne saurait récuser.

Mais si les arguments invoqués montraient qu'il n'existe point de divinité, il serait malsain et malvenu d'assujettir par le mensonge la masse à la position des élites !

Nous respectons trop la vie et les vivants pour permettre ce leurre. Les humains doivent, à notre sens, ne regarder que la vérité, elle seule ! Car, la croyance en Dieu n'est pas un jeu politique, ni une législature d'exception. Tant s'en faut ! Elle est la vérité et la lumière que les imprévoyants, les exploités et les aveugles refusent de regarder en face. Quant à ceux qui ont su préserver leur nature première et qui ont été pourvus d'un esprit clairvoyant, ils sauront toujours emprunter la bonne voie menant à Dieu.

Car, la Croyance inébranlable est un élément précieux dont quasiment toutes les grandes âmes sont dotées. Elle fait office, tous niveaux et catégories confondus, de source spirituelle intarissable, dans laquelle ils puisent force et vigueur face aux difficultés.

On pourrait croire que la plupart des grands noms – dans les domaines profitables à l'homme s'entend – ne sont que pauvrement nantis d'une telle richesse spirituelle. Peut-être ce mensonge est-il propagé par certaines plumes irréligieuses.

Or, un nombre considérable de grands hommes croient fermement en Dieu, même si, comme nous l'avons d'ailleurs montré supra, leur croyance reste naïve ou entachée d'erreur.

Dale Carnegie dit à ce propos : « Je connais des hommes qui considèrent la religion comme quelque chose qui ne sied qu'aux femmes, aux enfants et aux prédicateurs. Ils se

vantent d'être des hommes capables de se débrouiller dans la vie sans l'aide de quoi que ce soit ! Quel est grand leur étonnement quand ils constatent que la plupart des hommes, je veux dire les héros de renom, se tournent chaque jour vers Dieu sollicitant Son aide ! Prenons l'exemple de Jack Dempsey. Ce champion m'a confié qu'il ne se couchait jamais sans avoir auparavant récité ses prières, ne prenait jamais quelque repas sans avoir exprimé à Dieu sa reconnaissance pour ce qu'Il lui a offert, et qu'il ne cesse, avant et pendant ses combats de boxe, de marmonner les prières et les invocations. Le PDG de la Général Motors, et ancien secrétaire d'état aux affaires étrangères des Etats Unis, Edward Stettinius, m'a révélé que, jour et nuit, il priait et invoquait Dieu pour qu'Il lui prodigue conseils et sagesse. Quand Eisenhower[111], lui, se dirigea en avion vers l'Europe, lors de la dernière guerre mondiale, pour prendre le commandement suprême des forces alliées, il n'emporta qu'un seul livre dans l'avion : la Bible ! Marc Clark me dit que pendant la guerre, il lisait chaque jour la Bible, puis se prosternait en invoquant Dieu !

Ces héros ont réalisé qu'ils n'étaient pas seuls dans la vie, qu'ils avaient besoin de Dieu, le Puissant, le Miséricordieux, pour qu'Il les guide ici-bas de par Son soutien et Ses soins, tout comme Il les a gratifiés, alors qu'ils étaient dans le Monde du néant, de la grâce de la création et de l'existence.

Il convient donc de recourir à Dieu face à toute difficulté, ou crise. Car, qui peut, si ce n'est Lui, subvenir aux besoins, combler les manques et rendre la quiétude :

111 Général et homme d'État américain (1890-1969).

Tous implorent tes faveurs ;
Il n'est d'autre que Toi
Qui exauce leurs prières,
Ta bonté, Ta mansuétude
Etant sans frontières.

Mais, il convient également de ne pas méconnaître Celui qu'on sollicite, de ne point s'attirer Ses bonnes grâces par des moyens qu'Il réprouve, et de ne pas Lui imputer, sciemment ou non, des actions qu'il n'admettrait pas.

Naguère, les Arabes associaient à Dieu une autre divinité, Lui exprimaient leur attachement en ces termes : « Me voilà, ô Mon Dieu, me voilà ! Me voilà, Tu n'as pas d'associé, excepté un associé qui est à Toi, et que Tu domines lui et ce qu'il possède ! »

Avec l'avènement de l'Islam, cette expression a été revue, fond et forme, mais en y conservant ce pur sentiment, où s'entremêlent amour et crainte, liant les créatures à leur Créateur suprême. On a obtenu donc la formulation suivante : « Me voilà, ô Mon Dieu, me voilà ! Me voilà, Tu n'as point d'associé. Louange, Grâce, et Royauté sont à Toi. Tu n'as point d'associé ! »

Corriger la croyance et le culte constitue le but suprême de l'Islam. En effet, les anciennes nations concevaient Dieu d'une manière erronée et défaillante : « *La plupart d'entre eux ne croient pas en Dieu sans être des associateurs.* » (12, 106). Force était donc de mettre un terme à cette ignorance et de bannir ces fausses idées.

Les chrétiens se tournent vers Dieu, comme nous l'avons déjà vu, mais ils Lui associent, malheureusement, une autre

divinité, voire deux, d'où leur égarement. Ils sollicitent Dieu, en ayant à l'esprit Jésus (عليه السلام), et sollicitent ce dernier, en entendant Dieu. Alors que Jésus (عليه السلام) et Muhammad (ﷺ) ne sont que de faibles humains en manque de Sa grâce, qui ont recours à Lui ambitionnant Sa rétribution, et craignant Son châtiment.

Nous répugnons à cet athéisme qui fait des nouvelles générations un troupeau vivant dans l'univers, en reniant le Seigneur des mondes !

Cet athéisme embrouillé doit céder la place à une foi éclairée, où rayonne la lumière de la Vérité. Parallèlement, l'Unicité que l'Islam ne cesse de stipuler, en exhortant les gens à en assimiler la teneur et à la prendre pour article de foi, n'est point une innovation blâmable que le Prophète Muhammad (ﷺ) aurait inventée de toutes pièces. Loin s'en faut ! Elle perpétue la même première prédication prônée par tous les prophètes, tout en mettant en exergue le fondement qui sous-tend toutes leurs religions.

D'ailleurs, on retrouve dans les Livres qui sont toujours conservés par les chrétiens, des références à cette vérité, qui recoupent parfaitement maints versets coraniques en la matière.

En effet, quand le Livre deutérocanonique (chapitre 5, n°36) dit : « Sache que le Seigneur c'est Dieu, point de divinité si ce n'est Lui », il rejoint ce verset coranique : « *Sache qu'il n'y a point de divinité si ce n'est Lui* » (47, 19). Il en est de même pour ce passage tiré de ce Livre précédemment cité : « Dis-toi que le Seigneur c'est Dieu en haut dans le ciel, et en bas sur la terre », et ce verset coranique : « *Il est,*

Lui, Dieu dans le ciel, Dieu aussi sur la terre ; et c'est Lui le sage, le savant. Et béni Celui à qui appartient la royauté des cieux et de la terre et de ce qui est entre les deux » (43, 84-85). Dans le même Livre figure ce passage : « Ecoute, Israël : le Seigneur, notre Dieu, est un Dieu unique. » (Israël c'est Jacob qui, agonisant, a réuni ses enfants pour s'assurer qu'ils croient encore en l'Unicité de Dieu), et dans le Coran : « *Étiez-vous là quand la mort se présenta à Jacob, qu'il dit à ses enfants : « Qu'adorerez-vous, après moi ? » Eux de dire : « Nous adorerons Celui qui pour toi est Dieu, Dieu aussi pour tes pères, Abraham et Ismaël et Isaac. Dieu unique à qui nous sommes Soumis* » » (2, 133).

Comparons également ce passage de l'Ancien Testament (Isaïe, chapitre 45, n°18) : « Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre », avec ce verset coranique : « *Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre glorifie Dieu, et Il est le Tout-Puissant, le Sage. A Lui appartient le Royaume des cieux et de la terre. Il fait vivre et Il fait mourir, et Il est puissant sur toute chose. Il est le Premier et le Dernier, l'Apparent et l'Occulte, et Il est connaissant de toute chose.* » (57, 1-3). Il y a aussi une nette ressemblance entre cet extrait : « Parce que Je suis Dieu, et que Je n'ai pas de semblable », et ce verset : « *Rien qui Lui soit semblable* » (42, 11).

Dans le Nouveau Testament aussi, l'on retrouve certaines traces qui mettent en exergue l'attachement sincère des gens à leur Créateur suprême et la manière judicieuse dont ils observent, toutes appartenances linguistiques et catégories confondues, leur culte désintéressé. Si bien que les hommes ne se distinguent les uns des autres qu'à l'aune du dévouement qu'ils éprouvent vis-à-vis de Dieu,

et les moyens qu'ils emploient pour se rapprocher de Lui, l'Unique, le Très Puissant.

Dans ces temps où la croyance en l'Unicité était chose rare et où l'ignorance de Dieu faisait loi, de tous les sentiments, ceux qui témoignaient d'une profonde croyance en cette Unicité, et étaient exempts de toute souillure d'association, étaient les plus chers à Dieu.

Par ailleurs, plus les invocations de Dieu expriment la vénération de Sa majesté, la reconnaissance de Sa grandeur sans pareil et Sa perfection absolue, plus elles sont les bienvenues et ont plus de chances d'être exaucées.

On raconte que quand l'Envoyé de Dieu (ﷺ) entendit un homme dire : « Seigneur ! Je T'invoque en reconnaissant que Tu es, Toi, Le Dieu. Point de divinité si ce n'est Toi, l'Unique, l'Absolu, Qui n'a pas engendré, n'a pas été engendré, et nul n'est égal à Lui », il lui dit : « Tu as fait appel à Dieu en employant le Nom suprême par lequel quiconque L'invoque est largement comblé. »[112]

Ah oui ! Ne vois-tu pas se ranimer au tréfonds de cet homme un dogme que des milliers et des milliers de personnes n'ont pu effleurer ? Comment pourrait-on comparer à cette croyance sublime en l'Unicité, remplissant son cœur, le polythéisme de ces gens qui croient que Dieu a un enfant et une compagne ?!

Pareillement, l'Envoyé de Dieu (ﷺ) a vanté toute invocation de Dieu qui exprime d'une part, l'exaltation, les louanges et la gratitude qu'on Lui doit, et d'autre part,

112 At-Tirmidhî.

combien le monde a besoin de Lui pour exister. Voici un exemple de ces invocations : « Ô Créateur des cieux et de la terre ! Ô Le Majestueux, Le Généreux ! Ô le Très Miséricordieux ! Point de divinité si ce n'est Toi ! Exalté sois-Tu, je faisais partie des gens injustes ! Ô Le Vivant, L'Éternel ! » Il y a également cette invocation de Dieu où scintille merveilleusement la beauté émanant de la révérence et la ferveur : « Seigneur ! Je T'invoque au nom de ces parties de Ton trône où s'entrelacent les émanations de Ta gloire, au nom de l'infinie clémence que recèle Ton Livre ; Je T'invoque par Ton Nom suprême, Ta grandeur sublime, et Tes propos parfaits. »

L'on rapporte aussi cette invocation : « Seigneur ! Je T'invoque par Ton nom pur, noble et béni, par Celui-là même que Tu préfères, si bien que si l'on T'appelle par ce nom, Tu réponds favorablement ; si l'on Te demande quelque grâce Tu la concèdes, et si l'on fait appel à Ta clémence, Tu Te montres Clément, et si l'on recourt à Toi face à quelque difficulté, Tu prêtes Ton assistance ! »

Le domaine des invocations divines est assez large, force est donc, pour toute personne désirant en savoir plus sur ce sujet, de consulter les ouvrages spécialisés en la matière.

Faut-il laisser les gens à leur sort, s'égarer dans le dédale de la vie, sans secours, ni soutien ? !

L'homme, dût-il faire étalage d'une prétendue force ou au contraire, jouer les faibles, dût-il encore prétendre se suffire à lui-même, ploiera sous le poids de la solitude et sombrera dans le désarroi ! Combien de fois l'homme, désorienté face à une multitude de chemins qui s'étendent de-

vant lui, se voit obligé de se demander laquelle de ces voies emprunter ! Si un jour il optait pour le mauvais chemin, son égarement durerait des années entières, pour n'arriver nulle part ! Tout cela parce qu'au début il ne s'est pas fixé un but précis guidant ses pas !

Que nous avons besoin de quelqu'un qui nous mènerait vers le droit chemin !

L'homme, à l'image d'une ville vulnérable alléchant les appétits dévastateurs des assaillants, est une proie facile pour les peines qui risquent à tout moment de s'acharner contre lui. En effet, chaque partie infime de son corps peut être le siège d'un mal incurable, d'atroces douleurs. Regardait-il autour de lui, il verrait que le malheur est à l'affût, en puissance avec chaque événement, chaque acte qu'il effectue.

Comme nous avons besoin que le bien-être puisse perdurer, que l'infortune s'en aille à jamais, et que nous puissions jouir de tout ce qui fait de la vie un espace de facilités, de bénédiction et de sérénité !

Tous ces besoins sont, grâce à la prière, satisfaits au grand bonheur du croyant ! Aussi l'Islam a-t-il prévu cinq prières quotidiennes, où l'homme s'arrête dignement pour s'épancher, face à son Seigneur.

Dans ces moments d'expansion, l'homme s'adresse à son Seigneur, tout d'abord pour Lui exprimer sa gratitude et exalter Sa gloire, ensuite pour requérir Sa sollicitude qui fera office de rempart ceignant jalousement les grâces et écartant les malheurs.

Dans ces moments de recueillement, l'homme s'arrête devant son Seigneur sollicitant Son aide et Sa bénédiction.

Dans ces moments d'épanchement, l'homme s'arrête devant Celui qui possède le Savoir global, pour qu'Il l'instruise et comble ses lacunes, devant Celui qui dispose de la Puissance incommensurable pour qu'Il le rende capable de réaliser ce qu'il ne peut, vu la faiblesse inscrite dans sa condition d'homme, en aucune façon entreprendre.

Dans un *ḥadîth* divin (*qudsî*), Dieu dit : « J'ai réparti la prière en deux parts, une pour Moi, et l'autre pour Mon serviteur : quand il dit : « Louange à Dieu, Seigneur des mondes », Je dis : « Mon serviteur M'a exalté » ; quand il dit : « Le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux », je dis : « Mon serviteur M'a vanté » ; quand il dit : « Maître du jour de la Rétribution », Je dis : « Mon serviteur m'a glorifié » ; quand il dit : « C'est Toi que nous adorons, et c'est Toi dont nous implorons secours », Je dis : « C'est un engagement entre Moi et Mon serviteur, à lui donc ce qu'il demande », et quand il dit : « Guide-nous vers le chemin droit, le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits », Je dis : « A Mon serviteur ce qu'il demande ».[113]

Le fait de se lancer éperdument dans les différents domaines de la vie, couvre le corps de sueur et de poussière, et fait fléchir l'âme sous la charge des soucis et des tracas. L'homme a donc besoin, après chaque long parcours, où son petit monde est incessamment mis sens dessus dessous, d'un moment de répit, pour recouvrer ses forces et mettre un peu d'ordre dans ses affaires ! La prière n'est que

113 Aḥmad.

moments où l'on cherche à retrouver cette perfection perdue ou escomptée !

Abû Sa'îd [Al-Khudrî] rapporte qu'il a entendu le Prophète (ﷺ) dire : « Les cinq prières sont une expiation des péchés que l'on aura commis entre chacune d'elles. Vois-tu si un ouvrier habitait une maison séparée de son lieu de travail par cinq rivières, et qu'après chaque jour de rude labeur, revenant chez lui, le corps sali et ruisselant de sueur, il pouvait à loisir se laver à chacune de ces rivières, comment pourrait-il avec tout cela rester encore sale ? Il en est de même avec la prière : si l'homme commet un péché, et qu'il invoque Dieu sollicitant Son pardon, tous ses péchés antérieurs seront pardonnés. »[114]

Est-il malheureux de voir la rage de la matière ravager les visages, dans le combat mortel auquel l'homme se livre pour la subsistance !

En effet, mus par un instinct d'égoïsme effréné, les êtres humains s'engagent dans cet espace grouillant, en ne tenant compte, dans leur longue course, que de leurs intérêts et de ceux de leur famille. Quant à la compassion, l'altruisme et la bienfaisance, ce sont des valeurs qu'ils ne perçoivent que rarement ! Or, laisser les gens à leur sort, à la merci de ces passions ardentes, est un arrêt de mort qu'on prononce à l'encontre de tout ce que l'humanité comporte de vertus !

Pas étonnant donc que l'Islam ait institué la prière en tant qu'obligation, pour qu'elle préserve les gens contre ce feu qui les consume. On tient d'Anas Ibn Mâlik que l'Envoyé de Dieu (ﷺ) a dit : « Dieu a un ange qui clame, au moment

114 Al-Bazzâr.

de chaque prière : Ô fils d'Adam ! Accourez éteindre les feux que vous avez allumés ! »[115]

On trouve dans une autre version : « Vous ne cessez de brûler, jusqu'à ce que vous vous acquittiez de la prière du matin, qui vient effacer vos péchés ; vous brûlez encore et encore, mais avec la prière de midi (*dhuhr*), vos péchés sont effacés ; vous brûlez de nouveau, et avec la prière de l'après-midi (*'asr*), vous péchés sont absous ; vous recommencez à brûler, mais la prière du coucher (*maghrib*) bientôt efface vos péchés, et vous brûlez encore et encore, mais la prière du soir (*'ishâ'*) efface vos péchés. Vous dormez ensuite, vos péchés ne sont point alors consignés, jusqu'à ce que vous vous réveilliez ».[116]

C'est dire combien, dans leur vie tumultueuse, les gens ordinaires commettent de péchés et basculent dans la bassesse, et comment les prières viennent à propos apaiser les visages tourmentés et les flancs prêtés !

La prière est une élévation hissant l'homme vers le ciel chaque fois qu'il s'attache aux choses terrestres et le ramenant vers Dieu chaque fois qu'il se détourne de la finalité de son existence.

Cité par Dale Carnegie, Alexis Carrel, auteur de "L'homme cet inconnu", et l'un des lauréats du prix Nobel, affirme que : « De toutes les énergies connues jusqu'à nos jours, la prière serait la plus grande énergie génératrice d'activité ! J'ai eu l'occasion, en tant que médecin, de rencontrer beaucoup de malades que les médicaments n'ont pu gué-

115 At-Tabarânî.

116 At-Tabarânî.

rir. Mais, sitôt que la médecine s'est avouée vaincue devant leur cas, la prière était là pour guérir leurs maux. Elle est en effet telle une source de radiations, et un auto-producteur d'activité. Par le biais de la prière, les gens cherchent à stimuler leur activité restreinte, en s'adressant à la Force dont l'énergie est inépuisable ! En priant, nous soumettons notre sort à la Grande Puissance qui détient les rênes de l'univers, pour L'implorer de nous prodiguer quelque étincelle de Sa lumière, qui puisse nous prêter assistance face aux difficultés. Mieux, le fait d'implorer Dieu est en lui-même un grand stimulateur à même d'aviver notre force et notre dynamisme. Or, il n'y a eu jamais quelqu'un qui ait une fois imploré Dieu, sans que cette imploration ne lui ait largement profité ! » C'est là la meilleure explication de ce verset coranique : « *Si Mes serviteurs t'interrogeront sur Moi, Je suis tout très proche ! Je réponds à l'appel de qui fait appel quand il M'appelle. Qu'ils cherchent donc à répondre à Mon appel, et qu'ils croient en Moi. Peut-être seront-ils bien dirigés* » (2, 186).

Quel bien l'homme aura à gagner, si, sitôt réveillé, sa pensée va directement à Dieu, requérant Son aide, s'inspirant de Lui !

Il sera ainsi divinement assuré de couler sa journée entière à l'abri des déboires. Rien d'étonnant, dès lors qu'il a entamé sa journée par un acte si cher à son Seigneur, et par la sollicitude de Sa protection. Or, qui d'autre que Dieu, le Très Exalté, le Très Majestueux, peut veiller à la sûreté de quiconque recourt à Lui, et prêter Son assistance à ceux qui la Lui demandent ?! On trouve dans la tradition prophétique un *ḥadîth* qui corrobore cette idée : « Quiconque

s'acquitte de la prière du matin se met sous la protection de Dieu. Ne cherchez surtout pas à porter atteinte à ce protégé de Dieu ! Car, quiconque ose et réussit à le faire, sera livré au feu de l'enfer ! ».[117]

Voilà un appel que Dieu lance aux gens pour qu'ils accordent les honneurs qu'il mérite à tout un chacun qui entame sa journée par la prière, avant de rejoindre son travail jouissant de l'aide de Dieu et entouré de Ses soins.

On tient d'Ibn 'Umar que le Prophète (ﷺ) a dit : « Quiconque s'acquitte de la prière du matin, intègre le rang de ceux que Dieu, le Très Béni, le Très Haut, prend sous Sa protection. Ne cherchez donc pas à porter atteinte aux engagements divins. Car, Dieu n'aura pas de cesse qu'il livre quiconque ose le faire, au feu de l'enfer ! »

On raconte aussi qu'Al-Hajjâj ordonna à Sâlim Ibn 'Abd Allâh d'exécuter un homme. « As-tu fait la prière du matin ? » demanda Sâlim au condamné. « Oui », répondit-il. « Tu peux t'en aller ! », lui dit Sâlim. Et à Al-Hajjâj qui demanda des explications, Sâlim répondit : « Mon père m'a raconté qu'il avait entendu l'Envoyé de Dieu (ﷺ) dire : « Quiconque fait la prière du matin, passe sa journée sous la protection de Dieu ! » J'ai donc répugné à tuer quelqu'un auquel Dieu a accordé Sa protection ».[118]

A méditer ces propos qui mettent en exergue le rapport que Dieu entretient avec Ses fidèles serviteurs, on conclue qu'Il ne se contente pas de leur accorder Sa protection, mais Il va jusqu'à les identifier à Lui-même, au point que toute

117 Muslim.

118 Ahmad.

atteinte à leur personne, devient de ce fait un acte dirigé contre Lui, que Sa personne soit sanctifiée ! D'où ce *ḥadîth*, que le Prophète (ﷺ) tient de Dieu : « Tout un chacun qui se montre hostile envers l'un de Mes protégés, Je lui déclare la guerre ».[119]

Or, être le protégé de Dieu, implique que l'on s'attache plus à Lui et que l'on se réfugie davantage en Lui par le biais de la prière, et d'autres formes de culte, obligatoires ou surérogatoires !

Cette estime divine toute particulière vis-à-vis de ceux qui soumettent leur vie entière à Sa bienveillance, peut atteindre son apogée, lorsqu'Il les rapproche et les identifie à Lui, en considérant toute attitude adoptée à leur égard comme si elle était prise à Son égard !

L'Envoyé de Dieu (ﷺ) a dit : « Le jour de la Résurrection, Dieu, le Très-Exalté, le Très-Majestueux, s'adresse à l'homme :

- Ô fils d'Adam ! Je suis tombé malade, et tu ne M'as pas visité !

- Comment Te visiter, Toi le Seigneur des mondes ? ! S'étonne l'homme.

- Ne sais-tu pas que Mon serviteur untel a été malade, et tu ne l'as pas visité ?! Ne sais-tu pas que si tu l'avais visité, tu M'eusses trouvé chez lui ? Ô fils d'Adam ! Je t'ai demandé de la nourriture, pourtant tu ne M'as pas nourri !

- Mais, comment Te nourrir, Toi le Seigneur des mondes ? s'exclame l'homme.

- Ne sais-tu pas que Mon serviteur untel t'a demandé de

119 Al-Bukhârî.

la nourriture, sans que tu daignasses le nourrir ? Ne sais-tu pas que si tu l'avais nourri, Je t'en aurais su gré ? Ô fils d'Adam Je t'ai demandé à boire et tu ne M'as pas abreuvé !

- Comment Te donner à boire, à Toi Seigneur des mondes ?

- Mon serviteur untel t'a demandé à boire et tu as refusé de l'abreuver. Pour sûr, si tu l'avais fait, Tu aurais trouvé cela auprès de Moi ! ».[120]

Ce dialogue étonnant met en évidence toute l'estime que porte Dieu envers une catégorie de gens dont le rapport à Lui ne cesse de se consolider, tel qu'Il considère les honneurs qu'on leur accorde, comme un hommage qui Lui est rendu. Cependant, tout homme, aussi proche de Dieu soit-il, n'est point à l'abri des tracas, des revers et de l'ingratitude. Ne vois-tu pas que 'Umar Ibn Al-Khattâb, le gouvernant le plus juste que l'humanité ait jamais connu, a été tué, parce qu'on l'accusait d'injustice ? Si cette éminente personne a dû subir un tel sort, le visiter, alors qu'il souffrait le martyre, eût été un acte offert à Dieu Lui-même !

Il en est de même quant aux premiers musulmans : assiégés par les associateurs (dans le Vallon d'Abû Tâlib pendant trois ans), endurant la faim et la soif, ils furent obligés de se nourrir de feuilles d'arbre, jusqu'à ce qu'ils aient eu la bouche toute meurtrie ! La faim qu'ils ressentaient n'est pas – comme certains petits esprits voudraient le faire croire – celle qui naît de la condition de mendicité, elle est le pendant d'une condition de lutte et de sacrifice !

Diras-tu : A quoi bon entretenir des liens si solides avec

120 Muslim.

Dieu ? Et pourquoi tous ces grands soins dont Il entoure Ses fidèles serviteurs et protégés, si ces derniers n'ont pas échappé eux-mêmes à l'injustice et à la trahison ? ! Et comment dire que 'Umar et 'Uthmân sont sous la Protection suprême, alors qu'ils ont été atrocement tués ? ! Ces interrogations ne remettent pas pour autant en cause le bien-fondé des idées que nous avons exposées précédemment. Elles nous obligent à remettre en question la façon dont l'on conçoit les grands concepts de la vie, afin de mettre fin à toute vision réductrice qui se fie aux apparences !

Que diraient ces gens, s'ils savaient que 'Umar priait Dieu, quelques jours avant sa mort, de mourir en martyr et de rendre l'âme non pas dans un tel ou tel champ de combat contre les Perses ou les Romains. Loin s'en faut ! Il voulait mourir à Médine même, là où les Émigrés pour la cause de l'Islam se sont installés ? ! C'est comme s'il prédéterminait la manière dont il préférait mourir !

'Umar, ainsi que tous les grands hommes, ne sont pas dupes. Conscients qu'ils sont de la mission vitale qu'ils doivent accomplir pour cultiver la foi, la morale et la justice, et extirper les mauvaises herbes dévastatrices, ils s'acquittent, de leur propre gré, des lourdes charges qui leur incombent. Rien ne les arrête, ni les déboires, ni même les fins tragiques ! Parfois ils aspirent même à avoir une telle mort, comme c'est le cas d'ailleurs de 'Umar Ibn Al-Khattâb et de Socrate également, quand il a été condamné à mort :

Socrate a effleuré le verre,
Où résidait pourtant la mort,
Tel l'amoureux tendant à son amant,
Des lèvres assoiffées, frémissant de passion !

Nous devons néanmoins préciser que ce destin qui paraît on ne peut plus cruel et intenable, est loin d'exprimer quelque disgrâce ou sévérité. Par ailleurs, même si Dieu ne s'y oppose pas, conformément aux lois qu'Il a établies pour la vie, Il permet son exécution tout en étant très Satisfait de Son serviteur, et Désireux de le combler de Sa bienveillance. Méditons ce *ḥadîth* divin, que le Prophète (ﷺ) tient de Dieu : « Quiconque humilie l'un de Mes protégés, Me provoque en duel. Je n'ai jamais hésité sur quelque acte, comme Je le fais avant de prendre l'âme de l'un de Mes serviteurs croyants : il déteste la mort et Je déteste lui infliger ce mal qu'il ne peut pourtant pas fuir ».[121]

Quelle situation étonnante ! Quelle tendresse débordante ! D'une part, la mort en tant que fatalité, d'autre part, la volonté divine que le destin suive son cours !

Le serviteur de Dieu détestant la mort, et Dieu ne voulant pas faire croire à Son serviteur que son Seigneur lui fait du mal !

D'où cette image grandiose décrivant ce moment fatal : « Je n'ai jamais hésité sur quelque acte, comme Je le fais avant de prendre l'âme de l'un de Mes serviteurs croyants : il déteste la mort et Je déteste lui infliger ce mal qu'il ne peut pourtant pas fuir. »

Les revers et les souffrances inhérents à la vie particulièrement distinguée que mènent les grands hommes, ne sauraient être imputés à quelque sévérité ou animosité, dont Dieu ferait montre vis-à-vis de ces héros.

121 Al-Bukhârî.

Qui plus est, ces derniers subissent le destin divin avec résignation et joie ! Qu'ils sachent que c'est là la volonté de Dieu, et voilà que les rudes épreuves se muent à leurs yeux en difficultés dérisoires et attrayantes ! Alors que pour le commun des mortels les mêmes traverses constituent des écueils insurmontables !

Si les premiers, les grands hommes, adoptaient devant les malheurs, la même attitude lâche des poltrons, aucun d'entre eux ne serait allé de l'avant, alors que les autres esquivent les difficultés !

Tels sont les gens de la foi : s'inspirant de la relation qu'ils entretiennent avec Dieu, ils ne reculent devant rien, ni ne sombrent dans le désarroi !

Craignent-ils quelque menace, ils ont recours à Dieu, tel l'enfant cherchant dans les bras de son père assistance et protection ! La tradition prophétique nous apprend que chaque fois que le Prophète (ﷺ) se trouvait face à quelque grande difficulté, il recourait à la prière ![122]

Dale Carnegie se demande : « Pourquoi la croyance en Dieu et le recours à Lui sont-ils source de quiétude et de sérénité ? Je vais laisser, dit-il, William James répondre à cette question : « Tout comme les flots agités de l'océan rugissant n'affectent point le calme des profondeurs maritimes, les tribulations éphémères sont loin d'ébranler la sérénité des vrais croyants. En effet, imperturbables qu'ils sont, ces derniers sont toujours prêts à relever les défis à venir. Pourquoi donc ne pas se tourner vers Dieu, quand l'on se sent angoissé ? Pourquoi ne pas nous soumettre

122 Al-Bukhârî.

entièrement à cette Puissance grandiose qui domine l'univers ? Ne pas appartenir à une religion, ne t'empêche pas de prier et d'implorer Dieu ! »

Par prière l'on entend en Islam deux sens : l'un particulier et l'autre général. Le premier s'applique à ces obligations spirituelles réparties entre le jour et la nuit, qui comprennent des actes, dont la loi divine a bien spécifié la pratique, comme la récitation coranique, les louanges de Dieu, le recueillement, la profession de l'Unicité divine, la génuflexion, la prosternation, et les deux positions où l'homme se tient debout ou s'assied face à Dieu.

Dans ce sens, la prière constitue l'un des cinq piliers de l'Islam. Elle est pour la foi du croyant, ce qu'est la nourriture pour son corps. Et tout un chacun qui s'en acquitte scrupuleusement, donne la preuve que sa confession et peut-être même sa foi sont sincères. Il mérite donc le pardon de Dieu et Sa bénédiction. Par contre, quiconque se montre réticent à l'observer, tout en sachant qu'elle est un devoir bénéfique à accomplir, est condamné à l'égarement et la perdition. L'Envoyé de Dieu (ﷺ) affirme à ce propos : « Dieu a prescrit cinq prières. Quiconque s'y prépare en faisant ses ablutions en bonne et due forme, s'en acquitte à temps, effectue les génuflexions et les prosternations comme il se doit, et parachève sa prière dans le recueillement, Dieu s'engage à lui pardonner. En revanche, celui qui n'en fait rien, Dieu ne se lie d'aucun engagement envers lui : Il peut lui pardonner comme Il peut lui infliger Son châtiment ».[123]

Quant à celui qui, par méconnaissance et dédain, dé-

123 Abû Dâwûd.

laisse sa prière, il ne mérite pas de porter le nom de croyant, ni qu'on respecte sa confession !

La prière peut également signifier le fait d'invoquer Dieu à tout moment. Ainsi, en cas de besoin, d'angoisse, de maladie ou devant une quelconque crise, l'homme a-t-il recours à Dieu, implorant Son assistance et sollicitant Sa clémence et Son pardon ! En effet, l'Islam abonde en invocations qui, mises à la disposition de l'homme, répondent presque à toutes les situations (désir à satisfaire ; péril à conjurer ; plus de grâces à solliciter, etc.). Mieux, Dieu aime que Son serviteur Lui demande la satisfaction de quelque désir et cherche sans retenue à obtenir Ses grâces ! Il va même jusqu'à le mettre en garde contre toute velléité de ne compter que sur sa personne. Car, en agissant de la sorte, l'homme se prive des grâces inhérentes à la prévenance divine suprême, en se cantonnant dans les limites, somme toute, étriquées de sa faiblesse et son ignorance.

L'on trouve dans ce *ḥadîth* divin la confirmation d'une telle attitude : « Ô Mes serviteurs ! Vous êtes tous des égarés, hormis ceux que je guide vers la bonne voie. Sollicitez donc Ma guidance, Je vous guiderai. Ô Mes serviteurs ! Vous êtes tous affamés, sauf ceux que Je nourris. Demandez-moi de vous nourrir, et Je vous nourrirai. Ô Mes serviteurs ! Vous n'avez rien pour couvrir votre nudité, sauf ceux d'entre vous que Je vêts. Demandez-Moi de vous vêtir, et Je vous vêtirai. Ô Mes serviteurs ! Vous ne cessez jour et nuit de pécher. Cependant, Je pardonne tous les péchés. Demandez-Moi pardon et Je vous pardonnerai ! »

Regardez avec quelle insistance Dieu cherche à mener l'homme égaré vers Lui, pour qu'il acquière auprès de Lui

force et soutien !

Seuls les malheureux mesquins se privent de telles largesses dispensées à flots. Aussi L'Envoyé de Dieu (ﷺ) a-t-il insisté sur la nécessité de faire appel à Dieu dans maints *hadîth*, dont ceux qui suivent : « N'hésitez pas à invoquer Dieu, car nul ne périt alors qu'il L'invoque ! »[124] ; « L'invocation de Dieu est l'arme du croyant, le pilier de la religion et la lumière des cieux et de la terre ! »[125] ; « Pudique et Généreux, Dieu n'aime pas faire revenir bredouille quelqu'un qui se tourne vers Lui sollicitant quelque faveur ! »[126] ; « Demandez à Dieu de vous prodiguer Ses grâces. Il aime qu'on requière Son aide, et qu'on L'adore de la meilleure façon qui soit : vivre dans l'expectative de la délivrance ».[127]

124 Muslim.

125 Al-Hâkim.

126 Abû Ya'lâ.

127 At-Tirmidhî.

Chapitre vingt-unième

Spiritualité du Prophète (ﷺ)

Les âmes ordinaires passent parfois par des moments de raffinement et de délicatesse, atteignant de ce fait un stade où les pensées et les sentiments planent dans une atmosphère de pureté sublime. Mais, bientôt ces natures reprennent leur train de vie quotidien. Et ces moments de transcendance ne sont plus alors, au milieu des soucis prosaïques qui les occupent la plupart du temps, qu'une lueur éphémère, ou une vision émanant d'un monde lointain !

En revanche, dotés d'une perspicacité et d'une sensibilité sans pareil, les grands esprits évoluent dans un espace plus large, d'où ils planent sur la vie. Aussi adoptent-ils toujours la même conduite distinguée, de laquelle ils ne se départent guère, tel un oiseau habitué à vivre sur les faîtes, qui n'en descend que pour reprendre aussitôt son ascension !

Ainsi ont été créés les hommes ; ainsi ont-ils vécu depuis la nuit des temps : une masse confinée dans les vanités de l'existence, se débattant au rythme de préoccupations terre-à-terre, dont elle ne se libère que rarement, face à une élite qui a pu, elle, malgré tel ou tel contretemps anodin, réussir son affranchissement.

Cependant, si le commun des mortels occupe un rang

moindre que celui de l'élite, il existe aussi, au sein de cette dernière catégorie, des disparités – en termes de vertu, de bienfaisance et de générosité – aussi marquées que le seraient les distances entre les différentes planètes. Car, si l'homme peut caresser l'idée de s'envoler vers celles d'entre elles qui lui paraissent relativement proches, il ne saurait envisager, même entraîné par l'imagination la plus débridée, la possibilité d'atteindre les autres !

De fait, les disproportions entre les grands esprits sont illimitées ! A cet égard, la Sagesse divine a choisi comme dépositaire de la Révélation la fine fleur de cette élite !

Imaginons un concours qui mettrait aux prises la crème de l'humanité, où se côtoieraient force et pureté, clairvoyance et maturité, et autres talents sublimes... Les Prophètes seraient assurément les seuls à l'emporter, et de loin !

C'est que, de par leur intelligence, leur connaissance profonde de l'âme humaine, leur force de volonté, leur ambition et leur lucidité, ils constituent une espèce à part, sans commune mesure avec les autres !

Ce serait une grave erreur de penser que c'est parce que ces Envoyés étaient d'une « bonté » et d'une naïveté telles qu'ils ont pu gouverner quelques groupuscules, à une époque où l'humanité n'était pas encore assez évoluée !

Loin s'en faut ! Gouverner les nations a toujours été, et reste encore, du ressort exclusif d'hommes charismatiques, d'esprits jouissant d'un ascendant sur les autres, et capables de réunir autour de leur personne des milliers de partisans ! Le verset coranique suivant décrit cette vérité : « *Mentionne*

nos serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, doués de vigueur et de clairvoyance. Nous les avons purifiés en leur rappelant la demeure éternelle. Ils sont près de Nous, certes parmi les meilleurs élus. » (38, 45-46).

Quelle description si laconique, si éloquente des clés de la grandeur : des serviteurs jouissant de force et de lucidité, alliant énergie, vaillance et clairvoyance ! Ils sont la fine fleur de l'humanité, tels les fleurons d'un jardin, cueillis pour être offerts dans un bouquet, où le beau cède la place au plus beau !

Tel est le vrai sens de l'élection !

Par ailleurs, de tout temps, la Révélation divine a été, et reste, le garant qui préserve la Terre contre la disparition, et les civilisations contre toute confusion entre droiture et égarement, entre raison et déraison.

En scrutant le groupe des dépositaires de la Révélation bénie, tu ne manquerais pas de discerner une silhouette noble se détacher des autres, auréolée de majesté et de décence, enveloppée d'assurance et de piété, éclipsant presque son entourage !

Qui sont ces illustres prédicateurs ? Et surtout, qui est cette imposante sommité ?

Ce sont les Prophètes qui ont été chargés à l'aube des civilisations, de guider les gens, mais pour un laps de temps ! Quant à cet éminent Prophète, muni d'un Livre qui tiendra compagnie aux humains pour toujours, il a été chargé de guider les gens pour l'éternité !

Ainsi se profile, dans le recueillement et la piété, au milieu de ces pieux réformateurs, l'image de Muhammad Ibn 'Abd Allâh (ﷺ), celui qui fut chargé de transmettre le dernier message divin, ce confluent où viennent s'entremêler les dogmes et les vertus censés réaliser le bien-être de l'humanité en tout temps !

Il est l'incarnation vivante des idées suprêmes. Certes, il t'est facile de le reconnaître au Livre qui lui fut révélé, et à la sagesse foisonnant dans ses propos. Mais, tu ne pourrais accéder à sa personne, que si tu te fixais comme but suprême les valeurs grandioses que recèle sa vie !

Quant à ceux qui se contentent de s'arrêter au commencement de l'itinéraire, il leur est impossible d'accéder à lui !

Les pécheurs désireux de se repentir, les ignorants convoitant le savoir, les gens désemparés, les indécis en quête d'une lueur de certitude, les gens imparfaits aspirant à l'excellence, autant de catégories de gens qui, dans leur acharnement à atteindre leurs objectifs, pourront connaître nombre de vérités relatives au Prophète Muhammad (ﷺ). Ils auront alors un modèle à suivre, et une source de recommandations édifiantes.

Quant à celui qui se méprise, qui déprécie son esprit autant que son cœur, il ne pourra jamais connaître Muhammad (ﷺ) !

Stimuler les énergies, galvaniser les êtres qui s'approchent d'eux, mobiliser les potentialités enfouies pour les mettre au service de la Grande vérité, tels sont les traits caractéristiques des grands chefs spirituels !

Et si les dirigeants nationalistes restent à l'affût de grandes occasions pour rendre service à leur patrie, les dirigeants spirituels, eux, créent, pour leurs partisans, des occasions encore plus grandes, afin qu'ils atteignent la perfection, et sèment ses germes dans la vie pour l'embellir. Aussi avons-nous affirmé que quiconque se vautre dans les ignominies, et refuse de préconiser la justice et le bien, ne connaît pas Muhammad (ﷺ) !

Toute la richesse affective et intellectuelle qui caractérise la personne de Muhammad (ﷺ) trouve son origine dans sa connaissance éclairée de Dieu, son invocation permanente, et son incarnation de maints attributs relatifs à la perfection, exprimés par les Noms divins. En effet, Dieu créa Adam à Son image, fit de lui Son substitut sur terre, le rendit capable, voire le chargea, d'exploiter ses richesses et d'en être responsable, lui recommanda de respecter son noble origine divine, et de ne pas céder aux penchants terrestres et à la tentation satanique. Il doit donc être savant, glorieux, puissant, généreux, miséricordieux, bienfaiteur et prodigue, pour ne citer que ces attributs relatifs à la perfection, la grandeur et la beauté, exprimés par les Noms divins. Le monde n'a jamais connu, ni ne connaîtra, un homme comme Muhammad Ibn 'Abd Allâh (ﷺ) qui se soit absorbé dans la contemplation suprême, foulant la terre, le cœur dans le ciel.

Il est celui qui a le mieux incarné en sa personne et en celle de son entourage le modèle de l'homme parfait, l'homme-du-Seigneur (*rabbânî*) qui est chargé de régir Son royaume pour y concrétiser certains des secrets de l'éminente lieutenance.

Dans le legs tant affectif qu'intellectuel laissé par ce noble Prophète (ﷺ), l'on retrouve tous les éléments qui rendent toute personne capable de remplir sa vraie tâche dans la vie.

Qu'on juge de la fluidité et de la force de cet épanchement sincère :

« Ô Dieu, Notre Seigneur et le Seigneur de toute chose, je reconnais que c'est Toi le seul Seigneur, sans associé. Ô Dieu, Notre Seigneur et le Seigneur de toute chose, je reconnais que Muhammad est Ton serviteur et Envoyé. Ô Dieu, Notre Seigneur et le Seigneur de toute chose, je reconnais que tous les serviteurs sont des frères. Ô Dieu, Notre Seigneur et le Seigneur de toute chose, fasse que je sois moi ainsi que ma famille à chaque moment fidèles à Toi, ici-bas et dans l'au-delà. Ô Toi le Majestueux, le Bienfaiteur, écoute-moi et exauce-moi. Dieu est le Plus Grand, le Plus Grand, lumière des cieux et de la terre. Dieu est le Plus Grand, le Plus Grand, Dieu me suffit, et quel bon défenseur ! Dieu est le Plus Grand, le Plus Grand ! ».[128]

Quand les mots s'avèrent incapables de suivre la cadence des effusions exprimées dans chaque invocation, le Prophète (ﷺ), dans son recueillement, se voit contraint de reprendre la même expression, afin d'exprimer tout l'émerveillement, l'amour et la révérence qu'il éprouve. Mais si, en apparence, les mots sont les mêmes, les idées de dévouement et d'amour changent pour prendre des formes incessamment rénovées !

Tu te demanderas sûrement pourquoi le Prophète (ﷺ) a

128 Abû Dâwûd et Ahmad.

dit à son Seigneur : « Je reconnais que Muhammad est Ton serviteur et Envoyé », et pourquoi cette auto-reconnaissance est placée juste entre la reconnaissance de l'Unicité de Dieu et celle de la fraternité des hommes. Il s'agit au fait d'une volonté ferme d'assumer la responsabilité et de communiquer le message divin à toutes sortes de gens, pour réticents ou hostiles qu'ils soient ! Par ailleurs, il est tout naturel qu'un homme, voyant que tout le monde s'étonne du fait qu'il soit l'Envoyé de Dieu (ﷺ), et sachant que les forces du Mal cherchent à ébranler sa conviction, tienne à proclamer son statut de Messager divin, pour que, face aux détracteurs, cette reconnaissance réitérée fasse office de réplique dissuasive.

Cette attestation fait suite à deux autres témoignages provenant de Dieu et des anges, qui ont été révélés au Prophète par l'ange Gabriel : « *Mais par cela même qu'Il a fait descendre vers toi, Dieu témoigne que c'est par Sa connaissance qu'Il l'a fait descendre. Et les anges en témoignent. Et quel Suffisant témoin que Dieu !* » (4, 166).

A entendre ce témoignage réitéré, l'on a l'impression que le texte de la Révélation prend des intonations fortes, pour que la voix de Dieu retentisse, contrant, à la fois, les contempteurs en les mettant devant l'absurdité de leurs positions, et proclamant le bien-fondé de sa thèse : « *Dis : « Qu'y a-t-il de plus grand en fait de témoignage ? » Dis : « Dieu est témoin entre moi et vous ; et ce Coran m'a été révélé pour que, par-là, je vous avertisse, vous et ceux qu'il atteindra ». Est-ce vous vraiment qui attestez qu'il y ait en compagnie de Dieu d'autres dieux ? Dis : « Moi pas ! » Dis : « Rien d'autre en vérité, Il est Dieu unique. Et moi je désavoue*

l'association de co-dieux que vous faites » » (6, 19).

La vie tout entière du Prophète (ﷺ) est marquée du sceau d'une acuité intellectuelle continue. Certes, les gens ordinaires comme nous, peuvent momentanément fixer leur attention sur quelque événement passager, mais ils se laissent aussitôt distraire, pour reprendre leur train de vie traînant. Quant à ce noble Prophète (ﷺ), insensible aux distractions qu'il est, il a tout le temps l'esprit éveillé. C'est qu'il ne cesse jamais de se diriger vers Dieu et de L'invoquer. En effet, avant de dormir il s'adresse à Lui en ces termes : « Ô Mon Dieu ! Je me soumets à Toi, et je m'en remets entièrement à Toi, par crainte et amour ! Point de refuge si ce n'est vers Toi. Je crois en le Livre que Tu as révélé et en le Prophète que Tu as envoyé ».[129]

Vois-tu cet anéantissement de soi pour gagner la bénédiction de Dieu ! Et cette proclamation à la fin de sa croyance en lui-même et en le Livre révélé !

Ce sont là – comme nous l'avons déjà montré – les signes d'une volonté inébranlable outre qu'ils constituent, de la part du prédicateur, la preuve qu'il est le premier à observer les préceptes de la cause qu'il préconise, à obéir aux recommandations de Dieu, à exécuter ses lois et à s'acquitter des pratiques de sa religion.

Ibn 'Abbâs (رضي الله عنهما) rapporte que pendant ses prières de nuit, le Prophète (ﷺ) disait : « Ô Mon Dieu ! A Toi les louanges ! Tu es le Maître des cieux et de la terre, et de tous ceux qui s'y trouvent. A Toi les louanges ! Tu règnes sur les cieux et la terre, et sur tous ceux qui s'y trouvent. A Toi les

129 Al-Bukhârî.

louanges ! Tu es la lumière des cieux et de la terre, et de tous ceux qui s'y trouvent. A Toi les louanges ! Tu es le Vrai, Ta promesse est vraie, Ta rencontre est vraie, Tes propos sont vrais, le paradis est vrai, l'enfer est vrai, les prophètes sont vrais, Muhammad est vrai, et la Résurrection est vraie ! Ô Dieu ! Je m'en remets à Toi ! Je crois en Toi ! Je me recommande à Toi ! Je recours à Toi ! En affrontant mes adversaires, je m'appuie sur Toi, et je me remets à Toi comme juge ! Pardonne-moi tous mes péchés, et tous mes actes tus et déclarés ! Tu es le Premier et le Dernier, point de divinité si ce n'est Toi ! Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! »[130]

Les expériences nous apprennent qu'une vie de méditation pure et d'épanchement attendrissant, n'est possible que loin des gens, à l'abri de leurs hâbleries et futilités. Seuls les gens de lettres désintéressés ou les ascètes retirés, peuvent donc jouir d'une telle vie ! Tant il est vrai que la masse des gens ont la vision obnubilée par des exigences et des désirs insatiables, dont rares sont ceux qui échappent à leur emprise !

Ceux qui ont étudié la vie du Prophète (ﷺ) constatent qu'il se démarque des grands hommes. En effet, il a, mieux que personne, traité les problèmes de la société et des individus, de l'amitié et de l'inimitié, de la guerre et de la paix. Mieux, il a, comme personne d'autre, eu affaire à la versatilité des âmes, aux inconstances des sentiments, et aux disproportions entre les esprits. Cependant, sa pureté d'âme et sa perspicacité n'ont jamais été entachées de quelque souillure ou défaut !

130 Al-Bukhârî.

Il exerçait une grande influence sur les autres, sans se laisser contaminer par leur vision étriquée de la vie. Il est l'animateur qui ne se laisse point influencer !

Ces valeurs grandioses sont consubstantielles à sa personne, loin de toutes les fluctuations liées aux phases de préparation ou d'improvisation !

Quant à la notoriété dont jouissent nombre de grands hommes, elle n'est qu'un accident qui vient s'ajouter à leur personne, par certains moyens dont ils usent et quelques règles particulières qu'ils observent. On ne saurait leur en faire grief, car, vivant au milieu du bas peuple et des ignares, ils craignent pour leur grandeur.

Mais à regarder ce noble Prophète prononçant, au milieu de rustres bédouins, du brouhaha tumultueux de la foule diaprée, ses propos sereins, tu demeures court, ne sachant quoi admirer le plus : l'esprit subtil du verbe, ou l'harmonie de la composition ! Or, aucun écrivain ne saurait jouir de ces deux qualités à moins qu'il bénéficie de la solitude et du calme nécessaires pour pouvoir entamer l'écriture avec pondération et quiétude.

Il va sans dire que cette élévation permanente et cette force concomitante participent, comme nous l'avons souligné plus haut, du lien spirituel qu'entretient le Prophète (ﷺ) avec le Seigneur des cieux et de la terre, et de sa manière de penser sans pareil, à laquelle l'élite elle-même ne peut aspirer, et encore moins la plèbe !

Rien d'étonnant donc qu'une personne investie d'une telle mission coule sa vie entière à l'abri de toute souillure, et au-dessus de tout reproche ! Il a toujours été, dans tous

ses états, fidèle à l'image de grandeur qu'on lui connaît. Nul n'est infaillible, on le sait. Conscients de cette vérité inéluctable, les gens ont même pris l'habitude de se montrer indulgents les uns envers les autres.

Cependant, il est des gens irréprochables qui constituent la fine fleur parmi les serviteurs de Dieu. A la tête de cette élite rayonnante, se détache un guide distingué – miséricorde dispensée à l'humanité – et Prophète infaillible, je nomme Muḥammad Ibn ʿAbd Allâh ! Prières et Salut sur lui, pour l'éternité !

Chapitre vingt-deuxième

Tu seras critiqué en fonction de ton rang

L'envie est un vice fort ancien, aussi ancien sur terre que l'homme lui-même.

Lorsqu'une âme se voit nantie de dons divins, de talents et de qualités qui lui apportent grandeur et éminence, bien des êtres faibles ou bornés en éprouvent aussitôt de l'irritation. Décidément exaspérés, profondément contrariés, ceux-ci ne sauraient retrouver la paix qu'à la perspective de l'échec ou de la disparition du bienfait.

Autrefois, il me semblait que l'itinéraire des grands, leur existence non exempte de hauteur et de délicatesse au niveau affectif et intellectuel, étaient bel et bien à la source du ressentiment et de l'aversion qu'ils inspiraient aux ratés.

Je me trompais. Nombreux sont, en effet, les hommes talentueux et bien lotis qui, à mesure qu'ils gagnent en importance, se montrent de plus en plus sympathiques et affectueux envers autrui. Cela n'empêche pourtant pas les mauvaises langues de les stigmatiser, déformant délibérément leurs bienfaits, amplifiant outre mesure la moindre de leurs peccadilles. Pourquoi donc ? La raison en est que toute personne laide voit dans la beauté un défi à sa laideur, tout individu inepte voit dans l'intelligence une offense à sa sottise, et tout raté dans le succès une humiliation à sa

personne...

Que pourraient donc faire les surdoués et les sommités pour soulager ces âmes en peine ?

Si mes qualités et mes dons
Étaient des péchés évidents,
Que l'on me dise donc
Comment implorer le pardon.[131]

Soucieux de mettre un terme à ce conflit psychologique opposant les natures bien loties et les êtres mal lotis, un savant a pu dire :

Quel reproche puis-je faire
Aux êtres qui à mon égard
Concevraient envie ou rancœur ?
Car avant moi, en vérité,
Nombre de gens bien dotés
De vertu et de probité
N'ont que trop suscité
Pareils sentiments.
Qu'il en aille toujours ainsi
Pour les envieux et pour moi-même !
Et que celui d'entre nous
Qui cède davantage au courroux
Succombe désormais à sa fureur.[132]

131 Ces vers sont d'Al-Walîd ibn 'Ubayd Allâh Al-Buhturî (206-248 H./821-897 apr. J.-C.), l'un des plus grands poètes arabes. Il vécut au début de l'ère abbasside. Sa poésie, essentiellement panégyrique, se distingue par son ton lyrique et affectif.

132 L'auteur fait vraisemblablement référence à Abû Hanîfa qui déclama ces vers de Bashshâr Ibn Burd. Voir *Manâqib Abî Hanîfa wa sâhibayh*, d'Adh-Dhahabî.

Or, il aurait été merveilleux que la question s'achevât par la réalisation de ce vœu ! Car les vicissitudes de la vie, autrement rudes, demeurent sans commune mesure avec ce que nous espérons ; et les machinations ourdies par les envieux sont interminables. Pire encore, leurs desseins malveillants se voient bien des fois couronnés de succès. Que de génies furent traînés dans la fange à la suite de querelles abjectes !

De tout temps, il a été d'une nécessité impérieuse pour tout esprit sublime, astreint à faire face à ces agissements si multiples des envieux, d'avoir recours au soutien d'autrui ainsi qu'à son fonds personnel d'amour-propre, afin de parvenir à regagner confiance et aller de l'avant.

Vraiment, à un tel esprit, on devrait dire : n'aie cure, ne désespère pas. La critique, l'ignorance ou l'incompréhension que tu redoutes sont certes proportionnelles à ta compétence et à ta valeur.

« De nombreux individus, affirme Dale Carnegie, trouvent un malin plaisir à calomnier les gens qui les devancent en savoir, en succès ou en prestige. A titre d'exemple, j'ai reçu un jour une missive dont l'auteur, une dame, se montrait attachée à déverser ses ires sur le général William Booth, fondateur de l'Armée du Salut dont j'avais, lors d'une émission radiophonique, vanté les qualités et loué les efforts. « Booth, avançait-elle, a détourné huit millions de dollars sur les sommes qu'il a recueillies à l'intention des démunis ». Accusation vraiment burlesque : ce que cette dame recherchait, ce n'était pas tant de révéler une vérité que de porter atteinte à un grand homme, à un esprit largement supérieur. Je fus donc prompt à jeter cette lettre, non sans me réjouir de n'être pas, grâce à Dieu, le mari d'une

créature pareille. Cette lettre m'informait moins du général qu'elle n'éclairait le profil de son auteur. Schopenhauer disait à juste titre : « Le commun des mortels prend plaisir à faire ressortir les défauts et travers des grands hommes. »

« Il est difficilement concevable, poursuit Carnegie, que le président d'une prestigieuse université fasse partie de cette catégorie. Or, Timothy Dwight, ex-président de l'université de Yale, est une exception. Il s'est évertué, avec moult ravissement, à multiplier accusations et diffamations contre l'immortel Thomas Jefferson, l'auteur de la Déclaration d'indépendance. »

La Présidence d'une université est une dignité scientifique éminente ; les dépositaires de celle-ci devraient donc s'ériger en parangon de vertu et de noblesse, non agir en énergumènes acharnés à orchestrer des campagnes de diffamation. Mais entre les grandes fonctions et les grandes âmes, le lien n'est guère solide. Nombreux sont en effet les hauts dignitaires qui, mus par le seul égoïsme, inspirés par la vanité et la hauteur, ne convoitent que le pouvoir et l'intérêt personnel, ce qui les amène à satisfaire leurs partisans de la façon la plus intéressée !

J'irais même jusqu'à affirmer que l'envie et la jalousie relatives à des futilités trouvent leur terrain privilégié parmi les esprits petits et mesquins. Quant aux manifestations les plus sombres de l'envie, de l'iniquité et de la manipulation, celles dont l'impact est le plus atroce sur les consciences, elles se déploient souvent dans les sphères des personnages puissants, aux fonctions enveloppées d'un halo de révérence et de majesté.

Il y a quatorze siècles, les Arabes virent apparaître Muhammad Ibn 'Abd Allâh (ﷺ). Ayant pressenti son avènement, les hauts dignitaires religieux, juifs et chrétiens, prirent soin de le rencontrer, de l'entretenir afin de s'assurer de la véracité de sa prédication. Or ils n'avaient point besoin d'y voir trop longuement, ni de mobiliser force perspicacité pour réaliser qu'ils avaient affaire à un véritable Messager du Seigneur des mondes, à un Prophète digne de foi.

Cette vérité, ils l'ont cependant occultée, et renoncèrent donc, de façon délibérée et non par ignorance, à la révéler, a fortiori à la diffuser : « *Ceux à qui Nous avons donné le Livre le reconnaissent comme ils reconnaissent leurs enfants. Oui, or partie d'entre eux cachent la vérité, alors qu'ils savent !* » (2, 146).

Pourquoi une telle dissimulation ?

C'est la réaction des âmes viles lorsqu'elles entrevoient les signes de grandeur et de gloire dont le destin risque d'investir un homme. Bref, c'est l'œuvre de la jalousie...

Rien n'est plus désagréable à la vue, me semble-t-il, que l'image d'un religieux qui, tout en évoquant Dieu dans ses sermons, et derrière tout l'apparat de ses habits et de sa dignité sacrés, cache une âme corrompue par les germes de l'égoïsme, de la mesquinerie et de la cupidité : « *Beaucoup de gens du Livre aimeraient pouvoir vous rendre mécréants après que vous avez cru. Jalousie de leur part ! Et après que la vérité s'est manifestée à eux !* » (2, 109) ; « *Vont-ils envier aux gens ce que Dieu leur a donné de par Sa grâce? Or, Nous avons donné à la famille d'Abraham le Livre et la Sagesse ; et Nous leur avons donné un énorme royaume* » (4, 54) ;

« *Comme est vil ce contre quoi ils ont troqué leurs âmes ! Ils renient ce que Dieu a fait descendre, révoltés à l'idée que Dieu, de par Sa grâce, fasse descendre la révélation sur ceux de ses serviteurs qu'Il veut* » (2, 90).

Or il est curieux de constater que ces prêtres et ces rabbins allaient mener jusqu'au bout ce combat, un combat mû par la rancune, non par la vérité. Ils s'évertuèrent à contrecarrer par tous les moyens la religion nouvelle et son Messager, ralliant nombre de zélateurs, divulguant perfidement bien des mensonges. Ce faisant, ils en vinrent à déclencher des luttes sanglantes qui, sans cette jalousie ignominieuse, auraient aisément pu être évitées.

A mon avis, si Dieu a élu Son ultime Messager parmi les illettrés, c'est précisément pour empêcher toutes les complications qui se seraient manifestées au cas où l'élu aurait été un des pères de l'Église. C'est là une assertion que j'énonce après avoir expérimenté des décennies d'exercice dans les sphères religieuses.

Si Muhammad (ﷺ) avait été l'un de ces dignitaires et que la Providence l'eût choisi comme dépositaire de la noble mission de la propagation de la foi et de la vertu, l'on aurait aussitôt vu surgir quelque vieux cardinal qui protesterait : « Je suis plus âgé que lui ! » Un deuxième dirait : « Je suis plus ancien que lui dans le métier ! » Un troisième clamerait : « Si c'est un érudit, il ne saurait s'y connaître en administration ; et s'il s'y connaissait, il ne saurait être aussi savant que moi. » Un autre l'accuserait encore de se méprendre dans l'établissement de la prière. Et ainsi de suite...

De la sorte, l'on aurait vu se rallier contre lui une légion de détracteurs ; de quoi paralyser et mettre complètement en échec sa mission sublime !

Or pour Dieu, rien n'aurait été plus aisé que de faire de Jésus (عليه السلام) un des érudits juifs. Mais, de par Sa Sagesse, Il a opté pour maintenir ces rabbins engagés dans des luttes acharnées pour les hautes fonctions religieuses. En revanche, Sa parole sacrée, Sa Révélation, Il les a insufflées à un bébé, qui les proféra dans son berceau même, pour que les rabbins en tirent enseignement.

Dale Carnegie met à nu certains aspects occultes de cette jalousie : « En 1862, durant la guerre de Sécession, affirme-t-il, le général Grant était parvenu, à la tête des troupes du Nord, à emporter une bataille décisive, qui lui valut de devenir du jour au lendemain un héros national. Même en Europe, son triomphe allait défrayer la chronique. A peine quelques semaines plus tard, ce général fut arrêté et démis de ses fonctions. Il versa de chaudes larmes, comme un gamin, tellement intense était son sentiment d'humiliation et de désespoir. Mais pourquoi fut-il arrêté ?

Tout simplement parce que son succès a suscité la jalousie de ses supérieurs. »

Sortir indemne des difficultés de l'existence, rester à l'abri des injustices et des rancœurs d'autrui n'est point chose aisée. Pour cela, est nécessaire la lumière que transmet le Créateur qui fait poindre l'aurore, le seul capable de supplanter l'obscurité nocturne par la clarté du jour.

A ce titre, Dieu nous enjoint de chercher Sa protection vis-à-vis du mal des envieux, tout comme des ténèbres de

la nuit et de toutes sortes de méfaits, qu'ils fussent l'œuvre des humains ou des autres créatures : « *Dis : « Je cherche protection auprès du Seigneur de la fente, contre le mal de ce qu'Il a créé, et contre le mal de l'obscurité quand elle s'étend, et contre le mal de celles qui soufflent sur les nœuds, et contre le mal de l'envieux quand il envie.* » (113).

Cette demande de protection demeure indispensable, et le soutien divin vital pour que les hommes nantis de biens matériels ou d'aptitudes intellectuelles remarquables soient en mesure de mener à bien leur mission sur terre et faire valoir leurs talents, à l'abri des agissements des envieux, sans cesse tentés de leur obstruer le passage.

Il en va autant des Messagers de Dieu mêmes : si invulnérables qu'ils fussent, dans leur assurance et leur confiance en soi, à la panoplie de médisances et de calomnies répandues par les envieux et les négateurs, ils n'en ont pas moins eu besoin à tout moment du réconfortant appui divin, de sorte que toute humiliation ou raillerie subie demeurait sans effet : « *Endure avec constance, donc. Oui, la promesse de Dieu est vérité. Et que ceux qui n'ont pas de certitude ne te trouvent point léger !* » (30, 60) ; « Et chaque fois qu'un groupe de grands de son peuple passait près de lui, ils se moquaient de lui. Il dit : « *Si vous vous moquez de nous, eh bien, nous nous moquons de vous, vraiment, tout comme vous vous moquez. Et vous allez savoir sur qui va venir un châtiment qui le plonge dans l'ignominie, et sur qui va s'installer un châtiment durable !* » (11, 38-39).

Chapitre vingt-troisième
Être réfractaire à la critique

Dans notre ouvrage intitulé *khuluq al-Muslim* (la Morale du musulman), nous avons évoqué une des vertus inhérentes à la foi lorsque celle-ci se trouve ancrée dans l'âme de façon inébranlable : la force de caractère et l'assurance. Dans ses propos, dans son comportement autant que dans son activité et son cheminement, le croyant fait en effet montre de confiance en soi, d'aplomb et de lucidité.

Si bien qu'avec la quiétude que lui inspirent l'idée et le sentiment qui animent son cœur et son esprit, il ne se voit guère en butte à la perplexité et l'indécision. Aussi a-t-il toute latitude de déclarer à ceux qui l'entourent : « *Œuvrez à votre place, tout comme j'œuvre ; puis vous allez savoir à qui va venir, pour l'avilir, le châtiment ; et sur lui va s'installer un châtiment durable !* » (39, 39-40).

Ce ton de défi, cet esprit indépendant, cette confiance relative à ce qui est raisonnable et vrai aux yeux du croyant, autant d'atouts qui font de lui un homme de principes, un être distingué, doté de discernement et de perspicacité dans sa relation avec les autres, sachant à tout moment s'engager avec eux ou bien s'abstenir selon que leurs actes sont bien ou mal fondés. Ce faisant, il s'en remet à sa conscience comme guide exclusif.

A ce propos, le Prophète (ﷺ) affirme : « Que nul parmi vous ne soit un *imma'a*[133] qui dit : « Je suis avec les autres ; s'ils agissent bien, il en va autant pour moi, et s'ils se trompent, je me trompe également. » Apprenez plutôt à suivre les gens uniquement lorsqu'ils œuvrent dans le bon sens ».[134]

En vérité, l'homme fort se doit de faire abstraction des autres, de se frayer un chemin vers sa cible en s'appuyant sur son potentiel personnel. Il ne perdra point de vue que les gens seront bien davantage un fardeau qu'un auxiliaire. S'il lui arrive de ressentir quelque malaise ou lassitude, il ferait mieux de les taire : communiquer ses peines à autrui ne saurait lui être d'une quelconque utilité; bien au contraire,

C'est leur offrir une joie opportune,
Celle de se délecter de ton infortune,
Que de te répandre en pleurs,
Et dire aux autres ton malheur.

Or, chez certains hommes de caractère, l'on voit s'accentuer l'indifférence pour autrui, et la suspicion à l'égard de ses opinions ou ses sentiments, ils vont jusqu'à verser dans une attitude débordante de mépris, d'arrogance et de brutalité, pareille à celle que décrit Al-Mutanabbî :

Quiconque a connu vraiment,
Comme j'en ai fait l'expérience,
Les tribulations de l'existence
Et le commerce des hommes
Bannira décidément

133 Il s'agit de l'homme qui n'a pas d'avis ni de personnalité.

134 At-Tirmidhî.

Toute pitié, toute bienveillance.

Nous sommes loin de souscrire à ce mépris des valeurs. Tout au plus préconisons-nous que la masse ne saurait jouir, en matière morale et intellectuelle, de droits qui outrepassent ses aptitudes et ses compétences, sachant que son niveau d'instruction ne l'habilite point à décider de la vérité ou à définir la vertu.

Vérités et vertus devraient, tout au contraire, être puisées dans leurs sources, selon une démarche qui fait abstraction des ignorants ou des hérétiques, fussent-ils une légion. Force est pour les personnages émérites d'asseoir leur conduite sur ces bases, de se maintenir imperturbables face aux critiques, réfractaires aux attaques et aux insultes !

« J'ai rencontré un jour, raconte Dale Carnegie, le général Smedley Butler[135], alias le démon de l'enfer, qui passait pour être un des chefs les plus sérieux que la Marine américaine eût connu. J'avais ouï dire que dans son enfance, il se montrait fort ambitieux, voulait se forger une forte personnalité, convoitait célébrité, fortune et prestige. Dès lors, il s'agaçait de la moindre critique, s'exaspérait de toute remarque susceptible de toucher son amour-propre. Toutefois, les trente ans qu'il allait vivre dans la Marine eurent raison de son caractère ; ils firent de lui un être immunisé contre toute critique. « J'ai longtemps subi toutes sortes d'offenses et d'outrages, me confia-t-il : j'ai été traité de chien enragé, de vipère perfide, de renard affamé...

135 Smedley Butler (1881-1940) fut général dans le Corps des Marines des États-Unis. En plus de sa carrière militaire, il fut connu pour ses critiques contre l'aventurisme militaire et le complexe militaro-industriel des États-Unis.

J'ai tant goûté des qualifications les plus désobligeantes, déversées sur ma tête par d'éminents experts de l'art d'insulter ! Croyez-vous que j'eusse prêté attention à tous ces affronts ? Pas du tout. Et si, aujourd'hui, quelqu'un venait à m'injurier, je ne jetterais pas le moindre coup d'œil pour savoir de qui il s'agit. »

Cette dernière phrase rappelle bel et bien ces vers d'un poète arabe[136] :

Si, à tout aboiement de chien,
Je répondais par un caillou,
La pierre se ferait alors
Si rare, si précieuse.

A cet égard, ceux qui manifestent une grande sensibilité aux propos des autres, se réjouissant ou se désespérant outre mesure de l'éloge ou du blâme reçus, ont grand besoin de se désabuser, de s'armer de beaucoup de flegme et de détachement, de ne point se laisser duper par tel compliment ou telle invective, propos qui, somme toute, s'avèrent anodins pour peu que l'on s'interroge sur leur véracité ou leurs desseins. Et à supposer qu'ils aient quelque valeur, à quoi bon se hausser ou se ravaler au gré des commentaires éphémères que profèrent des langues désœuvrées, sans autre occupation que les affaires d'autrui.

Il n'est rien de plus éloquent dans la description du bon sens tel qu'il est perçu par la masse que ce verset coranique : « *Et si tu obéis à la plupart de ceux qui sont sur la terre, ils t'égareront du sentier de Dieu : ils ne suivent que la conjecture, et ne font que supputer* » (6, 116).

136 Il s'agit d'Al-Mutanabbî.

Cette vérité, notre auteur américain s'est vu astreint à l'admettre : « Depuis des années, reconnaît-il, j'ai conclu à l'impossibilité de museler les langues, de les empêcher de m'attaquer iniquement. Nonobstant, j'ai pu faire une chose infiniment meilleure : la sourde oreille aux reproches et aux critiques. »

Et de poursuivre : « Je sais de science certaine que les gens ne se préoccupent point, ou très peu, de tel ou tel personnage, tant ils sont absorbés par eux-mêmes depuis le matin jusqu'au soir ; il suffit d'un petit malaise, d'une légère migraine pour les détourner complètement des autres.. »

C'est là la vraie nature des gens dont les jugements ne nous laissent point indifférents ; il est évident que de leur satisfaction et de leur mécontentement, nous tenons démesurément compte.

Il serait opportun de s'aviser, en soupesant les opinions des autres, des facteurs et des circonstances qui décident nombre d'entre eux à exprimer accord ou refus, à manifester croyance ou incroyance.

'Abd Allâh Ibn Ubayy, un des grands fourbes des premiers temps de l'Islam, s'était longtemps maintenu dans une attitude d'appréhension et d'exaspération vis-à-vis de la nouvelle religion. Or, après la victoire emportée par les musulmans dans la bataille de Badr, il fut prompt, ainsi que ses partisans, à afficher sa conversion à l'Islam, alléguant que les impératifs du moment en avaient décidé ainsi !

Nombreux sont d'ailleurs les gens qui, pour approuver ou tenir en respect telle décision ou telle situation, fondent leur prise de position sur les signes de force et les éléments

de garantie que présente l'affaire en question.

Quant à ceux qui embrassent la vérité pure et simple, qui s'attachent à la défendre comme valeur inestimable, fût-elle entourée d'échecs et de déconvenues, fût-elle traînée dans la fange, ils sont bien seuls dans ce monde !

Celui que les gens, hélas, valorisent le plus, c'est celui qui détient les biens de ce monde, lors même qu'il serait ignoble. Par espérance ou par crainte, c'est un tel individu que les bouches s'ingénient à vanter. Aussi dit-on que lorsque la vie sourit à un homme, il se voit attribuer les qualités d'autrui, et lorsqu'elle lui tourne le dos, il se voit dépossédé de ses propres qualités.

A l'homme que le destin entoure de biens,
Les gens, aussitôt flatteurs,
Jettent moult fleurs, de bon cœur.
Et pour tout compliment,
L'être miteux et infortuné
Se voit traiter d'inepte et d'insensé[137]

A cet égard, le Prophète (ﷺ) déclare, tout contrarié de voir les gens subordonner leur comportement à ces seuls mobiles méprisables : « Quel piètre individu, celui que les désirs avilissent ! Quel piètre individu, celui que la peur égare ! »

Cependant, désir, ambition, recherche de l'intérêt personnel, appréhension, privation, etc. constituent autant de

137 Ces vers sont d'Al-Qaṭṭâmî (40/101 de l'hégire), le neveu d'Al-Akhṭal. Al-Qaṭṭâmî n'est pas un poète prolixe, mais sa poésie est de très bonne facture, disent les connaisseurs et les critiques de la poésie arabe.

ressorts occultes qui sous-tendent toujours bien des réactions d'approbation ou de désapprobation, de soutien ou de ressentiment.

Abraham Lincoln, était soucieux d'emporter toutes les batailles qu'il livrait. Pourquoi ?

Parce que le triomphe muselle toutes les mauvaises langues.

En revanche, s'il essuyait une défaite, les anges mêmes descendraient le soutenir et le disculper que la foule ne lui pardonnerait jamais. Elle serait même la première à ajouter foi aux accusations que ses détracteurs lui lanceraient à tort ou à raison.

Dans ce sens, il affirme : « Si je prenais soin de lire seulement la critique qui m'est adressée pour y répliquer, cela prendrait tout mon temps, et me détournerait de l'ensemble de mes besognes ! C'est pourquoi je déploie tous mes efforts pour m'acquitter de mon devoir. En cas de réussite, nulle critique ne saurait m'affecter ; elle s'anéantirait d'elle-même. Dans le cas contraire, même les anges ne pourraient prouver mes bonnes intentions... Au bout du compte, il me suffit, vis-à-vis des opinions d'autrui, d'éprouver le sentiment d'avoir accompli mon devoir et soulagé ma conscience. »

De toute évidence, l'homme tend vers cette suffisance et cet orgueil lorsque, face aux accusations jalouses et aux incriminations malveillantes, il est réconforté par la certitude d'avoir raison.

Nonobstant, la critique judicieuse et édifiante des erreurs

commises, la conséquente rectification, voilà ce qui devrait être accepté volontiers, quand bien même les accusateurs seraient mus par des intentions malveillantes.

Ces mauvaises intentions n'étant imputables qu'à ces détracteurs, et ne regardant donc qu'eux-mêmes, l'individu visé gagnerait amplement à tirer le meilleur parti des rectifications, du bon sens, que le destin aura mis sur ces mauvaises langues.

Qui sait ? Peut-être, une démarche aussi profitable serait-elle sujet d'irritation pour leurs âmes malades.

L'homme raisonnable est, certes, celui qui tend l'oreille à ce que disent ses adversaires ; il ignore leurs propos ou bien en tire enseignement selon qu'ils sont fallacieux ou bien-fondés.

C'est que les ennemis ne cessent de fouiller minutieusement dans les méandres de notre cheminement. Ils peuvent donc déceler dans nos affaires particulières des choses qui passent complètement inaperçues à nos yeux.

Que Dieu prodigue Sa miséricorde, disait-on autrefois, à quiconque nous révèle nos défauts. C'est là un présent que nous acceptons de bon gré. Ce disant, il nous incombe de corriger aussitôt nos tares latentes ou patentes, de quoi faire taire calomniateurs et diffamateurs, sans cesse à l'affût de la moindre erreur.

Chapitre vingt-quatrième

Demander des comptes à soi

Il n'est point d'œuvre, d'entreprise importante qui ne soit régie, gérée par des comptes rigoureux destinés à en déterminer les recettes et les dépenses, les pertes et les bénéfices. Or, il existe une exception : la vie de l'homme, qui est seule à se dérouler de façon ambiguë, avec des hauts et des bas plutôt imperceptibles.

Qui parmi nous songe à tenir un livret où consigner les actions bonnes ou mauvaises qu'il fait ou ne fait pas ? Question de s'apercevoir de temps en temps de son avoir en matière de bien et de mal, de son lot en bénéfices ou en pertes ?

A supposer que, dans notre existence, il nous fût loisible d'aller à l'aveuglette et d'agir à notre gré, impunément, nous aurions le droit de gâcher notre vie, par folie ou ineptie, tout comme un sot gaspille sa fortune, de faire abstraction du passé, de ses expériences et ses enseignements, de se lancer vers l'avenir avec insouciance, sans la moindre crainte de nous méprendre... Serait-ce concevable, alors que les anges scribes consignent avec rigueur, les plus insignifiants de nos actes ? Tout un registre, préparé, élaboré à notre intention : « *Et on posera le registre. Alors tu verras les criminels, anxieux de ce qu'il y a dedans, dire : « Malheur de nous !*

Qu'a-t-il, ce rôle, à n'omettre chose petite ou grande, qu'il ne la compte ? » *Et ils trouveront présent tout ce qu'ils auront œuvré. Or ton Seigneur ne lèse personne* » (18, 49).

Ne devrions-nous pas, nous les premiers, nous enquérir de ce répertoire qui ne regarde que notre personne ? Ne devrions-nous pas avoir le cœur net sur la justesse de nos actes ? A vrai dire, c'est un signe de mauvaise augure que d'errer dans les sentiers de la vie, indifférent à son passé, son présent et son futur, et de se contenter de jeter un bref coup d'œil à quelques besognes ou à certaines questions de conséquence.

Une telle errance est considérée par le Coran comme un comportement plutôt bestial, propre aux hypocrites, natures dépourvues de finesse, de sagacité et de certitude : « *Ne voient-ils pas qu'en vérité on les tente une ou deux fois l'an ? Puis ils ne se repentent, ni ne se rappellent !* » (9, 126).

Les éducateurs musulmans sont unanimes à estimer nécessaire pour tout un chacun de faire son examen de conscience, conformément à l'esprit de l'Islam, que traduit cette affirmation du Prophète (ﷺ) : « Demandez des comptes à vous-mêmes avant qu'ils ne vous soient demandés. Soupesez vos actes avant qu'ils ne le soient malgré vous ».[138]

Selon un autre *hadîth*, « l'homme perspicace est celui qui demande des comptes à lui-même et œuvre pour l'au-delà ; l'inepte est celui qui suit ses fantaisies et se contente de vœux pieux ».[139]

138 At-Tirmidhî.

139 Al-Mundhirî.

De la vigilance spirituelle (*murâqaba*) et de l'examen de conscience (*muḥâsaba*), lesdits érudits nous ont légué une littérature foisonnante.

D'après Ibn Al-Muqaffa', l'homme devrait noter l'ensemble de ses actes dans un livret, en réservant la page de droite aux bonnes actions, celle de gauche aux mauvaises.

Dale Carnegie, quant à lui, opte pour la consignation des seuls méfaits, étant donné que ce qui intéresse l'homme au premier chef, c'est d'éviter ses erreurs passées. « Dans un des placards de mon bureau, précise-t-il, je garde un registre privé intitulé : Mes bévues. De ces bévues consignées certes avec exhaustivité, certaines, je les ai dictées à mon secrétaire, d'autres, je les ai notées moi-même, la honte m'ayant empêché de les révéler à autrui. Si j'étais vraiment sincère, le registre – ô combien bourré de sottises ! – serait plus épais. Lorsque je sors mon livret pour y relire la liste de mes autocritiques, j'ai chaque fois l'impression de pouvoir braver les problèmes les plus ardus, éclairé, armé que je me sens des leçons de ce passé consigné. Jadis, j'avais coutume d'imputer aux autres la responsabilité des problèmes auxquels je me heurtais. Or avec l'âge et le recul, avec la sagacité accrue qui en découle, m'est avis, je me suis aperçu que j'étais seul responsable du mal dont j'ai pu souffrir. Je pense d'ailleurs que bien des gens, au terme de leur examen de conscience, parviennent à cette même conclusion. Ainsi, Napoléon avouait-il dans son exil à l'île de Sainte-Hélène : « Personne d'autre que moi n'est responsable de ma chute. J'ai été mon plus grand ennemi. »

Tout jeune, je pratiquais mon examen de conscience avec rigueur...Je me fixais des stratégies à courte échéance

pour me débarrasser des habitudes et des conduites que je trouvais répréhensibles. Je me rappelle avoir fait usage d'un mémento dans lequel je notais les différents stades que je vivais sur les plans mental et psychologique, quoique, finalement, je n'aie pu persévérer dans cette pratique.

Cet échec provient de ce que je cherchais à obtenir des résultats concrets avec trop de hâte, alors que la conjoncture que je vivais chaque fois n'y était nullement favorable. Si bien que dans un élan de désespoir, je finis par déchirer ce carnet ; car ayant considéré ses pages, où je décrivais fidèlement mon état, j'ai conclu qu'elles ne reflétaient aucun progrès. On aurait dit le dossier d'un patient dont l'état de santé ne change point en dépit de toute la sollicitude que l'on lui prodigue.

A présent, je me rends compte de mon erreur : de mon attitude quelque peu bornée, de cette promptitude avec laquelle je voulais réaliser des résultats tangibles. Ce faisant, je semblais méconnaître ou ignorer délibérément la complexité de l'âme humaine ainsi que les aléas et les entraves multiples propres à l'existence qui nous entoure.

J'étais pareil au nageur qui avance à contre-courant : rien qu'en se maintenant en place, il aura bien fait ; du moins aura-t-il évité de reculer ou de se noyer... C'est là un brin de succès qui, avec de la ténacité et de la patience, se verra couronné par une réussite plus complète.

Une telle leçon m'avait échappé lorsque j'étais un adolescent féru de vertu et de perfection, épris de valeurs sublimes. La raison en est que notre pays souffre d'une carence flagrante en bons éducateurs.

Il advint dans notre village – j'étais alors encore lycéen – que le bruit courut de l'apparition de fantômes nocturnes. Je fus d'abord angoissé d'entendre parler de ces êtres mystérieux. Mais aussitôt je trouvai révoltante l'idée de céder à pareille appréhension, qui devrait demeurer étrangère à tout croyant. Car un bon croyant ne saurait craindre un autre être que le Créateur... Autant discipliner cette âme pusillanime ! Mais comment ? En la contraignant à affronter ce qu'elle redoute. Ainsi, après le dîner, je perçai tout seul les ténèbres de la nuit qui enveloppait le village et les champs alentour. Je m'engageai dans les ruelles, les yeux vigilants, attentifs à tout mouvement, le cœur battant la chamade. Cette randonnée nocturne, que j'ai maudite du tréfonds de mon cœur, me semblait cependant indispensable. J'avais pris la détermination de pénétrer dans les cimetières par un chemin et d'en sortir par un autre, et de refaire pendant plusieurs nuits cette balade sinistre, jusqu'à chasser de mon âme cet effroi honteux et dégradant.[140]

En matière d'entraînement psychologique, je tombais bien des fois dans l'outrance et l'abus, dépourvus que nous étions de bons éducateurs, ou d'une culture à même de nous éclairer, de nous mettre sur la bonne voie. Or, en dépit des séquelles que ces pénibles tentatives ont laissé sur mes nerfs, je ne regrette point d'avoir déployé tant d'efforts, que ce fût à tort ou à raison. Mieux vaut, en effet, procéder à son propre examen de conscience avec une rigueur excessive que se laisser aller trop librement.

Dans notre culture musulmane, le legs du soufisme eut

140 D'après la Sunna du Prophète (ﷺ), ce genre de randonnée solitaire est prohibé.

été d'un grand intérêt éducatif s'il préconisait un examen de conscience sagace, propre à débarrasser l'âme de ses tares et à la hisser, autant que possible, vers l'horizon du sublime. Seulement, les ouvrages mystiques nécessitent un examen et un tri exhaustifs. Il n'est pas rare, dans une telle littérature, que le mal soit pris pour le remède !

Se trouvent ainsi confondues drogues mortelles et guérison réelle. Se trouvent ainsi côte à côte les divagations des fous, déments, ineptes et les paroles des sages et des philosophes.

A cet égard, Dale Carnegie s'est montré aussi clairvoyant que les sages mystiques lorsqu'il a souligné, dans son récit relatif à un homme d'affaires américain, la nécessité de se contraindre à l'examen de conscience. Ce personnage, nommé H. P. Howell, réservait l'après-midi de chaque samedi à une reconsidération de ses propres actes, passant au crible toute entrevue, toute discussion, tout travail effectué. Et de s'interroger : « Quelle erreur ai-je commise ? Quel succès ai-je réalisé ? » etc.

Selon toute vraisemblance, précise Carnegie, Howell a emprunté ce procédé d'examen de conscience à Benjamin Franklin, à cette différence près que ce dernier n'attendait pas la fin de la semaine, mais s'imposait chaque nuit le procès impitoyable de sa conscience. Il en a déduit qu'il avait treize graves défauts, dont voici les trois les plus importants : gaspiller son temps ; s'occuper de choses banales ; entrer dans des discussions inutiles avec les autres.

Dans l'esprit de Franklin se fixa donc l'idée qu'il ne pourra guère avancer dans la vie tant qu'il ne sera pas venu à

bout de ces erreurs. Aussi résolut-il de consacrer une semaine pour éradiquer chacune de ses imperfections. Et de s'employer à noter dans un cahier particulier les points qu'il avait marqués ou perdus face à ses défauts. Durant plus de deux ans, cet homme persévéra dans son combat contre ses défauts. Point étonnant donc qu'il soit devenu une des sommités de l'Amérique... »

A vrai dire, éduquer l'âme en l'exerçant à la vertu et la perfection, en la détournant de l'égarement et du vice, voilà qui requiert un effort constant d'autocritique et de contrôle de soi. Car on ne saurait prétendre bâtir à coup d'improvisation rapide, avec nonchalance et légèreté, une nouvelle demeure sur les ruines d'une autre. Que dire donc de la formation de tout un caractère et l'édification de tout un avenir ? Une telle entreprise peut-elle être le fruit de l'insouciance et l'inconséquence ? Non. Il est nécessaire de passer par un examen rigoureux, un calcul vigilant, des comparaisons, des notes...

Pour quiconque veut tirer parti de son passé et de sa vie en entier, discipline et fermeté dans le traitement de soi-même sont de mise. A cet effet, il convient de prendre note méticuleusement, dans un cahier transparent, de tous ses bienfaits et ses méfaits. De quoi vaincre l'oubli inhérent à la nature humaine.

Conclusion

Pour protéger la vérité, pour en déterminer les limites, force est de connaître à la fois cette vérité et d'autres éléments, qui lui sont contigus. Pourquoi ces autres éléments ? Dira-t-on. En quoi leur méconnaissance entravera-t-elle la conception lucide de la vérité ? En guise de réponse, l'on peut avancer qu'une image fidèle et complète a nécessairement besoin de frontières nettes qui la délimitent et au-delà desquelles commencent d'autres vérités.

C'est précisément par les choses contiguës ou semblables que l'on parvient à distinguer un objet : « C'est par leurs contraires que les choses se reconnaissent », disait-on autrefois.

Dans leurs transactions commerciales, les gens ont coutume, en cas de vente ou d'achat d'un bien immobilier, de procéder non seulement à sa mention dans un contrat, mais aussi à la précision de ses quatre frontières, ses pièces limitrophes, ainsi qu'à l'identification des propriétaires de celles-ci, tout cela afin d'éclairer et de délimiter exclusivement la réalité qui les concerne, les autres éléments n'étant pris en compte que dans la mesure où ils s'y rattachent.

A cet égard, 'Umar prenait grand soin de faire connaître aux gens la période préislamique (*jâhiliyya*). Non que cette explication relevât de la foi religieuse, mais parce que les

apports réformateurs de l'Islam, ses aspects lumineux, ne se reconnaissent mieux qu'une fois connues les ténèbres et les injustices que cette religion s'est chargée de réduire à néant.

« L'Islam sera certainement, affirme 'Umar, exposé à une désintégration progressive si, parmi les musulmans, commencent à apparaître des gens qui ignorent ce que fut la *jâhiliyya*. »

D'où la nécessité pour tout chercheur en sciences religieuses islamiques d'étudier la vie avec ses diverses composantes, de considérer les multiples aspects de l'activité humaine autant que ses finalités et ses enjeux immédiats et lointains. Car un horizon borné, une vue étroite de ce qui advient – et de ce qui peut advenir – dans le monde, une attitude de repli, d'enfermement dans ses propres conceptions, et de cantonnement à tel aspect exclusif du savoir, tout cela dresse un obstacle qui empêche la connaissance de l'Islam et la mise à profit de son patrimoine culturel pléthorique en matière d'éducation, de droit, de législation, de politique et de gestion des individus et des groupes.

A ce titre, les études comparatives me semblent constituer l'approche la plus valide pour la recherche de la vérité. C'est pourquoi je tiens à inviter les savants honnêtes et consciencieux à porter leur regard vers les productions et les résultats auxquels ont abouti les différentes littératures et philosophies étrangères ; à conjuguer ce savoir avec l'étude de la foi musulmane elle-même. La comparaison la plus élémentaire les amènera nécessairement à éclairer le monde par les enseignements de cette religion, ainsi qu'à lever les obstacles qui détournent les gens de son chemin.

Un dernier mot aux savants musulmans : leur incompétence et déficience en matière de sciences de la vie représente la plus abominable agression qui puisse être perpétrée contre l'Islam.

Si, handicapés par une telle carence, ils vivent arriérés dans ce bas monde, ils s'en verront bien plus ravalés devant Dieu et Son Prophète, et subiront, de ce fait, des retombées autrement fâcheuses.

En somme, nos âmes et notre patrie, notre vie terrestre ainsi que notre existence éternelle sont on ne peut plus assoiffées de lumière et de savoir.

Index des noms

A

'Abd Allâh Ibn Ubayy 305
'Abd Al-Muttalib 223
Abraham 35, 68, 169, 200, 264, 297, 307
Abraham Lincoln 169, 307
Abû Al-'Alâ' Al-Ma'arrî 116
Abû Bakr 98, 161, 182, 200
Abû Dâwûd 36, 61, 66, 97, 278, 286
Abû Dharr 161, 229
Abû Dharr Al-Ghifârî 161
Abû Hâzim 38
Abû Hurayra 70
Abû Sa'îd 65, 269
Abû Tâlib 163, 274
Abû Umâma 65, 66
Abû Ya'lâ 62, 280
Adam 26, 27, 86, 167, 182, 270, 273, 274, 285
Ahmad 72, 82, 104, 177, 230, 268, 272, 286
'Â'isha 64, 182
Al-Ahnaf Ibn Qays 160
Al-Ashajj 169
Al-Bazzâr 136, 269
Al-Bukhârî 28, 31, 123, 124, 143, 165, 169, 181, 227, 229, 235, 236, 273, 276, 277, 288, 289
Alexis Carrel 63, 270
Al-Ghazâlî Abû Hâmid 36, 50, 52
Al-Hajjâj 272
Al-Hâkim 57, 82, 93, 164, 280
Al-Hasan 162

'Alî Ibn Abî Ṯâlib 110, 163
Al-Khayyâm 48, 49, 52, 53
Al-Mundhirî 37, 63, 190, 196, 236, 310
Al-Mutanabbî 59, 80, 116, 302
Al-Qaṯṯâmî 306
Al-Qurṯubî 208
Amiral Byrd 103
Amran Shinfield 205
'Amr Ibn Al-'Âṣ 36, 161
'Amr Ibn Hishâm 169
Anas Ibn Mâlik 269
André Maurois 77
An-Nasâ'î 82
Ash-Sha'bî 161
Ash-Shâfi'î 94, 184
Aṯ-Ṯabarânî 102, 136, 164, 176, 270
At-Tirmidhî 25, 26, 34, 36, 57, 67, 69, 71, 97, 114, 143, 166, 176, 236, 257, 280, 302, 310
Aṯ-Ṯughrâ'î 183

B

Bashshâr Ibn Burd 59, 217
Beethoven 215
Bernard Shaw 86
Brandwine 141

C

Carnegie 15, 16, 18, 33, 41, 44, 47, 49, 55, 56, 61, 63, 75, 77, 81, 86, 89, 95, 98, 102, 103, 106, 111, 112, 113, 120, 121, 122, 123, 125, 131, 133, 141, 144, 147, 148, 152, 153, 157, 158, 163, 164, 166, 169, 175, 188, 193, 204, 205, 206, 214, 215, 216, 224, 251, 255, 260, 270, 277, 295, 296, 299, 303, 311, 314
Charles Schwab 175
Charles S. Peirce 45
Clarence Ward 170

E

Earl Haney 48

Edward Stettinius 261
Eisenhower 261
Emerson 205, 215
Emson 144

F

Ford Henry 188, 255, 257, 258
Francis Bacon 250
Frank Hogan 107
Franklin 314

G

Gabriel 194, 196, 287
Grant 113, 299

H

Harry Van 102
Haroldsen Habein 56
Hârûn Ar-Rashîd 189
Hasan Al-Bannâ 4
Herndon 170
Howell 314
Hûd 159, 160
Hussman 225

I

Ibn 'Abbâs 178, 217, 218, 288
Ibn Al-Fârid 203
Ibn Al-Muqaffa' 130, 311
Ibn Ar-Rûmî 59, 117
Ibn As-sammâk 189
Ibn 'Atâ' Allâh As-Sakandarî 255, 256, 257, 258
Ibn Kathîr 171
Ibn Mas'ûd 104
Ibn Taymiya 216
Ibn 'Umar 67, 164, 166, 272

Imru'u Al-Qays 47
Isaac 264
Isaïe 264
Ismaël 154, 264

J

Jâbir 194
Jack Dempsey 261
Jacob 64, 118, 264
James Allen 155
Jésus 14, 34, 152, 175, 254, 263, 299
John Dewey 45
Joseph 118, 119, 244
Joseph Sabbath 107

K

khédive Ismaël 154

L

Léon Shimkin 89
Lincoln 131, 169, 170, 307
Lin Yutang 45

M

Mâlik Ibn Anas 182
Mantrel 158
Marc Clark 261
Marcus Aurelius 145
Maréchal Grang 252
Marie Becker 152, 153
Matthieu 152, 154, 166
Milton 214
Mistah 182
Moïse 14
Mu'âwiya 161
Muhammad Ibn 'Abd Allâh 14, 16, 284, 285, 291, 297

Muḥammad Muṣṭafa Ḥamâm 53
Muṭarrif Ibn ʿAbd Allâh 71

N

Napoléon 311
Noé 200

P

Pharaon 150, 211

Q

Qaṭarî Ibn Al-Fujâ'a 42
Qays Ibn ʿÂṣim 162

R

Reynolds Typer 125
Rockefeller 188

S

Saʿd Ibn ʿUbâda 104
Ṣâliḥ Ibn ʿAbd al-Quddûs 218
Sâlim Ibn ʿAbd Allâh 272
Samuel Leibowitz 175
Saunders 141
Schopenhauer 189, 296
Shaddâd Ibn Aws 66
Sir Osler 33
Smedley Butler 303
Socrate 275
Staline 201
Stephen Leacock 40
Sufyân Ath-Thawrî 39

T

Târiq Ibn Ziyâd 203

Thâbit Ibn Zuhayr 41
Théodore Dreiser 225
Thomas Carlyle 33
Thomas Jefferson 296
Timothy Dwight 296
Tolstoï 132, 133, 134

U

'Umar Ibn Al-Khaṭṭâb 67, 98, 99, 164, 166, 169, 200, 203, 272, 274, 275, 317, 318
'Umar Ibn 'Abd Al-'Aziz 163
'Uthmân 275

W

Wait Philips 81
Walt Whitman 120
William Bolitho 216
William Booth 295
William James 45, 81, 123, 204, 259, 277
Willis Carrier 42
W.S. Alvarez 57

Y

Yazîd Ibn Habîb 162

Z

Zakî Mubârak 71, 72

Table des matières

Préface 3

Introduction 5

Chapitre premier : Renouveler sa vie 21

Chapitre deuxième : Vivre au jour le jour 33

Chapitre troisième : Fermeté, retenue et sens de la ruse .. 41

Chapitre quatrième : Tourments et venins 55

Chapitre cinquième : Comment enrayer les motifs de l'anxiété 73

Chapitre sixième : Un savoir engendré par l'effort 85

Chapitre septième : Les méfaits du désœuvrement 93

Chapitre huitième : Ne pas se laisser vaincre par les futilités 101

Chapitre neuvième : Prédestination et libre arbitre 109

Chapitre dixième : Une vérité révélée 127

Chapitre onzième : Ne pas se lamenter sur les choses révolues 137

Chapitre douzième : Ta vie est l'œuvre de ta pensée 143

Chapitre treizième : Le tribut élevé du châtiment 157

Chapitre quatorzième : Ne point attendre de remerciement 173

Chapitre quinzième : Troquerais-tu tout ton avoir contre un million de dollars ? 187

Chapitre seizième : Tu es unique 199

Chapitre dix-septième : Faire du citron aigre un breuvage exquis 213

Chapitre dix-huitième : Entre altruisme et égoïsme 221

Chapitre dix-neuvième : Pureté des intentions et des apparences 239

Chapitre vingtième : Entre foi et athéisme 249

Chapitre vingt-unième : Spiritualité du Prophète (ﷺ) .. 281

Chapitre vingt-deuxième : Tu seras critiqué en fonction de ton rang 293

Chapitre vingt-troisième : être réfractaire à la critique .. 301

Chapitre vingt-quatrième : Demander des comptes à soi 309

Conclusion 317

Index des noms 321

« Dieu ne change rien, en un peuple, tant qu'ils ne changent rien en eux mêmes. » Coran, 13, 11.

Il arrive bien des fois que l'homme, cherchant à entamer une page nouvelle dans son existence, associe ce renouveau escompté à quelque conjoncture de la vie telle une amélioration de sa situation, de son statut...à une date déterminée ou bien à une fête quelconque (anniversaire, nouvel an), etc. En atermoyant de la sorte, l'homme a l'impression que l'avènement de cette échéance lui apportera force et vigueur, pour transformer son apathie et son désespoir en vivacité, en espérance.

C'est là une chimère. Car le renouveau de la vie provient avant tout du fond de l'âme. L'homme qui aborde la vie avec détermination et clairvoyance, loin de se résigner à aller au gré des circonstances, si cruelles fussent-elles, se propose plutôt d'en tirer le meilleur parti, en affirmant sa personnalité.

Ainsi en est-il de la graine des fleurs : ensevelie sous les marécages, elle se fraie une voie vers la surface, vers la lumière du soleil, qu'elle accueille en exhalant des senteurs suaves. Défiant la vase infecte et l'eau impure, elle les mue en une couleur éblouissante, en une odeur agréable.

Reconstruire sa vie, l'homme peut y parvenir pour peu qu'il sache investir sa force potentielle et ses facultés latentes et saisir les chances offertes, si infimes soient-elles.

Le bonheur escompté par la totalité des humains, c'est de leur propre cœur et âme qu'ils le reçoivent, non d'ailleurs. Il en va autant des malheurs qui les entourent et qu'ils cherchent sans cesse à fuir ; ils trouvent bel et bien leur source dans leur cœur et âme.

Homme ! Ne laisse point ta vie tributaire d'un vœu indéfini suspendu à l'inconnu ; tergiverser ne te sera d'aucun bénéfice. En effet, ton présent le plus immédiat, ton âme et ton être dont ton corps est le siège, les circonstances agréables ou désagréables qui t'entourent, tels sont les seuls ressorts qui conditionnent ton avenir. A quoi bon tergiverser ou attendre ?

www.maisondennour.com

9 782910 891916

Prix : 13 €